Les théories de la traduction

Zuzana Raková

Masarykova univerzita
Brno 2014

esf evropský sociální fond v ČR
EVROPSKÁ UNIE
MINISTERSTVO ŠKOLSTVÍ, MLÁDEŽE A TĚLOVÝCHOVY
OP Vzdělávání pro konkurenceschopnost
UNIVERSITAS MASARYKIANA BRUNENSIS
INVESTICE DO ROZVOJE VZDĚLÁVÁNÍ

Les théories de la traduction

Zuzana Raková

Masarykova univerzita
Brno 2014

INVESTICE DO ROZVOJE VZDĚLÁVÁNÍ

Dílo bylo vytvořeno v rámci projektu Filozoficka fakulta jako pracoviště excelentního vzdělávání: Komplexní inovace studijních oborů a programů na FF MU s ohledem na požadavky znalostní ekonomiky (FIFA), reg. č. CZ.1.07/2.2.00/28.0228 Operační program Vzdělávání pro konkurenceschopnost.

© 2014 Masarykova univerzita

Toto dílo podléhá licenci Creative Commons Uveďte autora-Neužívejte dílo komerčně-Nezasahujte do díla 3.0 Česko (CC BY-NC-ND 3.0 CZ). Shrnutí a úplný text licenčního ujednání je dostupný na: creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/cz.
Této licenci ovšem nepodléhají v díle užitá jiná díla.
Poznámka: Pokud budete toto dílo šířit, máte mj. povinnost uvést výše uvedené autorské údaje a ostatní seznámit s podmínkami licence.

ISBN 978-80-210-6890-2 (brož. vaz.)
ISBN 978-80-210-6891-9 (online : pdf)
ISBN 978-80-210-6892-6 (online : ePub)
ISBN 978-80-210-6893-3 (online : Mobipocket)

Obsah

INTRODUCTION 6

NAISSANCE ET DÉFINITION DE LA TRADUCTOLOGIE . 9

LES THÉORIES DE LA TRADUCTION 27

A. La réflexion sur la traduction - survol historique 27

A.I. Traductions de la Bible - le Moyen Âge, la Renaissance. 27

A.II. L´Humanisme français (+ anglais, espagnol) - Clément Marot, Étienne Dolet, Jacques Amyot, François de Malherbe 31

A.III. Le classicisme français - François de Malherbe, Claude Gaspard Bachet de Méziriac, Nicolas Perrot d´Ablancourt, Pierre-Daniel Huet, Gaspard de Tende. 41

A.IV. Le classicisme anglais - George Chapman, John Dryden, Alexander Pope, Alexander Fraser Tytler 57

A.V. Le classicisme et le romantisme allemand - Johann Christoph Gottsched, Johann Wolfgang Goethe, Wilhelm von Humboldt, Friedrich Schleiermacher 61

A.VI. Angleterre, Allemagne, Espagne, France, XIXe siècle - première moitié dᵘ XXe siècle ; Walter Benjamin, José Ortega y Gasset, Valéry Larbaud 73

B. Théories, approches et modèles de la traduction au XX^e siècle 84

B.I. Théories linguistiques - les années 1950 et 1960 88

B.II. Les approches tributaires des théories littéraires 127

B.III. La première étape des Translation Studies . . . 134

B.IV. La théorie interprétative 144

B.V. La théorie du jeu 153

B.VI. La théorie de l´action 163

B.VII. La théorie du skopos et les approches fonctionnalistes 168

B.VIII. Les «Études de traduction» (Translation Studies) et la théorie du polysystème 197

B. IX. Les théories / perspectives sociologiques, féministes, postcoloniales 212

TRADUCTOLOGUES CONTEMPORAINS INFLUENTS 218

OUTILS INFORMATIQUES POUR LE TRADUCTEUR . 228

GLOSSAIRE 231

BIBLIOGRAPHIE 251

SITOGRAPHIE 259

INTRODUCTION

Le présent livre se donne pour objectif d´apporter un panorama des grands paradigmes (= cadres théoriques) contemporains relatifs à la traduction, l´évolution historique de la discipline (la traductologie) ainsi que l´aperçu de la réflexion théorique sur la traduction datant des périodes « préscientifiques ». Le nombre des théories de la traduction est énorme et aucun ouvrage ayant l´ambition de donner leur aperçu ne peut prétendre à l´exhaustivité. Notre publication s´oriente dans la première partie sur les théoriciens occidentaux, surtout français, mais aussi allemands et anglais, de la Renaissance jusqu´au début du XX^{e} siècle. La deuxième partie, consacrée à des théories contemporaines, apporte les informations sur les paradigmes traductologiques dominants dans la deuxième moitié du XX^{e} siècle au début du XXI^{e} siècle. Le panorama chronologique est complété en fin d´ouvrage par un chapitre consacré traductologues influents contemporains, ainsi qu´aux outils informatiques pour le traducteur, et par le glossaire alphabétique définissant des termes utilisés ayant rapport à la traductologie.

Le classement des théories et approches traductologiques que nous adoptons n´est bien sûr pas le seul possible, on pourrait par exemple proposer un autre plan, regroupant sous un même titre plusieurs théories. Les théories « linguistiques » ainsi être considérées comme appartenant au **paradigme de l´équivalence ;** la théorie de l´action et celle du skopos pourraient être rangées sous la dénomination commune du **paradigme de la finalité ;** le formalisme russe, le structuralisme tchécoslovaque, le polysystème israélien et le descriptivisme

hollandais, flamand et anglo-américain pourraient faire partie d´un même **paradigme**, celui **du descriptivisme**. Les autres théories que nous mentionnons parmi les théories contemporaines (théorie du jeu, déconstruction, approches postcoloniales, féministes, etc.) seraient à ranger parmi les **théories indéterministes** (voir la division des théories traductologiques contemporaines chez Pym, 2012), en ce qu´elles aspirent à valoriser le rôle des décisions personnelles du traducteur dans le processus de la traduction et le libérer du déterminisme linguistique (du paradigme de l´équivalence).

Chacune des théories de la traduction s´est formée dans un contexte historique bien précis ce qui signifie que chaque théorie que nous allons présenter dans notre travail est influencée par les idées et par les pratiques de la traduction dominantes à l´époque et dans la culture donnée. Par exemple, l´« équivalence » n´est dans le fond rien d´autre que la « fidélité », proclamée pendant des siècles par des traducteurs, sauf qu´elle est reformulée selon les critères structuralistes (Pym, 2012 : 8) dans les années cinquante et soixante, ce qui lui confère un caractère scientifique et permet de préparer le terrain pour la naissance de la traductologie en tant que discipline scientifique autonome au début des années soixante-dix. Le paradigme de l´ « équivalence » est de l´autre côté tout à fait compatible avec celui de la théorie du skopos qui accepte le paradigme précédent de l´équivalence comme approprié dans certains cas spécifiques (Pym, 2012 : 17). On voit donc que les théories de la traduction ne sont pas toujours mutuellement exclusives (être partisan d´un paradigme n´empêche pas forcément la même personne d´adhérer à certaines idées de l´autre paradigme). Ce qui varie par contre de manière significative d´une théorie à l´autre, c´est la terminologie utilisée par les chercheurs des paradigmes différents. Et ce qui est encore plus déroutant, c´est l´homonymie des termes – un seul terme, comme par exemple « équivalence »,

« adéquation », « norme », « fonction », « système », etc., peut avoir des significations très différentes d´une théorie à l´autre. La théorie du skopos comprend le terme de « fonction » comme « l´usage prospectif du texte final », tandis que la « fonction » dans le cadre du paradigme du polysystème signifie « la position centrale ou périphérique [d´une oeuvre littéraire traduite] au sein d´un système littéraire national ». (Pym, 2012 : 9)

Pourquoi est-il utile d´étudier l´histoire des théories de la traduction ? Aborder les théories de la traduction dans leur évolution chronologique permet de les comparer, de comprendre une partie de l´histoire des idées et de s´ouvrir à l´échange des idées différentes. Connaître différents paradigmes théoriques relatifs à la traduction permet au traducteur de défendre ses positions, ses décisions, mais aussi d´être plus ouvert envers d´autres solutions, de chercher plusieurs solutions possibles. Il est vrai que cela n´est pas forcément la voie la plus rapide, ni la plus rentable à court terme, mais c´est certainement une voie qui mène à l´amélioration du travail du traducteur et à l´autoréflexion de celui-ci. Connaître différentes théories peut ouvrir l´âme du traducteur à chercher tout une gamme de solutions les plus variées, et peut aussi faciliter au traducteur la justification voire la défense nécessaire de ses choix.

NAISSANCE ET DÉFINITION DE LA TRADUCTOLOGIE

La traductologie est une discipline universitaire et scientifique relativement récente, ce qui se manifeste entre autre par le fait qu´un grand nombre de membres de la communauté universitaire ne savent pas très exactement ce qu´est la traductologie. Il est assez courant, même parmi les spécialistes des disciplines voisines (linguistique, théorie et histoire littéraire) de confondre la traductologie avec la pratique de la traduction. Les traductologues eux-mêmes définissent la traductologie comme la discipline universitaire étudiant la traduction, voire parfois comme la *science* de la traduction, puisqu´ils aimeraient que la traductologie soit associée à une «discipline *scientifique* ayant la traduction comme objet de recherche » (les *Translation Studies* selon James Holmes, la *Übersetzungswissenschaft* en allemand). Or parfois la réalité est différente. (Gile, 2005 : 234) Du statut officiel non encore pleinement assumé de la traductologie témoigne entre autre la place qui revient aux oeuvres traductologiques chez certains libraires en France : les oeuvres traitant de différents aspects de la traduction sont parfois rangées soit au rayon « linguistique » (c´est souvent le cas des oeuvres ayant un rapport à une branche de la traduction technique ou à l´interprétation simultanée ou consécutive), soit au rayon « théories littéraires » (les oeuvres développant une théorie littéraire de la traduction ou un aspect de la traduction littéraire). Il en est de même dans certaines bibliothèques universitaires tchèques, tandis que par

exemple dans la Bibliothèque nationale de France, les « théories de la traduction » ont droit à leur propre rayon.

L´approche scientifique de la traduction est assez récente (elle date des années 1950-1960), tandis que l´approche littéraire peut profiter d´une tradition déjà ancienne (la réflexion sur la traduction littéraire date dès l´Antiquité). (Gile, 2005 : 234-235)

Comme nous avons démontré plus haut, la nature de la traductologie est loin d´être évidente même dans le cadre des milieux universitaires. Il s´agit d´une discipline étudiant la traduction sous ses aspects les plus variés ; certains spécialistes de la traduction, praticiens, traducteurs ou interprètes, la conçoivent surtout comme une discipline d´étude, donc ils accentuent ses objectifs pédagogiques, d´autres, les chercheurs traductologues mettent en relief le côté théorique, conceptuel, et aspirent à ce que la traductologie soit reconnue comme une science humaine. (Gile, 2005 : 235-236)

La réflexion sur la traduction d´avant la traductologie et la périodisation de la discipline

La réflexion sur la traduction existe dès l´Antiquité, avec des textes de Cicéron, d´Horace, de Sénèque, de Pline le Jeune, de Quintilien, suivis, du Moyen Âge et jusqu´au XIX^{e} siècle, des textes émanant des personnalités religieuses, philosophiques et littéraires telles que saint Jérôme (*De optimo genere interpretandi*, 392-395 ap. J.-C.), saint Augustin, saint Thomas d´Aquin, Roger Bacon, Érasme, Martin Luther, Étienne Dolet, Joachim du Bellay, John Dryden, Gottfried Wilhelm von Leibniz, Alexandre Pope, Samuel Johnson, Novalis, Goethe, Friedrich von Schleiermacher, Wilhelm von Humboldt, Shelley, Arthur Schopenhauer, Friedrich Nietzsche. La plupart des écrits de ces personnalités sont des essais prescriptifs sur la manière de traduire (Gile, 2005 : 237).

George Steiner dans son oeuvre *After Babel* (1975) divise l´histoire de la littérature sur la traduction en Occident en quatre périodes. La première, période de réflexion fondée sur la pratique de la traduction, part des préceptes de Cicéron et Horace et va jusqu´à l´essai sur les principes de la traduction d´Alexander Fraser Tytler (1791). La deuxième période va jusqu´à la publication du livre *Sous l´invocation de saint Jérôme* de Valéry Larbaud (1946), et se caractérise par son orientation herméneutique et philosophique. La troisième commence par les premières publications sur la traduction automatique dans les années quarante du vingtième siècle, et se termine à l´époque de l´essor de la linguistique structuraliste et de la théorie de la communication dans les années soixante ; la quatrième étape commence dans les années soixante et à l´époque de la parution de l´oeuvre de Steiner en 1975, elle continue par un retour de l´herméneutique (Gile, 2005 : 237 ; voir aussi Bassnett, 1992 : 40).

Voici les quatre périodes de la réflexion sur la traduction en Occident, présentées par George Steiner dans son oeuvre *After Babel* (1975, trad. fr. 1998) : « Les ouvrages sur la théorie, la pratique et l´histoire de la traduction peuvent être regroupés en quatre périodes dont les lignes de démarcation n´ont rien d´absolu. La première irait du célèbre conseil de Cicéron de ne pas traduire *verbum pro verbo* qui figure dans le *Libellus de optimo genere oratorum* (46 av. J-C.), et que reprend Horace dans son *Ars poetica* vingt ans plus tard, au commentaire sibyllin dont Hölderlin accompagne ses propres traductions de Sophocle (1804). C´est la longue période au cours de laquelle, du travail effectif du traducteur, se dégagent directement analyses et conclusions marquantes. Parmi celles-ci, les observations et les polémiques de saint Jérôme, la lettre sur la traduction de Luther (1530, *Sendbrief vom Dolmetschen*), les discussions de Du Bellay, Montaigne, de Jacques Amyot sur sa traduction de Plutarque, les développements de Dryden sur Horace, Quintilien, de Pope sur Homère,

etc. Dans cette phase, on rencontre des textes théoriques de premier plan : le *De interpretatione recta* de Leonardo Bruni (1420 environ), et le *De optimo genere interpretandi* de Pierre-Daniel Huet, publié à Paris en 1680 après une version moins complète datée de 1661. Le traité de Huet représente [...] l´un des exposés les plus complets et les plus sensés jamais élaborés sur la nature et les problèmes de la traduction. Il n´en demeure pas moins que cette première période se caractérise par une orientation empirique prononcée.

On peut considérer que l´époque où problèmes et notation technique restent à l´état embryonnaire se termine sur l´*Essay on the Principles of Translation* d´Alexander Fraser Tytler (1792, Londres), et le remarquable essai de Friedrich Schleiermacher, *Ueber die verschiedenen Methoden des Uebersetzens* (1813). La deuxième étape est celle de la théorie et de la recherche herméneutique. La question de la nature de la traduction est replacée dans le contexte plus général des théories de l´esprit et du langage. En même temps se forgent un vocabulaire et une méthodologie spécifiques, libérés des contraintes et des singularités d´un texte donné. La démarche herméneutique est lancée par Schleiermacher, puis adoptée par A. W. Schlegel et par W. von Humboldt ; son objectif est l´analyse de ce que c´est comprendre un discours oral et écrit et la tentative d´identifier ce processus à l´aide d´un modèle général de la signification. Cette démarche imprime à la question de la traduction un aspect nettement philosophique. Pourtant, le courant d´échanges entre théorie et besoin pratique subsiste. C´est à lui qu´on doit certaines descriptions du travail du traducteur et des rapports entre les langues. Cette ère de définition et de théorie philosophico-poétique qui a vu naître des textes de Johann Wolfgang Goethe, Arthur Schopenhauer, Paul Valéry, Ezra Pound, Benedetto Croce, Walter Benjamin ou Ortega y Gasset, et qui comporte déjà une historiographie de

la traduction, s´étend jusqu´à l´ouvrage de Valéry Larbaud, *Sous l´invocation de saint Jérôme* (1946).

Après 1945 commence la période moderne de la traductologie. Les premiers articles sur la *traduction automatique* circulent autour des années 1940. Les chercheurs et les critiques russes et tchèques, héritiers du formalisme, appliquent la théorie linguistique et la méthode statistique à la traduction. On s´efforce, en particulier dans *Word and Object* (1960) de Willard van Orman Quine [1908-2000, philosophe et logicien américain enseignant à Harvard qui a contribué à la logique formelle et à la philosophie du langage], de cerner les rapports entre la logique formelle et les modèles de transfert linguistique. La linguistique structurale et la théorie de l´information influencent l´analyse des échanges interlinguaux. Les traducteurs professionnels créent des associations internationales et les revues spécialisées se multiplient.» (Steiner, 1998 : 327-330) Cette troisième phase n´était pas encore terminée en 1975 (parution d´*After Babel* de Steiner), l´époque où les méthodes de la logique formelle, de la théorie de l´information, de la théorie du jeu, de la linguistique contrastive, de l´interprétation littéraire, de la sémantique, se développaient toujours.

« Mais depuis le début des années 1960, l´accent s´est déplacé. La «découverte» de l´article de Walter Benjamin, *Die Aufgabe des Übersetzers*, paru pour la première fois en 1923, ajoutée à l´influence de Heidegger et de Hans-Georg Gadamer, a encouragé les interrogations herméneutiques sur la traduction et l´interprétation. De plus, vers la fin des années 1960, on assiste à une perte de confiance en des vertus de la traduction automatique par rapport aux années 1950 et début des années 1960. La théorie et la pratique de la traduction se développent à la charnière de disciplines telles que la linguistique, la psychologie, l´anthropologie, la sociologie, et des disciplines frontalières

comme l´ethnolinguistique et la sociolinguistique. » (Steiner, 1998 : 327-330)

Ce n´est que dans les années 1950 et 1960 que l´on commence à s´intéresser à la traduction comme objet de recherche. Les premiers à le faire ont été des linguistes, dont les plus connus sont Roman Jakobson (1959) et John C. Catford (1965) ; parmi les linguistes francophones, c´était Georges Mounin (*Les « belles infidèles »*, 1955, *Les problèmes théoriques de la traduction*, 1963), Jean-Paul Vinay et Jean Darbelnet (*La stylistique comparée du français et de l´anglais. Méthode de traduction*, 1958). Ils étudiaient en particulier les rapports entre langue de départ et langue d´arrivée et entre les langues et la réalité que celles-ci désignent, mais ni l´acte de communication ni la personne du traducteur n´ont occupé de véritable place dans leur réflexion. Ces aspects de la traduction intéressaient par contre beaucoup Eugene Nida, qui est considéré souvent comme le père de la traductologie moderne. Eugene Albert Nida, linguiste, mais aussi anthropologue, était recruté par l´*American Bible Society* pour aider les traducteurs à améliorer leur travail de traduction. Nida a été le premier linguiste qui a formulé explicitement dans sa théorie l´importance de l´objectif de communication de la traduction en fonction de récepteurs précis. Comme il savait que parmi les destinataires des traductions de la Bible, il y avait des groupes de locuteurs vivant dans un environnement polaire et d´autres vivant sous les tropiques, et que les références géographiques et culturelles de la société proche-orientale, abondantes dans les textes bibliques, risquaient de ne pas assurer une transmission efficace des messages, il a défini deux concepts d´équivalence entre le texte de départ et le texte d´arrivée : l´équivalence formelle, qui cherche à reproduire la forme du texte de départ, et l´équivalence dynamique, qui cherche à répondre aux besoins du destinataire (Nida, *Toward a Science of Translating*, Leiden, 1964). L´innovation résidait non pas dans la prise de conscience

de la nécessité d´une adaptation aux besoins de lecteurs, mais dans l´introduction de ces nouveaux concepts dans une théorisation formelle de la traduction. (Gile, 2005 : 237-238)

Un autre penseur de cette période, dont la démarche se démarque de celle des autres linguistes, fut le Tchèque Jiří Levý, l´un des premiers à mettre le traducteur au centre de sa réflexion sur la traduction. Levý (*Translation as a decision process*, in *To Honor Roman Jacobson II*, The Hague, Mouton, 1967 : 1171-1182) pose la traduction comme un processus décisionnel, en y appliquant la théorie mathématique des jeux, qui considère les gains et les pertes de deux ou plusieurs acteurs ayant à prendre des décisions dans une situation de concurrence. (Gile, 2005 : 238)

La traductologie : l´émergence d´une discipline

En 1972, James Holmes (1924-1986) rédige un article fondateur *The Name and Nature of Translation Studies* (publié seulement en 1988), qui marque le début de la discipline consacrée spécifiquement à la traduction. Holmes cherche au début de cet article une désignation anglaise pour la nouvelle discipline et lance le nom de *Translation Studies* (correspondant à la *traductologie* en français, *traductología* en espagnol, *Übersetzungswissenschaft* en allemand), qui sera adopté par la communauté traductologique internationale anglophone. Holmes est l´auteur non seulement de la désignation de la nouvelle discipline, mais aussi de sa taxinomie et de la définition de ses objectifs qui devraient consister

1) à décrire les phénomènes traductionnels, et
2) à proposer des théories explicatives et prédictives pour rendre compte des phénomènes traductionnels.

Quant à sa taxonomie de la traductologie, il la divise en deux branches, la *traductologie pure* (la recherche fondamentale), et la *traductologie appliquée*. Dans la *traductologie pure*, il place la *traductologie descriptive* (*Descriptive Translation Studies*), qui étudie la traduction sur le terrain, et qui se divise à son tour en *tra-*

ductologie orientée produit (qui se concentre sur les résultats du processus traductionnel), en *traductologie orientée fonction* (qui étudie la fonction des textes traduits dans la société d´arrivée, donc la réception des textes), et en *traductologie orientée processus* (qui s´intéresse aux processus cognitifs permettant l´acte de la traduction). À côté de la *traductologie descriptive*, Holmes définit la *traductologie théorique*, dont la tâche consiste à élaborer des théories à partir des résultats de la *traductologie descriptive* et des apports des disciplines voisines. Dans la *traductologie appliquée*, il place la *didactique de la traduction* et les *outils* (lexicologiques, terminologiques, grammaticaux), la *politique de la traduction* au sens socioculturel (politique de l´édition) et la *critique de la traduction*. (Gile, 2005 : 239-240)

Daniel Gile, en réagissant à la taxonomie présentée par Holmes, propose sa propre taxonomie de la traductologie : il fait d´abord la distinction entre la *traduction écrite* et l´*interprétation* ; la traduction écrite peut ensuite se diviser en *traduction littéraire* et en *traduction non littéraire*, et l´interprétation à son tour peut comprendre l´*interprétation de conférence*, l´*interprétation auprès des tribunaux* (l´interprétation assermentée, juridique), l´*interprétation de service public*. Dans chacune de ces branches, on peut pratiquer la recherche fondamentale aussi bien que la recherche appliquée. (Gile, 2005 : 241)

Malgré les reproches que l´on peut formuler à propos de sa taxinomie de la traductologie, James Holmes est considéré en général comme le premier qui a présenté la traductologie comme une discipline scientifique autonome dont on peut définir les traits principaux de la manière suivante :

1/ La traductologie en tant que discipline universitaire se focalise sur la traduction en prenant en compte la communication, la langue, la sémiotique, la culture.

2/ La traductologie est pratiquée par un groupe (au sens sociologique du terme) de chercheurs qui se défi-

nissent comme traductologues, même si leur formation d´origine ou le département dans lequel ils exercent leurs fonctions universitaires sont ceux des disciplines correspondantes.

3/ La traductologie est une interdiscipline, ce qui signifie qu´elle se place à la charnière de plusieurs disciplines et méthodes d´investigation. Les disciplines qui entrent en contact étroit dans la traductologie sont la linguistique (notamment la linguistique contrastive, la linguistique textuelle et la pragmatique), la littérature comparée, les études culturelles (*Cultural Studies*), la psychologie cognitive (pour les études sur l´interprétation simultanée) et la sociologie.

4/ La traductologie est très hétérogène en raison de la variété des domaines étudiés (traduction littéraire, traduction scientifique et technique, traduction pour les médias, interprétation de conférence, etc.) et des phénomènes qu´elle étudie (le produit, le processus, l´apprentissage, les difficultés, la réception par les destinataires, l´organisation professionnelle, etc.).

5/ Contrairement aux linguistes, psychologues, biologistes, physiciens, historiens, la grande majorité des traductologues appartiennent à des départements universitaires qui ne portent pas le nom de leur discipline. Ils sont pour la plupart enseignants-chercheurs dans des départements de littérature ou de littérature comparée, de langues vivantes, d´études culturelles. Dans de nombreux pays, dont la France, il n´existe pas de départements universitaires de traduction. L´assise institutionnelle spécifique de la traduction à l´université se situe surtout dans les programmes de formation à la traduction professionnelle et dans les écoles de traduction et d´interprétation. Depuis les années 1980,

> avec les changements géopolitiques survenus en Europe et en Asie et avec la multiplication des échanges internationaux, on assiste à une rapide multiplication des programmes de formation à la traduction dans les universités. On voit ainsi apparaître des départements de traduction, des chaires de traduction, et mêmes des facultés de traduction (notamment en Espagne). (Gile, 2005 : 242-244)

Diverses orientations de la traductologie dans la deuxième moitié du vingtième siècle

Dès l´après 1945, la traduction a intéressé avant tout les linguistes qui l´abordaient par le biais des langues, et par conséquent, ils se concentraient sur la traduction comme produit. Dans le fameux livre *Stylistique comparée du français et de l´anglais,* les auteurs J.-P. Vinay et J. Darbelnet (1958) font une analyse comparée en se concentrant sur les différences (*shifts* en anglais) entre textes de départ et textes d´arrivée. (Gile, 2005 : 246)

Peu de traductologues cherchent aujourd´hui à étudier uniquement les correspondances et différences entre les systèmes linguistiques. Certains traductologues, et particulièrement Danica Seleskovitch et ses disciples à l´ESIT (École Supérieure d´Interprète et de traducteurs, fondée en 1957, Paris 3 – Sorbonne Nouvelle), ont rejeté la linguistique parce qu´elle s´occupait de la langue en dehors de tout contexte de communication. Pourtant, on trouve en général chez les traductologues un assez grand intérêt à l´égard de la linguistique textuelle et de la pragmatique. La linguistique de corpus suscite aussi l´intérêt des traductologues (voir le numéro spécial de la revue Meta, 43/4, 1998). Malgré le refus de l´ESIT d´étudier les problèmes posés par la traduction dans des couples de langues spécifiques que rencontrent notamment les étudiants en traduction, les manuels d´enseignement de la traduction consacrés à des couples de langues spécifiques

continuent de paraître, et parmi leurs auteurs, on rencontre aussi des traductologues contemporains, dont les fonctionnalistes. (Gile, 2005 : 246-248)

Une caractéristique fondamentale de la pensée traductologique moderne est la conception de celle-ci comme une *action* au sens de *comportement*. La première à théoriser sur cet aspect de la traduction a été l´Allemande Justa Holz-Mänttäri (*Translatorisches Handeln. Theorie und Methode*. Helsinki, 1984) dans sa conception de la traduction comme *action traductive* (Translatorisches Handeln). La théorie du skopos de Hans Vermeer, reprise et adoptée par de nombreux enseignants de la traduction (Christiane Nord et d´autres), fait partie de la même vision *fonctionnaliste* de la traduction. (Gile, 2005 : 248)

C´est également dans une vision de la traduction comme un acte du traducteur que Gideon Toury (*Descriptive Translation Studies – and Beyond*, Amsterdam, Philadelphia, John Benjamins, 1995) a mis au centre de la réflexion traductologique la notion sociologique de normes de traduction. Pour lui, la traduction se définit non pas par des critères absolus, mais par des normes. Le traducteur fait des choix individuels qui sont guidés en grande partie par les normes en vigueur dans l´espace social dans lequel il vit et travaille. Des éléments idéologiques, politiques et religieux l´orientent vers telle stratégie, telle décision devant un choix. Une partie de la traductologie de l´école appelée *DTS (Descriptive Translation Studies)*, qui se réclame de Gideon Toury, recherche et analyse les normes sous-jacentes à l´activité traductionnelle dans différentes sociétés et à différents moments de leur historie. Dans le même courant d´idée appartiennent les travaux de l´Américain Lawrence Venuti qui part de l´hypothèse (polysystémique) qu´il développe dans ses travaux, selon laquelle les textes émanant d´une culture faible et traduits vers une culture forte ont tendance à être *naturalisés* (*domesticated*), c´est-à-dire rédigés de manière à paraître natu-

rels aux lecteurs appartenant à cette culture, alors que les textes émanant d´une culture forte et traduits vers une culture faible ont tendance à être *exotisés* (*foreignized*) de manière à garder des caractéristiques de la langues et de la culture de départ. Venuti développe cette hypothèse en essayant de la vérifier sur un corpus de traductions ; il condamne à la fois cette situation, introduisant ainsi un élément idéologique dans sa réflexion (et se détachant ainsi du descriptivisme pur et objectif des DTS dans la conception de G. Toury). Les travaux de Lawrence Venuti font partie de ce que l´on a appelé le *cultural turn* (le *tournant culturel*), virage vers des préoccupations plus globales en matière de traduction. (Gile, 2005 : 248-250)

D´après la Canadienne Sherry Simon (*Gender in Translation : Cultural Indentity and the Politics of Transmission*, London and New York, 1996), traductologue féministe, la traduction n´est pas un simple transfert, mais une véritable création et une diffusion de sens dans un ensemble de textes et de discours au sein de la société. D´autres traductologues de la même orientation soulignent que la traduction joue un rôle actif dans la société et la politique. Elle est considérée par eux comme un discours politique au sens large du terme, et sert d´outil pour examiner des questions historiques, politiques, idéologiques, identitaires, notamment dans le contexte du post-colonialisme. Paul Bandia (2000), de l´Université Concordia de Montréal, s´intéresse à l´impact de la traduction sur la culture colonisée. (Gile, 2005 : 250)

L´attention des traductologues se tourne dans les dernières décennies aussi vers les *universaux*, c.-à-d. vers les tendances qui reflètent des caractéristiques propres à la traduction, indépendamment des couples de langues concernées. L´un de ces universaux potentiels est l´*hypothèse d´explicitation* de Shoshana Blum-Kulka (1986), selon laquelle la traduction tend à être plus explicite que l´original. Un autre universel potentiel est *l´hypothèse*

d´une normalisation linguistique de la traduction par rapport à l´original, avec un emploi plus fréquent par le traducteur des structures standard et une plus faible fréquence de structures plus originales, par rapport à l´auteur d´un texte original. Un troisième universel est *l´hypothèse de la retraduction*, d´après laquelle une deuxième traduction d´un même texte a tendance à être moins naturalisante que la première. (Gile, 2005 : 250-253)

La reconnaissance de la traduction en tant que métier et en tant que discipline scientifique

Au XX^{e} siècle, En France, le traducteur sort en France (comme ailleurs) de son isolement et le métier commence à être reconnu publiquement comme participant activement aux progrès de la société moderne. Le grand rôle culturel est reconnu à la traduction littéraire : celle-ci constituait en 1972 le gros des traductions éditées dans le monde (plus de 40 000 titres), tandis qu´en 2000, le nombre total de traductions dans le monde était 73 840, dont 34 540, soit 47 %, de traductions littéraires. En France, la traduction littéraire occupait plus de 50 % des traductions publiées sous forme de livre en 2000, soit 5065 titres sur un total de 9502 livres traduits. (Sapiro, 2008 : 148, statistiques fondées sur l´Index Translationum). Il est significatif que des prix soient créés en plusieurs pays pour récompenser les meilleures traductions littéraires. À partir de 1937, la France crée le Prix Halpérine-Kaminsky en hommage du traducteur russe et médiateur important des rapports culturels franco-russes. Ce prix est décerné en 1938 à Pierre-François Caillé, futur président de la Société Française des Traducteurs, pour sa traduction du roman *Autant en emporte le vent* de Margaret Mitchell. En 1945 le Prix Denyse Clairouin est créé, pour remémorer une traductrice morte en déportation pendant la guerre ; le prix récompense la meilleure traduction de l´anglais en français et son jury se compose au fil des années des personnes célèbres : André Gide,

François Mauriac, Julien Green, Graham Green et d´autres. En 1956, La Société des Poètes français fonde le Prix Marthe Fiumi-Leroux réservé aux traductions de poésie contemporaine de l´italien en français ou vice-versa. En 1980, la Société Française des Traducteurs crée le Prix Pierre-François Caillé pour honorer la mémoire de son président-fondateur. (Van Hoof, 1991 : 115)

La reconnaissance publique du métier du traducteur prend aussi d´autres formes que la fondation des prix. L´organisation professionnelle des traducteurs est mise sur pied dès la fin de la Seconde guerre mondiale. En France, la Société Française des Traducteurs (SFT) est fondée en 1947 ; elle est ouverte à toutes les catégories professionnelles (traducteurs littéraires ou techniques, fonctionnaires ou indépendants, traducteurs jurés, etc.). Depuis 1954, la SFT publie une revue trimestrielle sous le titre *Traduire*. En 1953, la Fédération Internationale des Traducteurs (FIT) est fondée à Paris par Pierre-François Caillé. C´est actuellement le plus important groupement international de traducteurs, d´interprètes et de terminologues comptant plus de 120 associations professionnelles et institutions de formation affiliées issues de 60 pays. La FIT représente les intérêts de plus de 80 000 traducteurs, interprètes et terminologues à travers le monde. La fédération s´engage à promouvoir le professionnalisme au sein du métier de traducteur et d´interprète et à améliorer les conditions d´exercice de la profession. Elle défend les droits et la liberté d´expression des traducteurs, interprètes et terminologues dans le monde. En 1973, les traducteurs littéraires se séparent de la SFT pour créer l´Association des Traducteurs littéraires de France (ATLF). (Van Hoof, 1991 : 115)

Les traducteurs français ont désormais leurs propres manifestations : en 1970, une *Journée de la Traduction* est organisée à Lille ; en 1972, un colloque sur le thème « L´auteur et son traducteur » a lieu à Nice ; en 1974, la SFT collabore avec la Fédération Internationale des Traducteurs (FIT) au 7e Congrès

Mondial de la Traduction à Nice ; 1977, la SFT fête son 30e anniversaire et le 20e de l´École Supérieure d´Interprètes et Traducteurs (ESIT) par deux tables rondes consacrées au rôle de l´interprète de conférences et du traducteur ; en 1978 sont instituées en Arles les *Premières Assises de la Traduction littéraire* et en 1988, on assiste à la création dans cette même ville d´un *Collège international de Traducteurs*. (Van Hoof, 1991 : 116) Le volet professionnel de la traductologie est représenté non seulement par les activités d´associations telles que la SFT et la FIT, mais aussi par la publication des revues spécialisées telles que Babel, Traduire (de la SFT), Target, META, ou Lebende Sprachen, et par des livres pratiques sur l´exercice de la traduction et son enseignement d´auteurs tels que Jean Maillot, Daniel Gouadec, Daniel Gile, Danica Seleskovitch, Marianne Lederer, Michel Ballard, et d´autres. (Gile, 2005 : 234-235)

En République tchèque (et en Tchécoslovaquie avant 1993), il existe aussi une organisation professionnelle des traducteurs. L´association *Jednota tlumočníků a překladatelů* (JTP, l´ « Association des interprètes et des traducteurs »), fondée en 1990, qui publie une revue *Tlumočení - překlad* (ToP), réunit tous les traducteurs qui veulent y adhérer et qui remplissent les critères d´adhésion (les traducteurs littéraires et techniques, les traducteurs jurés, les interprètes, les enseignants universitaires de la traductologie, etc.). La JTP fait partie de la Fédération Internationale des Traducteurs. Il y a une autre association réservée aux traducteurs littéraires seulement, *Obec překladatelů* (la « Cité des traducteurs ») qui décerne plusieurs prix. *Le Prix Josef Jungmann* est réservé à la meilleure traduction littéraire éditée dans l´année. L´*Anti-Prix Skřipec* est par contre un prix critique qui met en relief les défauts les plus saillants d´une oeuvre littéraire publiée dans l´année et dont l´objectif est d´améliorer la qualité générale des livres traduits. L´association *Obec překladatelů* organise aussi chaque année un concours portant le nom de Jiří

Levý (*Soutěž Jiřího Levého*, en hommage au plus grand traductologue tchèque, décédé prématurément en 1967), ouvert à tous les jeunes traducteurs de moins de 35 ans. La meilleure traduction qui gagne le concours a beaucoup de chances d´être éditée, et le jeune traducteur devient ainsi « visible » aux yeux des éditeurs. L´association *Obec překladatelů* fait partie du CEATL (Conseil Européen des Associations des Traducteurs Littéraires).

La reconnaissance de l´activité des traducteurs comme métier à part entière se manifeste aussi par la création d´un enseignement universitaire pour les interprètes et les traducteurs. L´augmentation du nombre des traductions et les exigences de plus en plus grandes quant à la qualité des traductions ont posé, en France comme ailleurs dans le monde, le problème de la formation des traducteurs, notamment depuis les années quarante du vingtième siècle. Les débuts d´un enseignement professionnel pour les traducteurs sont liés avec l´université de Genève, qui créa en 1941 une École de Traduction et d´Interprétation (où l´accent était mis surtout sur l´interprétation). En France, l´École des Hautes Études Commerciales de Paris installa en 1949 une section de traduction et d´interprétation, imitée en 1957 par la Sorbonne qui fonda l´École Supérieure d´Interprètes et Traducteurs, et par l´Institut Catholique de Paris, qui fonda son Institut Supérieur d´Interprétariat et de Traduction. (Van Hoof, 1991 : 116) La traductologie de l´interprétation a commencé par un volet professionnel de manuels pratiques et de réflexions sur le métier d´interprète, dans les années 1950 et 1960. Puis, pendant une dizaine d´années, quelques psychologues cognitives et psycholinguistes se sont penchés sur les mécanismes de l´interprétation simultanée. Les premiers chercheurs se sont intéressés à l´emploi par les interprètes des pauses de l´orateur pour réduire éventuellement la simultanéité de l´écoute et de la production du discours d´arrivée, et au décalage temporel de leur discours par rapport au discours original. La quinzaine

d´années suivante a été marquée par un vif intérêt traductologique pour l´interprétation, sous l´impulsion de Danica Seleskovitch de l´ESIT. En Europe de l´Est, et plus spécialement en Union soviétique et en Tchécoslovaquie, la recherche empirique et interdisciplinaire sur l´interprétation se développait sans cesse, mais elle était méconnue dans les pays occidentaux. (Gile, 2005 : 256-257)

La reconnaissance de la traduction comme discipline scientifique autonome suit d´assez près la reconnaissance publique du métier du traducteur (avec pourtant une trentaine d´années de retard), puisque la fondation des chaires universitaires de formation des traducteurs a favorisé la recherche universitaire sur la théorie de la traduction de différentes orientations (voir le sous-chapitre précédent). L´autonomisation de la traductologie dans la deuxième moitié du vingtième siècle est sanctionnée entre autre par la rédaction des livres consacrés à l´histoire de la traduction, ce qui confère une légitimité plus grande à l´existence de la traductologie en tant que discipline scientifique. Citons parmi les titres les plus significatifs dans le monde francophone et anglophone les suivants :

Edmond Cary : *La traduction dans le monde moderne*, Genève, 1956, livre consacré à l´histoire de la traduction en général, de même qu´un autre titre publié dans les années cinquante, en anglais : R. A. Brower : *On Translation*, Cambridge, 1959. Parmi les oeuvres portant sur l´histoire de la traduction en Occident, il faut citer avant tout Louis Kelly : *The True Interpreter : A History of Translation Theory and Practice in the W*est, New York, 1979, et une oeuvre rédigée en français de Henri Van Hoof : *Histoire de la traduction en Occident : France, Grande-Bretagne, Allemagne, Russie, Pays-Bas*, Paris, 1991. Lieven D´Hulst est auteur d´une publication consacrée à l´histoire des théories de la traduction en France : *Cent ans de théorie française de la traduction. De Batteux à Littré (1748-1847)*, Lille, 1990, et Michel Ballard celui du

livre *De Cicéron à Benjamin. Traducteurs, traductions, réflexions*, Lille, 1992, portant sur le développement de la réflexion traductologique en Europe occidentale (notamment en France, en Angleterre et en Allemagne, mais aussi en Italie), dès l´Antiquité jusqu´au début du vingtième siècle. En Tchécoslovaquie, c´est le théoricien littéraire et traductologue Jiří Levý qui fait paraître dans les années cinquante l´oeuvre *České theorie překladu*, Praha, 1957, donnant aperçu historique des théories tchèques de la traduction littéraire dès le Moyen Âge jusqu´en 1945. Notons enfin que la plupart des oeuvres susmentionnées traitent de la traduction littéraire, la traduction technique n´étant mentionnées que marginalement (seulement Van Hoof lui consacre des chapitres entiers dans son ouvrage).

LES THÉORIES DE LA TRADUCTION

A. La réflexion sur la traduction - survol historique

A.I. Traductions de la Bible - le Moyen Âge, la Renaissance

Pendant toute la période du Moyen Âge et de la Renaissance, c´est la traduction de la Bible et des textes liturgiques qui constituait une partie non négligeable de la production des textes traduits en Europe. Les premières traductions en langue romane (parlée sur le territoire de la France actuelle) sont des traductions de textes religieux du latin : *La Cantilène de saint Eulalie* (883), *Le Poème de saint Alexis* (1050). (Oseki-Dépré, 2011 : 23)

Saint-Jérôme (347-419), le patron des traducteurs de nos jours, est connu en tant qu´auteur principal de la *Vulgate*, traduction de la Bible en latin, qui consistait en une révision des traductions déjà existantes (l´*Itala* et la *Vetus latina*) du Nouveau Testament, et en une traduction intégrale de l´Ancien Testament à partir des originaux araméen et hébraïque. À cause de sa tra-

duction de la Bible, il était accusé d´hérésie, notamment parce qu´il avait traduit certains passages de manière différente par rapport à des traductions précédentes, jusque-là usitées. Par exemple saint Augustin, ne connaissant cependant pas l´hébreu et seulement un peu le grec, contestait la traduction de la Bible de saint Jérôme. Celui-ci réagit à ses critiques en rédigeant en 395 ou 396 sa lettre adressée à Pammaque (Pamachius, sénateur romain, mort au V^e^ s.) *De optimo genere interpretandi*, dans laquelle il défend ses principes et méthodes de traduire, pour se justifier contre les accusations d´avoir falsifié et modifié les Écritures, en ne les traduisant pas mot à mot. Dans son approche méthodologique, saint Jérôme s´appuie sur les réflexions des orateurs romains Cicéron et Horace, exprimées respectivement dans *De optimo genere oratorum* et dans *Ars poetica*. Saint Jérôme résume ainsi ses expériences avec la traduction : « Si je traduis mot à mot, cela rend un son absurde ; si, par nécessité, je modifie si peu que ce soit la construction ou le style, j´aurai l´air de déserter le devoir de traducteur. » (Ballard, 1992 : 48) Saint Jérôme conclut qu´il faut *non verbum e verbo, sed sensum exprimere de sensu*, soit traduire « le sens plutôt que les mots du texte ». Il modifie le texte original là où il considère que celui-ci nécessite des clarifications ou des explicitations. (Ballard, 1992 : 45-50) Les mêmes critères seront d´ailleurs appliquées par Martin Luther en sa version allemande de la Bible, réalisée entre 1521 et 1534.

Avec la Réforme protestante, la traduction de la Bible revêt une importance particulière ; la traduction n´est pas une simple affaire de transfert entre deux langues et cultures, mais devient une affaire religieuse, idéologique et politique.

Martin Luther (1483-1546) «L´affaire des Indulgences provoque la réaction de Luther. Ses 95 thèses affichées sur les portes de l´église du château de Wittenberg marquent le début de la Réforme. L´édit de Worms fait de Luther un hors-la-loi. Réfugié au château de Wartburg, en 1521, il traduit en quelques mois

le *Nouveau Testament* en allemand. Il continuera sa traduction de l´*Ancien Testament* jusqu´en 1534.» (Ballard, 1992 : 139) «Dès 1530, il compose *Ein Sendbrief vom Dolmetschen*, où il accorde en général une importance prépondérante à la langue cible même s´il préfère parfois, pour assurer la qualité de sa traduction, coller au texte source. C´est pour adapter son texte au public de la langue cible qu´il est amené à créer divers aménagements qu´on lui a reprochés. Son objectif est de ne pas latiniser l´allemand, mais au contraire d´écrire dans cette langue de façon naturelle ou idiomatique. » Luther souligne que c´est la langue d´arrivée (LA) qui doit guider le travail du traducteur, non pas la langue de départ (LD), son objectif est de créer un équilibre entre les deux langues. (Ballard, 1992 : 140)

«Luther s´est expliqué sur la méthode dans son *Épître sur l´art de traduire et sur l´intercession des saints* (1530). Ce petit traité fut envoyé par lui, le 12 septembre 1530, à Wenceslas Link, sous forme de lettre. Le destinataire était chargé de le publier sous son titre d´origine, ce qu´il fit la même année. Luther donne cette lettre comme une réponse à la double question qui lui aurait été posée par un ami au sujet de sa traduction des Romains (3 : 28) et de l´intercession des saints. [...] L´Épître de Luther n´a rien d´un traité scientifique, c´est une réponse polémique à une attaque polémique, elle vise à défendre une manière de traduire, à affirmer les positions d´un réformateur....» (Ballard, 1992 : 140)

«Il y expose entre autre les principes de la traduction dynamique, fondée sur le respect de l´usage de la langue d´arrivée et le fait que cet usage génère des termes qui n´apparaissent pas dans le texte de départ.» (Ballard, 1992 : 142) «Car ce ne sont pas les lettres de la langue latine qu´il faut scruter pour savoir comment on doit parler allemand, comme le font les ânes ; mais il faut interroger la mère dans sa maison, les enfants dans les rues, l´homme du commun sur le marché, et considérer leur bouche pour savoir comme ils parlent, afin de traduire d´après cela ;

alors ils comprennent et remarquent que l´on parle allemand avec eux.» (Luther, 1530, Oeuvres, t. IV, Genève, 1964 : 95, trad. Jean Bosc, cité par Ballard, 1992 : 142-143)

William Tyndale (1490-1536) était influencé par Luther et aussi par Érasme. En 1522, il commence à traduire aussi le *Nouveau Testament* (en anglais), en se servant comme base du texte grec et des notes d´Érasme. Il n´est pas soutenu par les milieux officiels ; il part pour l´Allemagne afin de rencontrer Luther et il publie sa traduction en 1525 à Cologne. C´est la première traduction du *Nouveau Testament* en anglais. Cette traduction, envoyée en Angleterre en 1526, est cependant interdite par l´Église car elle est influencée par le protestantisme. Pourtant, Tyndale continue son travail de traduction de la Bible en anglais et dès 1530, il commence à publier sa traduction de l´*Ancien Testament*. En 1535, il est arrêté à Anvers, pendu et brûlé en 1536. (Ballard, 1992 : 145) Sa fin de vie tragique rappelle celle d´un autre traducteur, Étienne Dolet. La traduction de la Bible de William Tyndale servit de base à des traductions suivantes qui aboutirent à la *Version Autorisée* (1611), aussi connu sous le nom de la Bible du roi Jacques, parce que le projet de traduction était initié par le roi Jacques I^{er} d´Angleterre, qui fut la Bible officielle en Angleterre pendant presque trois cent ans. (Ballard, 1992 : 145-146)

A.II. L´Humanisme français (+ anglais, espagnol) - Clément Marot, Étienne Dolet, Jacques Amyot, François de Malherbe

Il est difficile d´évoquer la traduction en français avant la Renaissance. Il y avait bien sûr des traductions liturgiques ou administratives en ancien français, mais le latin garda son rang de langue cible des traductions jusqu´au XVI^e^ siècle au moins pour les textes littéraires et jusqu´à la fin du XVIII^e^ siècle pour les textes scientifiques. Le tournant a eu lieu cependant au milieu du XVI^e^ siècle : en 1539, le roi de France décrète par l´*Ordonnance de Villers-Cotterêts* le français langue officielle, égale au latin, langue de savoir et de l´élite. Grâce à l´essor de l´imprimerie, les penseurs de l´humanisme profitaient du décret royal pour diffuser le savoir parmi le peuple en multipliant les traductions dans les langues vernaculaires, comprises par tout le monde. (Guidère, 2010 : 30)

«Le désir de s´approprier les oeuvres de l´Antiquité a provoqué en France au XVI^e^ siècle une importante activité de traduction, souvent patronnée par les souverains. Autour de cette pratique se sont développé la recherche de documents originaux, l´étude des langues et la réflexion sur les problèmes et les options de traduction. Conscients des propriétés différentes des langues, les traducteurs, comme ceux du siècle précédent, rejettent le mot à mot et pratiquent une traduction plus ou moins libre. Les traducteurs français de la Renaissance pratiquaient une forme d´étoffement presque systématique sous la forme de couples de synonymes tels que «la haine et la malveillance». Cet usage, sporadique au XIV^e^ siècle, s´est généralisé au XV^e^ siècle et

faisait partie de la rhétorique du temps. Au point qu´un rhétoriqueur de l´époque, Pierre Fabri, dans un traité de 1521, érige cette pratique en précepte et montre comment l´on applique ce type d´amplification. C´est ainsi qu´au lieu de dire: «Jesuchrist nasquit de Marie» on dira: «Nostre sauveur et redempteur Jesus pour nostre salvation est né de la tressacrée et glorieuse Vierge Marie». L´amplification fait donc partie des procédés du «beau style» et aussi des processus d´éclaircissement du texte. Dans le même traité Pierre Fabri rappelle que l´on use d´un style concis pour les «clercs» et d´un style plus «allongé» et claire pour les «simples gens». » (Ballard, 1992 : 101)

« Jusque vers 1530 le monde des latinistes (Église, Université, Magistrature) maintient ses positions contre les innovateurs qui avaient pour eux le soutien du roi et le nombre croissant de nobles et de bourgeois appréciant de lire des ouvrages dans leur langue et notamment des traductions. La traduction ne prend véritablement son essor en France qu´aux alentours de 1530. Pour les premières publications, les imprimeurs utilisent d´abord, par un souci de rentabilité, des traductions déjà anciennes d´oeuvres qui ont fait leurs preuves. C´est ainsi que vers la fin de XV^{e} siècle, on voit paraître des traductions qui datent le plus souvent du XIV^{e} siècle. Il y a une certaine continuité dans le refus du littéralisme. Les mots «traduire» et «traducteur» n´existent pas encore à la fin du XV^{e} siècle, on dit que l´on «translate» ou «met en français». » (Ballard, 1992 : 103)

« C´est ainsi que, dès la fin du XV^{e} siècle, tant par la reprise de traductions antérieures que la perpétuation de leur méthode, on s´achemine vers un style de traduction qui culminera avec Amyot et qui parfois annonce les libertés que Perrot d´Ablancourt prendra avec le texte pour le rendre accessible. La théorisation est générée essentiellement par la traduction de textes littéraires et historiques. Les préfaces s´occupent d´un certain nombre de problèmes mais on n´y rencontre pas de formulation théorique

globale. C´est depuis 1510 et surtout sous le règne de François Ier que l´on voit s´accroître le nombre de publications et parmi elles de traduction. Après 1529 apparaît l´idée qu´il existe des règles pour traduire et que la traduction est un art. Vers 1540, les règles sont codifiées par Étienne Dolet. En même temps, on voit apparaître dans les préfaces un sentiment d´insatisfaction : les traducteurs considèrent leur tâche comme un travail ingrat et sans gloire. Joachim Du Bellay dans sa *Défense et Illustration de la langue française* (1549) semble mettre en lumière les causes de cette obscurité par rapport à l´auteur : l´absence d´originalité et de créativité. De façon officielle, il relègue la traduction à un rang second, encourage la création originale et déconseille la traduction poétique. Par contre Jacques Amyot avec sa traduction des *Vies parallèles des hommes illustres* apporte la preuve que le traducteur pout redonner vie à une oeuvre et la faire durer de façon neuve et originale.» (Ballard, 1992 : 125)

Étienne Dolet (1509, Orléans – 1546, Paris), écrivain, poète, imprimeur et humaniste français, qui serait, notamment selon Edmond Cary, le père fondateur de la traductologie française. L´un des théoriciens majeurs de la Renaissance, il forge les mots *traducteur* et *traduction*. Il écrit le premier traité sur la traduction : *La Manière de bien traduire d´une langue en l´autre* (1540, disponible sur le site de Gallica, Bibliothèque nationale de France, gallica.bnf.fr, p. 11-15 ; les passages explicatifs entre crochets sont ajoutés par nous) :

« La manière de bien traduire d´une langue en autre requiert principalement cinq choses. **En premier lieu**, il faut que le traducteur entende parfaitement le sens, & matière de l´auteur qu´il traduit : car par cette intelligence il ne sera jamais obscur en sa traduction : et si l´auteur, lequel il traduit, est aucunement scabreux, il le pourra rendre facile, & du tout intelligible....

La seconde chose, qui est requise en traduction, c´est que le traducteur ait parfaite connaissance de la langue de l´auteur qu´il traduit : & soit pareillement excellent en la langue en laquelle il se met à traduire. Par ainsi, il ne violera, & n´amoindrira la majesté de l´une, & l´autre langue. ... Entends, chaque langue a ses propriétés, translations en diction, locutions, subtilités, véhémences à elle particulières. Lesquelles si le traducteur ignore, il fait tort à l´auteur qu´il traduit : aussi à la langue, en laquelle il le tourne : car il ne représente, & n´exprime la dignité et la richesse de ces deux langues, desquelles il prend le maniement.

Le tiers point est qu´en traduisant il ne se faut pas asservir jusques à la, que l´on rende mot pour mot. Et si aucun [quelqu´un] le fait, cela lui procède de pauvreté et défaut d´esprit. Car s´il a les qualités dessus-dites (lesquelles il est besoing d´être en ung bon traducteur) sans avoir égard à l´ordre des mots, il s´arrêtera aux sentences et fera en sorte que l´intention de l´auteur sera exprimée, gardant curieusement la propriété de l´une et l´autre langue. Et par ainsi c´est superstition trop grande (dirais je besterie ou ignorance) de commencer sa traduction au commencement de la clausule [phrase] : mais si l´ordre des mots perverti [changé, modifié] tu exprimes l´intention de celui que tu traduis, aucun ne t´en peut reprendre [personne ne peut te le reprocher]. Je ne veux taire ici la follie d´aucuns [de certains] traducteurs : lesquels au lieu de liberté se soumettent à servitude. C´est à savoir qu´ils sont si sots qu´ils s´efforcent de rendre ligne pour ligne, ou vers pour vers. Par laquelle erreur ils dépravent souvent le sens de l´auteur qu´ils traduisent, et perfection de l´une et l´autre langue. ...

La quatrième règle, ..., est plus à observer en langues non réduites en art qu´en autres. J´appelles langues non réduites encore en art certaines : comme est la Française, l´Italienne, l´Hespaignole, celle d´Allemaigne, d´Angletterre, et autres vulgaires. S´il advient donc que tu traduises quelque Livre Latin

en ycelles [celles-ci] (même en la Française) il te faut garder d´usurper mots trop approchants du Latin et peu usités par le passé : mais contente-toi du commun, sans innover aucunes dictions follement, et par curiosité répréhensible. ... Pour cela n´entends pas que je dise que le traducteur s´abstienne totalement de mots qui sont hors de l´usage commun : car on sait bien que la langue Grecque ou Latine est trop plus riche en dictions que la Française. Qui nous contraint souvent d´user de mots peu fréquents. Mais cela se doit faire à l´extrême nécessité. ...

Venons maintenant à **la cinquième règle** que doit observer ung bon traducteur. Laquelle est de si grand vertu que sans elle toute composition est lourde et mal plaisante. Mais qu´est-ce qu´elle contient. Rien autre chose que l´observation des nombres oratoires : c´est à savoir une liaison et assemblement des dictions avec telle douceur que non seulement l´âme s´en contente mais aussi les oreilles en sont toutes ravies, et ne se fâchent jamais d´une telle harmonie de langage.»

Résumé des principes de Dolet:

1. Comprendre bien le sens et l´intention de l´auteur de l´original, tout en ayant la liberté d´éclaircir les passages obscurs.
2. Posséder une connaissance parfaite de la langue de départ et de la langue d´arrivée.
3. Éviter de rendre mot pour mot.
4. Employer des expressions d´usage commun.
5. Choisir et organiser les mots de manière appropriée pour obtenir la tonalité optimale.

Les principes de Dolet soulignent l´importance de la compréhension du texte de départ. Le traducteur est plus qu´un linguiste compétent : la traduction exige une évaluation culturelle et intuitive du texte de départ et la prise en compte de la position que celle-ci devra occuper dans le système d´arrivée. (Bassnett, 2009 : 80)

Dans un article publié dans le premier numéro de la revue Babel, Edmond Cary rappelait les grands traits de la vie de Dolet et commentait une reproduction de son traité sur la traduction. Le traité de Dolet s´efforce de formuler des principes avec ordre. Il demande entre autre au traducteur de «comprendre» ; ajoutons que «comprendre pour traduire» demeure aujourd´hui encore la condition essentielle à l´effectuation de la traduction pour l´École de Paris (Ballard, 1992). On peut dire que Dolet est le premier théoricien de la traduction de la Renaissance qui a établi des règles pour bien traduire (Oseki-Dépré, 2011 : 24).

Edmond Cary a aussi beaucoup contribué à répandre l´image de Dolet comme traducteur martyr et père fondateur de la traductologie française (Ballard, 1992 : 112). Durant sa vie, Étienne Dolet devait affronter des ennemies qui l´accusait d´athéisme et d´hérésie, ce qui était causé en partie par le fait qu´il s´appliquait à traduire les Anciens (notamment Cicéron) dans leur expression authentique, païenne. Finalement, sa publication du Nouveau Testament en français et d´un *Sommaire de la foi chrétienne* le conduisent en prison (1542). Il est libéré en 1543, mais emprisonné de nouveau en 1544. (Oseki-Dépré, 2011 : 25). En 1544, l´Inquisition fait brûler à Paris, sur le parvis de Notre-Dame, les livres incriminés de Dolet. Celui-ci réussit à s´évader de la prison, vit quelque temps en Piémont mais revient en France pour voir sa famille et publier quelques travaux. Il est arrêté de nouveau à Troyes, transféré à Paris, à la Conciergerie. La *Chambre ardente* fait examiner par la Faculté de théologie les ouvrages publiés par Dolet, et la censure trouve que la traduction d´un dialogue entre Socrate et Platon, intitulé *Axiochus,* comportait un ajout répréhensible concernant l´immortalité de l´âme: «Par quoi elle (la mort) ne peut rien sur toi, car tu n´es pas encore prêt à décéder ; et quand tu seras décédé, elle n´y pourra rien aussi, attendu que tu ne seras plus *rien du tout*.» (Ballard, 1992 : 117)

À cause de la traduction de ce passage incriminé (et aussi à cause des problèmes avec les autorités religieuses), Dolet est accusé de blasphème, sédition et exposition de livre prohibé et damné, et au bout d´un procès qui dura deux ans, il est brûlé avec ses livres sur la place Maubert à Paris (Ballard, 1992 : 117-118).

Edmond Cary, en parlant de Dolet, souligne l´importance de la traduction en France au XVI^{e} siècle : la « guerre de la traduction » sévissait durant toute la vie d´Étienne Dolet. La Réforme était surtout une dispute entre les traducteurs. La traduction est devenue une affaire d´État et de l´Église. La Sorbonne et le Roi y étaient également engagés. Les poètes et les écrivaines en discutaient ; *La Défense et illustration de la Langue française* de Joachim du Bellay est centrée sur les problèmes concernant la traduction. (Cary, 1963 : 7-8) Dans une atmosphère pareille dans laquelle un traducteur pouvait être exécuté rien que pour avoir traduit d´une manière particulière une phrase du texte, il n´est point étonnant que la dispute fut violente. (Bassnett, 2009 : 81)

L´une des caractéristiques majeures de l´époque est l´usage des idiomes et des styles contemporains (modernisation de langue se manifestait aussi dans de nombreuses traductions de la Bible). Un exemple en est notamment la traduction par **Thomas North** (1579) de Plutarque dans la langue courante (en anglais, et ce à partir de la version française de Jacques Amyot) avec la fréquente substitution du discours indirect par un discours direct, ce qui apportait plus de vivacité.

Jacques Pelletier du Mans (1517-1582), poète et grammairien français, remarque dans son *Art poétique* (1555) que « les traducteurs sont en partie ceux grâce auxquels la France a pu commencer à apprécier de bonnes choses en matière de littérature ». (Bassnett, Lefevere, 1992 : 46)

Jacques Amyot (1513-1593) « est certainement l´un des traducteurs français les plus connus, à tel point que ses traductions semblent lui appartenir comme ses oeuvres. Il est surtout connu pour ses traductions classiques à partir du grec ancien.

François Ier l´encourage à traduire les *Vies parallèles des hommes illustres* de Plutarque, traduction à laquelle il travaillera pendant dix-sept ans.» (Ballard, 1992 : 123) «Nous verrons la critique magistrale que Bachet de Méziriac fera de la traduction d´Amyot en 1635, et pourtant l´oeuvre eut un succès immense. Ce fut, avec son *Daphnis et Chloë*, l´une des plus célèbres belles infidèles.» (Ballard, 1992 : 123) «Son livre allait nourrir des générations de capitaines et d´hommes d´État ... Et à travers l´Europe, il allait porter le rayonnement de la langue française associé à celui de l´auteur grec. C´est à Jacques Amyot que Plutarque doit d´avoir connu une deuxième vie inattendue et brillante.» (Cary, 1963 : 17, cité par Ballard, 1992 : 123)

Jacques Amyot, né à Melun le 30 octobre 1513 et mort à Auxerre le 6 février 1593, est un prélat français et l´un des traducteurs les plus renommés de la Renaissance. Né de parents de condition modeste, il parvient à se rendre à l´université de Paris, où il se met au service de riches étudiants afin de subvenir à ses besoins. À 19 ans, il obtient sa licence à Paris, puis devient docteur en droit civil de l´université de Bourges. Par l´intermédiaire de Jacques Colure (ou Colin), abbé de Saint-Ambroix à Bourges, il obtient une place de précepteur dans la famille d´un secrétaire d´État. Recommandé à Marguerite de Valois, il est nommé professeur de latin et de grec à Bourges. Sa traduction de *Théagène et Chariclée* d´Héliodore, parue en 1547, lui vaut d´être récompensé par François Ier, qui lui octroie le bénéfice de l´abbaye de Bellozane. Il se rend alors en Italie pour étudier le texte de Plutarque conservé au Vatican. Il s´attelle à la traduction des *Vies parallèles des hommes illustres* (1559-1565). Sur le chemin du retour, il est chargé d´une mission pour le concile de Trente. Ren-

tré en France, il est nommé précepteur des fils d´Henri II. On lui doit la traduction de sept ouvrages de Diodore de Sicile (1554), les *Amours pastorales de Daphnis et Chloë* de Longus (1559) et les *Oeuvres morales* de Plutarque (1572). Sa traduction vigoureuse et idiomatique des *Vies des hommes illustres* a été retraduite en anglais par **Thomas North** et a fourni à Shakespeare la matière de ses pièces romaines.

Amyot s´intéressa surtout à Plutarque. L´intérêt de son travail réside aujourd´hui dans son style. Son ouvrage eut un immense succès et exerça une grande influence sur plusieurs générations d´écrivains français. Montaigne lui rend ainsi hommage dans ses *Essais* (Montaigne, 1865, Livre II : 46-47) : « Ie donne avecques raison, ce me semble, la palme à Jacques Amyot sur touts nos escrivains françois, non seulement pour la naïfveté et pureté du langage, en quoi il surpasse touts aultres, ny pour la constance d´un si long travail, ny pour la profondeur de son sçavoir, ayant peu developper si heureusement un aucteur si espineux et ferré (car on m´en dira ce qu´on vouldra, ie n´entends rien au grec, mais je veois un sens si bien ioinct et entretenu par tout en sa traduction, que, ou il a certainement entendu l´imagination vraye de l´aucteur, ou ayant, par longue conversation, planté vifvement dans son ame une générale idée de celle de Plutarque, il ne luy a au moins rien presté qui le desmente ou qui le desdie) ; mais, sur tout, ie luy sçais bon gré d´avoir sceu trier et choisir un livre si digne et si à propos, pour en faire present à son païs. Nous aultres ignorants estions perdus, si ce livre ne nous eust relevés du bourbier : sa mercy, nous osons à cett´heure et parler et escrire ; les dames en regentent les maistres d´eschole ; c´est nostre breviaire ».

Nous voyons ici chez Montaigne une véritable appréciation du travail de traducteur, et une vision de la traduction comme d´une activité très valorisante et utile ; l´opinion de Montagne est en ce point à l´opposé de celle de Du Bellay ou des écrivains

de la Pléiade pour lesquels la traduction n´était qu´une tâche ingrate et privée d´originalité, (malgré qu´ils aient traduit souvent eux-mêmes, rappelons que du Bellay traduisit en français l´*Énéide* de Virgile).

Clément Marot (1496-1544) a traduit *Les Bucoliques* de Virgile, *Les Métamorphoses* d´Ovide, etc. En effet, deux grandes écoles s´opposent tout au cours du XVI^{e} siècle : l´école «marotique» (de Clément Marot) qui considère la traduction comme un genre littéraire et un moyen de décorer la langue ; d´autre part, le groupe de la Pléiade qui veut enrichir le français en empruntant aux Anciens, aux patois et aux langues de métier, mais aussi le défendre contre les traductions parce qu´elles remplacent la création en langue vernaculaire.

Espagne, le XVI^{e} siècle

Les idées pareilles à celles des poètes français de la Renaissance sont formulées aussi ailleurs. Sur la Péninsule ibérique, **Juan Luis Vives (1492-1540),** humaniste espagnol et contemporain du théoricien français Étienne Dolet, expose ses idées sur la traduction dans l´oeuvre *Versiones seu Interpretationes* (1531) : « Les langues bénéficient de nouvelles figures de langue ou de style que les traducteurs importent des autres nations, si celles-ci ne sont pas trop éloignées des coutumes et de la manière de vivre des autochtones. Les traducteurs peuvent aussi enrichir leur propre langue en imitant la langue originale, en l´utilisant comme une sorte de matrice, et en inventant de nouvelles formes verbales (de nouveaux mots). » (Bassnett, Lefevere, 1992 : 50) Nous voyons que les idées de Vives rappellent celles de Clément Marot.

A.III. Le classicisme français - François de Malherbe, Claude Gaspard Bachet de Méziriac, Nicolas Perrot d´Ablancourt, Pierre-Daniel Huet, Gaspard de Tende

Le dix-septième siècle français est plein d´admiration pour les langues et les cultures classiques de l´Antiquité d´un côté, et convaincu d´avoir atteint le niveau plus élevé de la civilisation de l´autre. Les Français de cette époque sont donc influencés par l´idéalisation de l´Antiquité et par le sens de leur propre supériorité culturelle. D´où la tendance à privilégier les traductions qui sont adaptées aux critères stylistiques de l´époque, c´est-à-dire des traductions élégantes, agréables, qui n´offensent pas les délicatesses de la langue française, ceci ayant pour conséquence inévitable la transformation des oeuvres originales.

L´un des représentants de ce type de traduction que l´on nomme les *belles infidèles* fut Nicolas Perrot d´Ablancourt, traducteur de Tacite et de Lucien, qui s´exprima ainsi sur sa pratique traduisante : « Je ne cherche pas toujours à reproduire les mots de l´auteur, ni ses pensées. Mon objectif est d´obtenir le même effet que l´auteur avait en esprit et donc d´adapter l´effet selon le goût de notre temps ». (Nicolas Perrot d´Ablancourt, *De la traduction*, 1709, cité par Nergaard, 1993 : 38).

Les «belles infidèles» et la naissance de la traductologie

Selon Michel Ballard (1992 : 276), la véritable naissance de la traductologie ne survint qu´au XVII[e] siècle, avec le « discours » de **Claude Gaspard Bachet de Méziriac** qui constitue la pre-

mière étude d´erreurs systématique et avec les « Règles » de **Gaspard de Tende**, première méthode de traduction à caractère contrastiviste et stylistique.

On estime généralement que les XVII[e] et XVIII[e] siècles furent en France l´âge d´or d´un type de traduction qui fut appelé « la belle infidèle ». La métaphore provient de Gilles Ménage, qui l´employa en parlant d´une traduction de Perrot d´Ablancourt. (Ballard, 1992 : 147)

Andréi Fédorov considère que ce phénomène, dont l´épicentre fut la France, est caractéristique de l´Europe des XVII[e] et XVIII[e] siècles :

« Le XVII[e] siècle offre un phénomène particulier : la prédominance, dans les littératures européennes, de traductions ayant pour effet d´adapter complètement les textes originaux aux exigences esthétiques de l´époque, aux normes classiques. Les écrivains et traducteurs français n´aspiraient qu´à subordonner les littératures étrangères à leurs propres canons en la matière. » (Fédorov, 1968, cité par Ballard, 1992 : 148)

Pour Edmond Cary, les grands traducteurs français sont : Etienne Dolet, Jacques Amyot, Madame Dacier et d´autres, qui ont tous traduit en créateurs soucieux de plaire au public de leur époque. En même temps, il y avait aussi, au XVII[e] siècle, les tenants de la fidélité, auxquels nous reviendrons plus loin. La façon de traduire que l´on a nommée celle des « belles infidèles » est justifiée par sa capacité à plaire et par la pression de la société dans laquelle le traducteur vit. (Cary, 1963 : 34)

François de Malherbe (1555-1628), poète français né à Caen en 1555, mort à Paris en 1628.

Il a contribué à réformer la langue française. Procédant à une épuration de la langue française, il dictait par là-même la manière d´écrire et de traduire pendant la période classique. On peut le prendre pour le premier théoricien de l´art classique.

Malherbe exprimait un désir de simplification des formes poétiques et de la prose. Il était très hostile à la manière d´écrire de la Pléiade. Il manifestait aussi une grande sévérité à l´égard du maniérisme et du baroque de certains poètes, notamment de Philippe Desportes.

Il travaillait à l´élaboration d´une langue simple, claire, débarrassée d´archaïsmes et d´emprunts, dans laquelle les traductions de l´époque seraient rédigées. Cette langue serait travaillée encore par les stylistes tels que Guez de Balzac, mais c´est par Malherbe qu´elle a été formée.

Malherbe a traduit *Les Questions naturelles*, *Le traité des bienfaits*, *les Epîtres* de Sénèque et *le XXXIII*[e] *Livre* de Tite-Live (1616), qui est sans doute son oeuvre la plus connue dans ce domaine : elle comprend un *Avertissement* dans lequel Malherbe expose ses principes de traduction. Il traite d´abord de problèmes d´interprétation et surtout du droit à rectifier le texte lorsque l´original latin semble corrompu ou qu´il s´éloigne de la réalité ou de la vérité historique. Pour ce qui est de la réécriture du texte en français, il indique : 1e, qu´il a parfois procédé à des ajouts « pour éclaircir des obscurités, qui eussent donné de la peine à des gens qui n´en veulent point » ; 2e, qu´il a parfois « retranché quelque chose pour ne pas tomber en des répétitions, ou autres impertinences, dont sans doute un esprit délicat se fut offensé »; 3e et enfin sa stratégie générale en matière de réécriture est régie par le désir de plaire.

Malherbe a hérité de la Renaissance et des humanistes le souci de rechercher la vérité des faits, et également de plaire au public. Mais par rapport à ces exigences préservées on voit se dessiner un style nouveau dont Malherbe et son école furent les artisans :

1) les critères du beau sont plus typiquement français, on se détache de l´influence de l´Antiquité et de l´abus des allusions mythologiques. C´est l´origine d´un type

de traduction qui va accentuer l´adaptation des textes anciens aux canons de l´époque ;

2) la poésie se rapproche de la prose par ce qu´elle perd en liberté et les deux modes d´écriture tendent vers une formalisation plus rigoureuse, plus normative.

Pour juger de la continuité de la doctrine traductologique de Malherbe, il est intéressant de lire le *Discours sur les oeuvres de M. Malherbe*, réalisé en 1630 par **Antoine Godeau**, futur académicien. Voici en les passages significatifs (reformulés par Michel Ballard) :

1) La traduction n´est pas un art mineur par rapport aux activités de création.
2) La traduction est la mère des littératures.
3) La traduction peut être aussi bonne que l´original.
4) La traduction sert à répandre la culture.
5) La traduction est difficile, elle repose sur une prise de conscience des différences linguistiques.
6) La façon d´écrire des Latins est moins soignée que celle des Français du XVII[e] siècle. C´est un renversement de position total par rapport à l´attitude traditionnellement complexée des auteurs ou des traducteurs face aux Anciens. Ce passage illustre bien l´état d´esprit qui est à la source de l´attitude des traducteurs de l´époque qui s´autorisent toutes sortes d´ « améliorations » d´un texte qui ne leur semble pas sacré sur le plan stylistique (p. ex. Perrot d´Ablancourt).
7) Pour ce qui est de la fidélité, ce sont le sens et l´effet du texte qui constituent les critères supérieurs (cf. l´équivalence dynamique ou les approches fonctionnalistes modernes).
8) Suit une critique du style de Sénèque, qui est à ranger dans la catégorie évoquée en 6), soit une attitude de « moderne » conscient de la valeur et des capacités de

sa langue. Des défauts de Sénèque justifient toutes les modifications apportées par Malherbe.

Antoine Godeau était ami de Valentin Conrart. C´est chez ce dernier que se réunissait le cénacle de lettrés qui donna en partie naissance à l´Académie française. Entre 1635 et 1640, Conrart est au centre de l´activité de traducteurs. Que ce soit en raison de son ignorance des langues anciennes ou de son prédilection pour l´examen grammatical, Conrart encourage les traductions de Giry, de d´Ablancourt (appelés par Roger Zuber la « nouvelle vague » des traducteurs). Ils traduisent moins de littérature d´imagination et davantage de littérature d´idées (des textes d´apologétique ou d´éloquence).

Un événement ayant rapport au cercle de traducteurs de cette époque est lié avec la fondation de l´Académie française. Il s´agit de la lecture du discours *De la Traduction* de Gaspard Bachet de Méziriac, le 10 décembre 1635. (Ballard, 1992 : 160-161)

Claude-Gaspard Bachet de Méziriac (1581-1638), mathématicien, poète et traducteur, connaisseur de plusieurs langues, dont l´hébreu, le grec, le latin, l´italien et l´espagnol. Bachet fut aussi membre de l´ordre des Jésuites. Il enseigna d´abord au collège jésuite de Milan avant de renoncer à prononcer ses voeux et de se consacrer à la traduction de poètes latins et de mathématiciens grecs. Bachet fut parmi les premiers admis à l´Académie française en 1635. Et lorsque cette assemblée décida au début de 1635 que chaque membre devrait faire un discours sur la matière qui lui convenait, de Méziriac, ne pouvant pas venir, envoya sa contribution à M. de Vaugelas qui la lut lors de la séance du 10 décembre 1635.

Dans son discours *De la Traduction*, Méziriac analyse et critique la traduction de *Vies des hommes illustres* de Plutarque, faite par Jacques Amyot.

Méziriac proclame entre autre : « La beauté du langage ne suffit pas pour faire estimer une traduction excellente. Il n´y a personne qui n´avoue que la qualité la plus essentielle à un bon traducteur, c´est *la fidélité*. » Le traducteur infidèle est comparé au peintre qui fait un beau portrait ne représentant pas les traits du modèle. Vient ensuite un classement ordonné et justifié des erreurs d´Amyot. Il s´agit d´un travail scientifique rigoureux, l´une des premières analyses d´erreurs systématiquement présentées. Méziriac remarque les étoffements redondants ou sémantiquement érronés, mais aussi utiles, les omissions et les erreurs concernant l´interprétation du sens et des formes.

La nouveauté et aussi le scandale du discours de Méziriac consiste à mettre en question un mode de traduction hérité de certains courants de la Renaissance et qui est en train de reprendre vigueur et de se transformer. Le discours de Méziriac rompt avec les nombreuses préfaces jusqu-là publiées en tête des traductions. Au lieu de simples considérations générales ou de remarques ponctuelles, Méziriac propose un catalogue ordonné, illustré par de nombreux exemples (il a relevé deux mille passages érronés) de ce qu´il ne faut pas faire et de ce qu´il faut essayer de faire en traduction. Voici un effort de donner des règles à la traduction en ce qui concerne le principe de fidélité à l´original. Le discours de Méziriac est selon M. Ballard l´un des textes fondateurs de la traductologie, grâce à sa précision linguistique et didactique.

Mais Méziriac reste isolé au sein des académiciens puisque, dans le domaine historique en particulier, se développe un type de traduction hérité de la manière de Jacques Amyot, favorisé par Valentin Conrart, et dont le représentant le plus célèbre est Nicolas Perrot d´Ablancourt. Il s´agit d´une conception de la traduction littéraire qui vise à être une forme de re-création, un exercice de style destiné à créer une belle prose en favorisant la

« belle expression » en langue cible et en favorisant l´adaptation de l´original à la civilisation cible.

Nicolas Perrot d´Ablancourt (1606-1664)

En 1637, il est élu membre de l´Académie française et se consacre tout entier aux lettres. Entre 1637 et 1662, il publie de très nombreuses traductions du grec et du latin : Arrien, Jules César, Cicéron, Homère, Minucius Felix, Plutarque, Polyen, Tacite, Thucydide et Xénophon.

Il traduit aussi de l´espagnol *L´Afrique* de Luis del Marmol y Carvajal, traduction revue après son décès par César-Pierre Richelet.

Perrot d´Ablancourt a exposé ses principes de traduction dans les préfaces de ses ouvrages. Il fait partie de ceux qui n´hésitent pas à modifier les formulations contenues dans un texte en langue étrangère et à les moderniser en vue de les acclimater aux règles d´élégance, d´harmonie et de bon goût selon lesquelles la langue française se construit désormais. Ces principes seront bien sûr contestés. Vers 1654, **Gilles Ménage** observe malicieusement que telle traduction de Perrot d´Ablancourt lui rappelle une femme qu´il aima autrefois « et qui était belle mais infidèle ». L´expression, reprise par Huygens dès 1666, se répandra dans toute l´Europe. Aussi, selon Voltaire, Perrot d´Ablancourt est-il un « traducteur élégant et dont on appela chaque traduction *la belle infidèle*. »

Van Hoof écrit fort justement que Nicolas Perrot, sieur d´Ablancourt « n´a pas volé son titre de chef de file de la traduction libre, c´est-à-dire élégante et inexacte. » Sous prétexte d´améliorer l´original, d´Ablancourt se permet toutes les libertés. Dans la préface à sa traduction d´Arien, il déclare que « cet autheur est sujet à des répétitions fréquentes et inutiles, que ma langue ny mon stile ne peuvent souffrir ». Cependant, il précise à propos de sa version française de Lucien qu´elle « ne peut

porter le nom de traduction qu´improprement ». On voit qu´il est conscient de la démarche qu´il adopte en traduisant, car il insiste sur ce point: « Que l´on ne croit pas que je veuille faire passer pour des règles de traduction les libertés que j´ai prises. » (Van Hoof, 1991 : 49)

Dans l´introduction à sa traduction de Lucien, N. Perrot d´Ablancourt explique pourquoi il supprima certains passages de l´original ainsi : « Toutes les comparaisons liées avec l´amour font allusion à l´amour entre garçons, une habitude non point étrange entre les Grecs [anciens], mais qui paraît comme très choquante à nous. »

Les traducteurs doivent trouver un équilibre entre l´univers du discours (le complexe entier de concepts, idéologies, personnes et objets appartenant à une culture particulière, le concept formulé par Lefevere, 1992) acceptable dans l´époque de l´auteur original et celui qui est acceptable et familier pour le traducteur et son public. Souvent, au XVII^{e} siècle, c´est l´adaptation au goût du public d´accueil qui oriente les décisions du traducteur. (Bassnett, Lefevere, 1992 : 35)

A peu près à la même époque, un membre de la communauté religieuse de l´abbaye de Port-Royal, **Lemaistre de Sacy (1613-1684),** traduisait et théorisait sur la traduction. De Sacy est loin de défendre le littéralisme absolu. Bien que dans l´ensemble les traducteurs de l´abbaye de Port-Royal soient particulièrement sensibles aux convenances morales, ils sont également assez habiles pour rester fidèles à l´original. De Sacy adhère en matière de fidélité à une position médiane qu´il explicite en 1647 dans son avant-propos au *Poème de Saint-Prosper contre les Ingrats*:

« J´ai tasché autant qu´il m´a esté possible d´entrer dans l´esprit de ce grand Saint (...) de rendre en quelque sorte beauté pour beauté, et figure pour figure, lorsqu´il est arrivé que les mesmes graces ne se rencontroient pas dans les deux langues. C´est en cette manière que je me suis efforcé d´éviter également

les deux extrémitez, ou tombent aisément ceux qui traduisent, dont l´une est une liberté qui dégénère en license (...) et l´autre est un assujettissement qui dégénère en servitude. » (cité selon Ballard, 1992 : 175)

www.mshs.univ-poitiers.fr/Forell/CC/1Chapitre3.rtf, le 1er septembre 2011:

Pierre-Daniel Huet a rédigé le traité *De interpretatione libri duo, quorum prior est de optimo genere interpretandi, alter de claris interpretibus* (1661 : 80), qui, selon G. Steiner, est l´un des comptes rendus les plus complets et pertinents sur la nature et les problèmes du traduire qui ait jamais été proposé. Pierre-Daniel Huet se distingue de la tradition de son époque en matière de traduction, celle des *belles infidèles*, en retenant que le traducteur devrait avant tout rester humble devant le texte et l´auteur, qu´il devrait respecter l´intention de l´auteur et son style personnel. La fidélité ne permet ni omissions ni ajouts, la traduction doit faire émerger le texte original dans sa complexité. (Nergaard, 1993 : 39) Il va jusqu´à recommander une chose qui est en général refusée par les traducteurs modernes : « Le traducteur ne doit pas inventer une locution équivalente, mais se borner à donner en marge ou en note la signification des mots intraduisibles. « (Ballard, 1992 : 186) Mais il faut préciser le contexte dans lequel Huet recommande cette démarche : il s´agit de textes scientifiques, dans lesquels le traducteur peut se heurter à des locutions techniques qui échappent à l´interprétation unique et indiscutable. Dans ce cas, conseille Huet, le mieux est de conserver l´expression originale telle quelle et de suggérer en marge plusieurs lectures et explications possibles.

Mais si, en France, le travail de **Pierre-Daniel Huet (1630-1721)** est loin d´être négligeable, c´est néanmoins à **Gaspard de Tende (1618-1697)**, qui publie *Règles de la traduction ou moyens d´apprendre à traduire de latin en français* en 1660, que revient le

mérite d´avoir rédigé « le premier traité véritable de traduction ». C´est donc à ce moment clef que Ballard situe la « fondation effective » de la traductologie. Gaspard de Tende est intéressé à l´étude de la traduction et à travers elle, à l´étude contrastive des langues. (Ballard, 1992)

La traduction a aussi été traditionnellement considérée comme la meilleure école pour les écrivains créatifs. Mais la traduction et sa fonction pédagogique n´a pas été limitée au seul rôle de préparation à l´écriture créative : des générations entières des écoliers européens ont appris les langues étrangères par la voie de la traduction, depuis 100 av. J.-C. jusqu´à la fin de la Seconde guerre mondiale. (Bassnett, Lefevere, 1992 : 46)

Gaspard de Tende : **De la traduction, ou Regles pour apprendre à traduire la langue latine en langue françoise. Gaspard de Tende, sieur de l´Estang, 1660** (Ballard, 1992 : 186-197)

L´oeuvre est composée de trois livres. Le premier part de formes simples comme le nom et le pronom pour étudier comment on peut les traduire. Il traite de l´usage de la synonymie en traduction et du phénomène que l´on désigne aujourd´hui du terme de transposition. Le second livre se propose de traiter du style et de l´aspect esthétique des traductions. Le troisième livre traite des liaisons, de la longueur et de la grâce des périodes.

« Il faut couper les périodes latines lorsqu´elles sont trop longues, à cause que notre langue étant encore plus étendue, tiendrait trop en suspens l´esprit qui attend toujours avec impatience la fin de ce qu´on lui veut dire. »

Le livre I est le plus construit des trois. Il commence par établir la distinction entre traduction *littérale* et *oblique*. (Nous donnons la terminologie moderne de Ballard en italique). Le *calque* existe en traduction et il faut autant que possible s´y tenir, les *procédés obliques* ne sont là que pour rendre la traduction plus belle et plus intelligible. Tende aborde également l´*étoffement*

stylistique et sémantique, l´*effacement*, la *métonymie du contenant au contenu*, la *transposition* (un adverbe traduit par un adjectif), l´*explicitation*, la *concentration*, la *segmentation*, l´*acclimatation,* etc.

(Voici le texte de Gaspard de Tende, avec nos remarques ajoutées entre crochets, source : scholarworks.umass.edu/cgi/viewcontent.cgi?article=1093&context=french_translators&sei-redir=1#search=%22gaspard%20de%20tende%22) :

«**La premiere Regle**, selon Monsieur de Vaugelas, est de bien entendre les deux Langues, mais sur toute la langue Latine; de bien entrer dans la pensée de l´Auteur qu´on traduit, & de ne pas s´assujettir trop bassement aux paroles; parce qu´il suffit de rendre le sens avec un soin tres exact, & une fidelité toute entiere, sans laisser aucune des beautez ni des figures qui sont dans le Latin.

La seconde, selon l´Auteur de la Traduction du Poëme de S. Prosper [Le Maistre de Sacy], est de ne garder pas seulement une fidelité & une exactitude toute entiere à rendre les sentiments de l´Auteur, mais de tascher à marquer ses prop[r]es paroles, lors qu´elles sont importantes & necessaires.

//[xi]// **La troisiéme**, selon Monsieur de Vaugelas, est de conserver l´esprit & le genie de l´Auteur qu´on traduit, en considerant si le stile en est ou simple ou pompeux; si c´est un stile de Harangue ou un stile de Narration. Car comme il ne seroit pas à propos de traduire en un genre sublime & élevé, un Livre dont le discours seroit bas & simple, comme celuy de la sainte Escriture, ou de l´Imitation de JESUS CHRIST; à cause que la simplicité est elle-méme une beauté dans certaines matieres de devotion: De méme il ne seroit pas convenable de traduire en un stile precis & coupé, les Harangues qui doivent estre estenduës; ni en un stile estendu, les Narrations qui doivent estre courtes & precises. En effet, qui voudroit mettre en un stile pompeux, le stile simple de l´Escriture Sainte, feroit une copie bien differente

de ce saint Original. Car ainsi qu´un excellent peintre doit donner à une copie tous les traits & toute la ressemblance de //[xii]// l´original qu´il s´est proposé de copier; de méme un excellent Traducteur doit faire remarquer dans sa Traduction, l´esprit & le genie de l´Auteur qu´il a traduit. Et comme une copie, pour estre bien faite, ne doit point paroistre une copie, mais un veritable original; de méme une Traduction, pour estre excellente, ne doit point paroistre une Traduction, mais un ouvrage naturel, & une production toute pure de nostre esprit.

La quatriéme, selon l´Auteur de la Dissertation [il s´agit du Grand Arnault, Antoine, coauteur avec Claude Lancelot, de la *Grammaire générale et raisonnée*, 1660, et auteur de la *Dissertation selon la Méthode des Géomètres*] est de faire parler & agir un chacun selon ses moeurs & son naturel, & d´exprimer le sens & les paroles de l´Auteur en des termes qui soient en usage, & convenables à la nature des choses qu´on traduit. Par exemple, ayant à traduire ces paroles de l´Escriture, ex adipe frumenti, il ne faudroit pas les traduire pas la graisse de froment, encore que le mot de graisse soit la signification naturelle du mot Latin adipe; parce qu´outre que le mot de graisse //[xiii]// n´est pas un terme qui convienne à la nature du froment, l´usage veut encore qu´on die; la fleur de froment, ou le pur froment. Tout de méme il ne faudroit pas faire parler en homme civil & poly, un barbare ni un villageois, parce que cela ne convient point aux moeurs, & au naturel de l´un ni de l´autre. D´où il s´ensuit que pour bien traduire, il faut non seulement faire parler un chacun selon ses moeurs & ses inclinations, mais il faut encore que les expressions soient en des termes simples & naturels, que l´usage ait déja receus; sans se servir neanmoins de ces façons de parler qui, pour ainsi dire, ne sont encore que de naistre, parce qu´il y a des façons de parler qui ne sont pas toûjours bonnes à écrire, & qui peuvent le devenir par le temps.

La cinquiéme, selon l´Auteur de la Traduction du Poëme de S. Prosper [Lemaistre de Sacy], est de s´efforcer de rendre beauté pour beauté, & figure pour figure; lors qu´il arrive //[xiv]// que les mémes graces ne se rencontrent pas dans les deux Langues, comme il arrive bien souvvent, & qu´on ne sauroit exprimer les mémes figures, & les mémes beautez.

La sixiéme, selon l´Auteur d´une Traduction de quelques lettres de Ciceron, est de ne pas user de longs tours, si ce n´est seulement pour rendre le sens plus intelligible, & la Traduction plus elegante. Car il y en a, dit cet Auteur, qui ne pouvant rendre les choses en peu de mots, & en termes propres & significatifs, se servent d´un grand tour de paroles superfluës, & prennent des licences qui ne seroient pas permises aux plus petits écoliers. Ainsi en allongeant, comme ils font, les paroles qu´ils traduisent, ils enervent bien souvent toute la force des termes Latins, & alterent méme quelquefois le sens & les paroles de l´Auteur. C´est pour cette raison que les expressions les plus courtes & les plus naturelles, sont les plus belles & //[xv]// les meilleures: Estant à desirer qu´on puisse rendre vers pour vers, & que la Traduction soit aussi courte que l´original qu´on traduit.

La septiéme, selon Monsieur de Vaugelas, est de tendre toûjours à une plus grande netteté dans le discours. Et c´est pour cette raison sans doute que les plus excellents Traducteurs ont reconnu la necessité qu´il y avoit de couper ou de partager les periodes; parce que le discours qui est si lié & si étendu est beaucoup moins intelligible que celuy qui est plus court & plus precis. C´est pourquoi il faut couper les periodes Latines, lors qu´elles sont trop longues, A cause que nostre Langue estant encore plus étenduë, tiendroit trop en suspens l´esprit qui attend toûjours avec impatiance la fin de ce qu´on luy veut dire.

La huitiéme, est de joindre ensemble les periodes qui sont trop courtes, lors qu´on traduit un Auteur dont le stile est //[xvi]// precis & coupé. De sorte que comme il faut quelques fois couper

les periodes trop longues; il faut de méme joindre bien souvent celles qui sont trop courtes, en tenant dans ces deux rencontres un juste temperamment, & une mediocrité raisonnable, & le faisant avec beaucoup de discretion.

La neuviéme & **la derniere Regle**, est de ne rechercher pas seulement la pureté des mots & des phrases, comme font beaucoup de personnes, mais de tascher encore d´embellir la Traduction par des graces & des figures qui sont bien souvent cachées, & qu´on ne découvre qu´avec grand soin. Car il est bien juste & bien raisonnable, que non seulement on rende en François les beautez qui sont visibles dans le Latin; mais méme qu´on s´efforce de découvrir toutes ces beautez lors qu´elles sont cachées. Ainsi quand un seul mot Latin fait comme une espece d´Opposition à un autre mot qui est dans la //[xvii]// méme periode, il faut rendre cette Opposition par deux mots en François. ... Voila certainement des Regles pour former un excellent Traducteur. C´est par ces Regles qu´on peut exprimer d´une maniere noble & relevée, un sens qui estant tout simple, seroit trop bas & trop languissant, s´il estoit rendu dans toute sa simplicité. C´est par ces Regles qu´on peut apprendre à suivre la fidelité du sens, sans blesser l´elegance des paroles, & à imiter l´elegance sans blesser la fidelité. C´est par ces Regles qu´on peut embellir une Traduction, & rendre en quelque //[xviii]// sorte la copie plus belle que l´original. Et enfin c´est par ces Regles qu´on peut enrichir nostre Langue, & étaler ses beautez, & que ceux qui n´entendent pas le Latin peuvent méme apprendre à mieux parler& à mieux écrire.

Je n´aurais pas un sentiment si avantageux de ce petit Ouvrage, s´il estoit autant mon Ouvrage que l´Ouvrage des plus excellens Traducteurs, & des premiers Maistres de la Langue. Car j´avouë que je n´y ay point d´autre part que celle d´avoir remarqué dans leurs plus excellens livres, les plus belles manieres de traduire, & les meilleures façons de parler. Et je ne croy pas

avoir besoin de me justifier icy de ce que, dans le second Livre, je me suis servy de termes simples & communs pour nommer les choses; puisque ce n´a esté que pour rendre ces choses plus intelligibles aux enfans, & à ceux méme qui ne sachant pas encore le Latin, en veulent acquerir quelque connoissance.

Ce qui me reste maintenant à desirer, est que tous ceux qui liront ces Regles excusent les défauts qu´ils y verront; puis qu´il est comme impossible que celuy qui donne les premiers desseins d´une chose, le puisse faire avec toute la perfection que le temps y peut apporter. C´est la grace que j´espere de leur bonté; & la recompense que je leur demande pour l´intention que j´ay euë de diminuer la peine des Traducteurs, en leur proposant des Regles pour traduire, & embellir leurs Traductions.»

Nous voyons ici que Gaspard de Tende conçoit la traduction comme moyen de l´enrichissement de la langue et de l´amélioration stylistique du français, en quoi il se rapproche de certains auteurs de la Renaissance.

Jacques Delille (1738-1813), poète et traducteur français. Dans la préface à sa traduction des *Géorgiques* de Virgile (1769), il écrit : « J´ai toujours envisagé la traduction comme une voie servant à enrichir la langue [cible]. » Delille est convaincu qu´il faut traduire la poésie en vers et non en prose, et qu´il n´est pas nécessaire de comparer chaque ligne de la traduction avec le passage correspondant de l´original, mais qu´il faut comparer l´oeuvre entière avec l´original. Il se prononce également pour la compensation - la traduction devrait comprendre le même nombre de beaux passages que l´original, mais pas nécessairement au même endroit. (Bassnett, Lefevere, 1992 : 37)

Antoine Prévost (1697-1763), romancier et traducteur français. Il a traduit le roman *Pamela* de Samuel Richardson en français en 1760. Dans la préface à cette traduction, il écrit: « J´ai supprimé certains coutumes anglais qui pourraient choquer d´autres nations, ou je les ai fait conformes aux us et coutumes

prévalant dans le reste de l´Europe. » « Je n´ai pas changé l´intention de l´auteur ni trop la manière d´exprimer cette intention ; j´ai seulement supprimé certaines descriptions excessives, certaines conversations inutiles... ». Le résultat : sept volumes anglais étaient ainsi réduits en quatre dans la traduction française (Basnett, Lefevere, 1992 : 39).

A.IV. Le classicisme anglais - George Chapman, John Dryden, Alexander Pope, Alexander Fraser Tytler

En Angleterre, les théories de la traduction datent notamment de la moitié du XVII[e] siècle et sont influencées par la tradition française des belles infidèles. En Angleterre, ainsi que dans plusieurs pays européens de l´époque, la traduction des oeuvres importantes (dont notamment la Bible et les classiques antiques) en langues nationales continue.

Les idées de Dolet étaient reprises par **George Chapman** (1559-1634), grand traducteur d´Homère. On peut lire dans la dédicace de *Seven Books* (1598) : Un bon traducteur doit observer les phrases, les figures et les formes proposées par l´auteur, ainsi que le sens profond et le beau style, et les orner avec les figures et formes rhétoriques adaptées à la langue d´arrivée.

Les idées de Chapman sur la traduction sont exposées plus clairement encore dans son *Épître au Lecteur* de sa traduction de l´Illiade. Selon Champan, le traducteur doit :

1. Éviter de rendre le texte mot pour mot.
2. Chercher à saisir l´esprit de l´original.
3. Éviter les traductions trop libres, en s´appuyant sur l´étude d´autres versions et gloses existantes. (Bassnett, 2009 : 80-81)

La traduction des auteurs classiques s´est développée en France notamment entre 1625 et 1660, période du grand classicisme français et de l´essor du théâtre français basé sur les trois unités aristotéliennes. Les écrivains et théoriciens français étaient à leur tour traduits en anglais.

John Dryden (1631-1700), poète et traducteur des classiques (Virgile, Ovide), domine dans l´introduction des modèles traductifs, exposés soit par ses traductions, soit par les préfaces de celles-ci qui sont lieu privilégié pour les réflexions théoriques sur la traduction. Les pensées essentielles de Dryden sont précisées dans sa préface aux *Épîtres d´Ovide* (1680), dans laquelle il distingue trois modèles de traduction :

1. *La métaphrase* : l´auteur est rendu mot pour mot et ligne pour ligne, d´une langue à l´autre.
2. *La paraphrase* ou « traduction avec largeur » : traduction selon le sens proposée par Cicéron.
3. *L´imitation* : le traducteur s´éloigne du texte original de manière qu´il juge utile.

Dryden préfère personnellement *la paraphrase* qu´il considère comme le modèle le plus équilibré. Le traducteur doit en plus répondre à plusieurs critères : pour traduire poésie, il faut être poète, comprendre les deux langues, comprendre l´esprit et les spécificités de l´auteur de départ, et enfin se conformer aux canons esthétiques de sa propre époque. Dryden propose la métaphore du traducteur-peintre portraitiste, qui a eu beaucoup de succès à son époque, au XVIII^{e} siècle, et selon laquelle le peintre a le devoir d´exécuter un portrait ressemblant à l´original. Dans son *Dédicace d´Éneïs* (1697), Dryden affirme d´avoir suivi le critère de la modération. Pourtant, suivant en cela les modèles français, il déclare d´avoir aussi modernisé la langue du texte de départ : « Je me suis efforcé de faire parler Virgile un anglais que lui-même aurait parlé s´il était né en Angleterre de notre époque. » (Bassnett, 2009 : 86-87) Dryden reprend essentiellement le thème du latin considéré comme langue supérieure à l´anglais. Il situe dans cette supériorité les difficultés qu´il a eues à résoudre et qui sont essentiellement d´ordre lexical et phonologique. Le latin lui est apparu comme beaucoup plus riche que l´anglais. Il a été frappé par la beauté des sonorités latines et

des rythmes, qu´il estime ne pas avoir pu préserver. C´est pourquoi il est allé parfois jusqu´à emprunter des mots et à latiniser son anglais, justifiant son action par une image qui a son origine dans les préoccupations des humanistes : le traducteur fait commerce avec les vivants et les morts pour l´enrichissement de sa langue. (On croirait déjà entendre certains théoriciens allemands de l´époque romantique.)

À la même tradition de pensée que Dryden appartient **Alexander Pope** (1688-1744, traducteur l´*Illiade* d´Homère en anglais), adepte de la voie moyenne, qui souligne l´importance d´une lecture attentive du texte de départ pour repérer les détails du style, et pour pouvoir maintenir le « feu » du poème, et **Alexander Fraser Tytler** (1747-1813, d´origine écossaise, qui a formulé des pensées semblables dans son *Essay on the Principles of Translation*, 1791), cité par Susan Bassnett (1980) comme la première étude systématique en anglais du processus de traduction. (Nergaard, 1993 : 40) Tytler estime que le traducteur doit respecter le style de l´auteur, mais a le droit de corriger l´original quand sa formulation lui semble incorrecte ou inexacte. Le traducteur doit éclaircir le sens. Si l´auteur faiblit, le traducteur doit le redresser, lui redonner le souffle.

Voici trois principes fondamentaux formulés par Tytler : *Essay on the Principles of Translation* (1791) :

1. La traduction devrait être une transcription / reproduction complète des idées de l´oeuvre originale.
2. Le style de l´écriture de la traduction devrait être du même caractère que celui de l´original.
3. La traduction devrait avoir le caractère aussi naturel que l´oeuvre/ la composition originale.

Tytler lui aussi compare le traducteur au peintre qui, ne pouvant utiliser les mêmes couleurs que l´original, doit quand même donner à son tableau la même force et la possibilité de produire le même effet.

Dr Johnson (1709-1784) dans son oeuvre *Life of Pope* (1779-1780), en discutant la question des ajouts en traduction, commente le problème de la manière suivante : «les ajouts sont souhaitables si l´on gagne ainsi en élégance. L´objectif de l´écrivain est d´être lu». Dr Johnson dit à propos de Pope qu´il a écrit pour son époque et pour sa propre nation. (Bassnett, 1992 : 61)

La théorie de la traduction de Dryden à Tytler s´occupe notamment du problème de la recréation de l´esprit essentiel, de la nature de l´oeuvre d´art. (Bassnett, 2009 : 90-91)

Certains théoriciens et praticiens anglais du XVIII^{e} siècle mettent l´accent sur l´identification avec l´auteur et sur la part de recréation intervenant dans toute traduction littéraire réussie. (Ballard, 1992 : 123)

Vers la fin du dix-huitième siècle et notamment au début du siècle suivant apparaît, dans le domaine de la traduction littéraire et philosophique, l´approche herméneutique. Celle-ci est caractéristique pour les grands traducteurs romantiques anglais (et allemands) et est liée en partie avec le changement du concept du rôle de l´individu dans la société à l´époque du romantisme. (Bassnett, 1992 : 39)

A.V. Le classicisme et le romantisme allemand - Johann Christoph Gottsched, Johann Wolfgang Goethe, Wilhelm von Humboldt, Friedrich Schleiermacher

L´Allemagne au XVII[e] siècle semble poursuivre encore la tradition établie par Luther qui est d´acclimater le texte de départ à la langue d´arrivée. Dans le prolongement de la tradition de la Renaissance, la traduction est considérée comme un enrichissement culturel et linguistique, mais on met en garde devant les emprunts et calques : il ne faut pas que la langue étrangère perce au travers de la langue maternelle, celle-ci doit s´améliorer de l´intérieur.

Au XVIII[e] siècle **Johann Christoph Gottsched (1700-1766),** théoricien littéraire et traducteur allemand, professeur de poésie à l´université de Leipzig, est sans doute l´un des derniers représentants de l´influence française. Il voulait épurer la littérature allemande en s´inspirant de la littérature française. Son texte de 1751 est une réflexion à partir de sa traduction en allemand de l´*Art poétique* d´Horace. Il analyse ses difficultés : la syntaxe emphatique du latin, le style souvent elliptique, les mots se référant à des objets et des situations d´une autre époque. Il note avec précision la différence de concentration existant entre les deux textes : sept cents vers allemands pour cinq cents vers latins.

Dans son traité *Kritische Dichtkunst* [l´Art poétique critique], 1743, il expose les bienfaits de la traduction : « Traduire signifie [pour l´écrivain] la même chose que copier un modèle

pour un débutant en peinture. Les grandes oeuvres des plus grands maîtres sont copiées volontairement par des artistes médiocres ou par les débutants [...]. Pendant qu´ils copient l´image, ils observent avec une grande attention tous les détails de l´original [...]. Ainsi, ils font des centaines de brouillons [...] et ils apprennent des centaines de techniques, de manières de faire, qu´ils n´auraient autrement jamais découvertes par eux-mêmes. Leur main devient ainsi assez habile pour pouvoir guider le pinceau avec plus de confiance. La même chose vaut pour le traducteur. » (Bassnett, Lefevere, 1992 : 57, c´est nous qui traduisons de l´anglais.)

La traduction représente pour l´écriture ce que les copies des modèles représentent pour les peintres. La copie est l´occasion d´une étude détaillée de l´art ainsi que d´une observation des règles et des techniques que l´étudiant aurait sans cela laissé passer à une simple lecture. La traduction accroît la perception des mots. Pour se former, il est conseillé de prendre des traductions réalisées par les érudits, de les observer et de les comparer avec les originaux en fonction des principes énoncés.

Au milieu du XVIII[e] siècle se dessine une réaction contre le type de traduction française classique : naturalisation du texte de départ par son adaptation aux normes de la civilisation et de la langue d´arrivée. Selon Antoine Berman, la théorie allemande de la traduction se construit consciemment contre les traductions à la française.

Johann Wolfgang Goethe (1749-1832) parle de trois sortes de la traduction (correspondant chacune plus ou moins à une époque d´évolution culturelle nationale) dans le *West-Östlicher Diwan* [*Le Divan occidento-oriental*] (1819) :

1) La première *manière de traduire* [aujourd´hui, on aurait plutôt dit une *stratégie globale* du traducteur] nous permet de faire la connaissance des pays étrangers en nos propres termes. Une simple traduction prosaïque

est la meilleure solution dans cette perspective. Si la prose efface toutes les particularités dans toute sorte d´art poétique, elle rend le plus grand service au début en nous surprenant par l´excellence étrangère et en nous touchant au fond de notre existence quotidienne, autochtone. La traduction de la Bible en allemand par Luther peut produire cet effet toujours.

2) La deuxième époque/ manière de traduire est celle dans laquelle le traducteur cherche seulement à s´approprier le contenu étranger et à le reproduire selon sa propre raison, par ses propres paroles. C´est ce qu´on peut appeler l´époque parodistique parce que les traducteurs d´une telle époque s´approprient par la substitution les oeuvres étrangères, ils absorbent leur contenu mais le reproduisent ensuite par leurs propres mots. P. ex. les Français [contemporains de Goethe] utilisent cette méthode dans leurs traductions de toutes sortes d´oeuvres poétiques (Delille), en Allemagne, ce sont les traductions de Wieland. C´est le souci de plaire à ses contemporains, et de s´approprier l´étranger qui caractérise cette manière de traduire.

3) La troisième époque / manière de traduire, la dernière et la plus élevée est caractérisée par l´effort d´atteindre l´identité parfaite entre le texte original et le texte traduit, qui doit se réaliser au moyen de la fusion entre l´unicité (l´originalité) du texte source et la nouvelle forme et structure (celle de la langue cible). L´exemple de cette étape est, selon Goethe, Johann Heinrich Voss et sa traduction d´Homère (*l´Odyssée* et *l´Illiade*, 1793). Ce type de traduction avait à surmonter la plus grande résistance (des lecteurs), parce que le traducteur qui s´attachait à son original abandonnait plus ou moins l´originalité de sa propre nation ; il fallait que le goût

> du public [cible] s´y habituât d´abord afin que ce type de traduction fût accepté par la majorité des lecteurs. P. ex. Voss ne put pas satisfaire le public quand il commença à traduire, mais grâce à ses traductions, le public devint petit-à-petit réceptif à ce genre de traductions. (Bassnett, Lefevere, 1992 : 75-77)

Dans ses *Écrits sur la littérature* (*Schriften zur Literatur*, 1824), Goethe dit : « le traducteur est un médiateur dans le commerce spirituel général » ; « le traducteur a choisi cette tâche pour faire avancer cet échange d´idées dans l´humanité ».

« Souvent, les traducteurs utilisent leurs traductions pour influencer l´évolution de la poétique de leur époque. » Selon Schlegel, « nos meilleurs oeuvres dramatiques [oeuvres allemandes] étaient écrites complètement en suivant les modèles français » et il recommande de « s´inspirer de Shakespeare comme d´un antidote (du théâtre français) pour le théâtre allemand ». L´autre tendance, l´*acculturation*, était celle pratiquée par les Français de l´époque : par exemple Antoine Houdar de la Motte réduisit les vingt-quatre livres de l´*Illiade* en douze dans sa traduction de 1714 ; selon Goethe, c´était la conséquence du fait qu´il lut l´original sous l´optique du genre dominant à son époque, à savoir la tragédie. (Bassnett, Lefevere, 1992 : 25-26)

L´Allemagne entre la fin du XVIII^{e} et le début du XIX^{e} siècle, en tant qu´époque d´un grand essor philosophique et littéraire, constitue un terrain particulièrement propice à la réflexion sur la traduction. Celle-ci est abordée comme un problème herméneutique et philosophico-linguistique. Les écrivains, philosophes et poètes allemands réalisent à cette époque un nombre considérable de traductions de classiques : **Friedrich Schleiermacher** (1768-1834) traduit Platon, **August Wilhelm Schlegel** (1767-1845) traduit Shakespeare, Cervantes et Pétrarque, **Wilhelm von Humboldt** (1767-1835) traduit Sophocle. Selon **Friedrich Schlegel** (1772-1829), la traduction est plutôt une catégorie

de pensée, au lieu de représenter une simple activité liée au langage et à la littérature. Elle est perçue en général comme source de croissance et d´enrichissement de la langue et de la culture nationale [allemande]. La traduction est présentée comme une rencontre entre langues et cultures, une rencontre dans laquelle le lecteur devrait faire un effort pour aller à l´encontre de la diversité du texte et de la langue étrangère. La tâche du traducteur est donc d´orienter sa propre langue vers la langue étrangère, vers le caractère idiomatique et le style de l´original. Pour Humboldt, la traduction a le sens lorsqu´elle réussit à « faire acquérir à la langue et à l´esprit de la nation ce que celle-ci ne possède pas ou ce qu´elle possède d´une manière différente. » (Nergaard, 1993 : 41-42)

Selon Friedrich Schleiermacher, il peut y avoir deux attitudes par rapport au texte à traduire : « soit le traducteur laisse l´auteur de l´original le plus tranquille possible et oblige le lecteur d´aller à l´encontre de l´étrangéité du texte original, soit le traducteur laisse le lecteur le plus tranquille possible en approchant le texte étranger à la langue et au style du contexte d´arrivée ». Seulement la première démarche est authentique selon Schleiermacher. Étant donné que les traductions ont pour la culture allemande de l´époque la tâche d´importer les styles et les genres qui pourraient être imités, il semble naturel que c´est l´attitude de fidélité au caractère profond de l´original qui domine, et que c´est l´auteur qui est laissé en paix.

La traduction est traitée non seulement comme une transposition de mots et de phrases, mais de cultures, dont chacune représente sa propre vision du monde. Le concept même de la vision du monde est en soi très important chez Humboldt : « La parole est l´organe constitutif de la pensée ». Traduire signifie pour Wilhelm von Humboldt « passer d´un territoire dotée d´une conception ou image déterminées du monde à une autre, qui est caractérisée différemment ». (Nergaard, 1993 : 42-43)

Cette idée de l´influence réciproque du langage sur les opinions et des opinions sur le langage, qui n´a pas été beaucoup discutée comme problème particulier pour la traduction jusqu´à la moitié du XVIII[e] siècle, deviendra dorénavant très à la mode, et aura pour conséquence une autre idée, celle de l´*intraduisibilité* : ou bien, l´idée que la transposition de ces différents mondes soit impossible entre les langues différentes. Malgré l´idée assez répandue que la diversité entre les langues comporte aussi une diversité radicale entre les façons de voir le monde, thèse soutenue par les théoriciens romantiques allemands et ensuite par des linguistes « relativistes » tels que Edward Sapir et Benjamin Whorf, personne d´entre eux n´a pas tiré de cette thèse la conclusion radicale de l´impossibilité de la traduction. Nous assistons plutôt à la naissance de l´opinion que la différence irréductible des langues est la condition nécessaire de l´existence de la traduction. Humboldt par exemple attribuait une valeur positive à la différence substantielle entre les langues, en trouvant en son maintien à travers la transposition, la raison d´être de la traduction : « La traduction a atteint ses fins ultimes si elle fait sentir l´étranger ». (Nergaard, 1993 : 44-45)

L´incommensurabilité des langues est interprétée d´une manière optimiste par Walter Benjamin ou par Roman Jakobson qui, dans son célèbre essai sur la traduction soutient l´idée que « les langues diffèrent essentiellement par ce qu´elles *doivent* exprimer, et non pas par ce qu´elles *peuvent* exprimer » (Jacobson, 1963 : 84).

August Wilhelm Schlegel (1767-1845), critique, traducteur, historien littéraire allemand, réfléchit ainsi sur la traduction, dans sa lettre à Monsieur Reimer (1828) : « Quel est l´objectif de la recréation poétique ? Je pense qu´elle doit procurer à ceux qui n´ont pas l´accès à l´original, l´appréciation de celui-ci aussi pure et ininterrompue que possible. Le traducteur ne devrait pas ressusciter en notes les problèmes qui avaient déjà été résolus dans

le texte. » « Il est également utile d´accompagner la traduction qui risque de dépayser beaucoup le lecteur, d´une introduction, comme par exemple la traduction de Roméo et Juliette de Shakespeare en allemand par Schlegel ; dans chaque pièce de Shakespeare, le lecteur est transporté dans un monde étranger, auquel il doit s´acclimater d´abord. » (Bassnett, Lefevere, 1992 : 66)

Wilhelm von Humboldt (1767-1835)

Après des études scientifiques, ainsi que celles de grec et de français, il reçoit une introduction à la philosophie et en administration. Il étudie durant trois semestres la philologie et les sciences à l´université de Göttingen avec Georg Christoph Lichtenberg et lit Emmanuel Kant, dont la première des trois critiques, la Critique de la raison pure inspirera sa pensée grammaticale, la deuxième et la troisième son anthropologie et son esthétique. Humboldt était l´ami de Goethe et surtout de Friedrich Schiller. Ces deux poètes lui inspirèrent des réflexions esthétiques souvent novatrices.

De 1797 à 1799, Humboldt vécut à Paris. À la fin de son séjour parisien, il voyage en Espagne et surtout au Pays basque. Il découvre ainsi la langue et la culture basques. C´est pour lui l´occasion de mettre en place, avec cent cinquante ans d´avance, les principes de la description linguistique moderne : l´étude des langues en synchronie, l´étude descriptive et non prescriptive, l´importance du corpus et des informateurs ainsi que l´importance de catégories grammaticales décrivant précisément les phénomènes propres à la langue étudiée, ce qui le conduit à rejeter les catégories de la grammaire latine pour une langue comme le basque. Plus tard (1827-1829), il tentera de poser les jalons pour la grammaire universelle.

De ses travaux, on a principalement retenu *sa philosophie de la langue*, qui est mise en avant par Ernst Cassirer dans sa philosophie des formes symboliques, mais aussi ce que l´on a appelé *l´hypothèse humboldtienne*, selon laquelle les catégories

de la langue parlée prédéterminent nos catégories de pensée. Chaque langue renfermerait une vision du monde irréductible. Humboldt s´intéressait particulièrement à la dimension universelle du langage. Ce n´est que dans la langue que la pensée peut prendre conscience d´elle-même. Le mot confère à la pensée l´objectivité.

Friedrich Schleiermacher (1768-1834), théologien protestant et philosophe allemand, traducteur de Platon, auteur de l´essai *Des différentes méthodes du traduire* (*Conférence lue le 24 juin 1813 à l´Académie Royale Des Sciences de Berlin.*), traduit par Antoine Berman, Éd. du Seuil, 1999, pp. 31-57, cité à partir du site :

www.philo5.com/Les%20philosophes%20Textes/Schleiermacher_MethodesDuTraduire.htm

« Tout homme forme la langue

N´avons-nous pas souvent besoin de traduire le discours d´une autre personne tout à fait semblable à nous mais dont la sensibilité et le tempérament sont différents? [...] Plus encore : nous devons nous-mêmes traduire parfois nos propres discours au bout de quelque temps si nous voulons de nouveau nous les approprier convenablement. [...]

[Mais] restons-en aux traductions d´une langue étrangère vers la nôtre. [...] nous pouvons distinguer deux domaines différents [...] L´interprète, [qui] exerce son office dans le domaine des affaires [et] le véritable traducteur essentiellement dans le domaine de la science et de l´art. [...] Dans la vie des affaires, [...] la traduction est une activité quasiment mécanique [...] mais en ce qui concerne les produits de la science et de l´art, il faut, si l´on veut les transplanter d´une langue à l´autre, tenir compte de deux choses qui changent complètement le rapport. [...] plus les langues sont distantes par leur origine et le temps, plus il devient difficile de trouver dans une langue un mot auquel cor-

responde exactement un mot d´une autre langue, et aucun type de flexion d´une langue ne recouvre exactement la même multiplicité de rapports que l´autre. [...] La situation est tout autre dans le domaine de l´art et de la science, et partout où domine la pensée, qui est ***une*** avec le discours, et non la chose, pour laquelle le mot est peut-être un signe arbitraire, mais fermement établi. [...].

La seconde chose qui fait du traduire authentique une tout autre affaire que la simple transposition orale est la suivante. Partout où le discours n´est pas totalement lié à des objets visibles ou à des faits extérieurs qu´il suffit d´énoncer, partout où celui qui parle pense de manière plus ou moins indépendante, et veut par conséquent s´exprimer, il se trouve vis-à-vis de la langue dans un rapport double, et son discours n´est correctement compris que dans la mesure où ce rapport l´est aussi. Chaque homme, pour une part, est dominé par la langue qu´il parle ; lui et sa pensée sont un produit de celle-ci. Il ne peut rien penser avec une totale précision qui soit hors de ses limites ; la forme de ses concepts, le mode et les limites de leur combinabilité sont tracés au préalable par la langue dans laquelle il est né et a été élevé ; notre entendement et notre fantaisie sont liés à celle-ci. Mais, par ailleurs, tout homme pensant librement, de manière indépendante, contribue à former la langue. [...] C´est pourquoi tout discours libre et supérieur demande à être saisi sur un double mode, d´une part à partir de l´esprit de la langue dont les éléments le composent, comme une exposition marquée et conditionnée par cet esprit, engendrée et vivifiée par lui dans l´être parlant ; d´autre part il demande à être saisi à partir de la sensibilité de celui qui le produit comme une oeuvre sienne, qui ne peut surgir et s´expliquer qu´à partir de sa manière d´être.

Paraphraser, imiter ou traduire véritablement

Ainsi considérée, la traduction n´apparaît-elle pas comme une entreprise un peu folle? C´est pourquoi, désespérant d´atteindre ce but, ou, si l´on veut, avant même d´être parvenu à le penser clairement, on a inventé, non par véritable sens de l´art de la langue, mais par nécessité spirituelle et par habileté intellectuelle, deux autres manières de connaître les oeuvres des langues étrangères, qui tantôt se débarrassent violemment de ces difficultés, tantôt les contournent, mais en abandonnant complètement l´idée de la traduction ici proposée ; ce sont **la paraphrase et l´imitation**. **La paraphrase** veut éliminer l´irrationalité des langues, mais de façon purement mécanique. [...]

L´imitation, en revanche, se plie à l´irrationalité des langues ; [mais] n´est plus l´oeuvre même, l´esprit de la langue d´origine n´y est plus présenté et agissant [...].

La paraphrase est davantage utilisée dans le domaine des sciences, l´imitation dans celui des beaux-arts [...] aucun des deux, à cause de la distorsion même de ce concept qu´il représente, ne peut être examiné ici plus en détail ; ils ne figurent ici que comme des points limites du domaine qui nous concerne.

Mais alors, quels chemins [...] prendre [...]? À mon avis, il n´y en a que deux. *Ou bien le traducteur laisse l´écrivain le plus tranquille possible et fait que le lecteur aille à sa rencontre, ou bien il laisse le lecteur le plus tranquille possible et fait que l´écrivain aille à sa rencontre.* [...] La première traduction est parfaite en son genre quand l´on peut dire que, si l´auteur avait appris l´allemand aussi bien que le traducteur le latin, il aurait traduit son oeuvre, originellement rédigée en latin, comme l´a réellement fait le traducteur. L´autre, en revanche, ne montrant pas comment l´auteur aurait traduit, mais comment il aurait écrit originellement en allemand et en tant qu´Allemand [...]. Suivent cette méthode, évidemment, tous ceux qui utilisent la formule

selon laquelle on doit traduire un auteur comme il aurait lui-même écrit en allemand.

[...] La première est une compréhension scolaire qui s´ouvre un passage gauchement, laborieusement et presque avec répugnance, à travers chaque phrase, et pour cette raison ne parvient jamais à la claire intuition du tout, à la vivante compréhension de l´ensemble. [...] Mais il y a encore une autre compréhension qu´aucun traducteur n´est capable de reproduire [...] [Nous] Pensons à ces hommes [qui] se situent complètement du point de vue de la vie de l´esprit, à l´intérieur d´une autre langue et de ses produits, et, lorsqu´ils se livrent à l´étude d´un monde autre, laissent leur propre monde et leur propre langue leur devenir complètement étrangers [...]. La traduction est donc liée à un état des choses qui se trouve à mi-chemin entre les deux, et le traducteur doit se donner pour but de fournir à son lecteur une image et un plaisir semblables à ceux que la lecture de l´oeuvre dans la langue d´origine procure à l´homme cultivé [...] et qui [...] continue à percevoir la différence entre la langue dans laquelle elle est écrite et sa langue maternelle. »

Résumé des idées de Schleiermacher :

Friedrich Schleiermacher souligne dans son traité sur la traduction plusieurs problèmes liés tant à la traduction interlinguale qu´à celle intralinguale :

Premièrement, il se rend compte de la nécessité de reformuler même les discours produits dans la même langue après l´écoulement d´un certain temps, puisque les langues naturelles évoluent sans cesse et la manière de s´exprimer aussi. Il évoque ici l´évolution diachronique des langues humaines et sa conséquence pour la communication même au sein d´une même langue.

Deuxièmement, en disant que l´on doit parfois reformuler ses propres paroles au bout d´un certain temps, il prend en considération l´évolution de l´idiolecte de chaque personne.

Troisièmement, il met l´accent sur l´influence mutuelle entre la langue que l´on parle et la pensée. La pensée ne peut exister indépendamment de la langue, et la langue qu´un homme parle influence sa manière de réfléchir. Or, la formulation libre des idées par des locuteurs d´une langue influence et modifie à son tour celle-ci.

Quatrièmement, Schleiermacher fait distinction, dans le domaine de la traduction entre deux langues, entre l´interprétation (traduction des discours et textes d´affaires, on dirait aujourd´hui de textes et discours pragmatiques) et la véritable traduction (par laquelle il entend la traduction de textes littéraires et philosophiques, ou autres textes relevant des sciences humaines ou sciences tout court).

Finalement, il présente les différentes manières ou stratégies de traduction que peut adopter un traducteur. Il est défenseur de la traduction que l´on qualifierait comme sourcière, étrangéisante, qui présente l´oeuvre étrangère au lecteur cible en obligeant celui-ci à faire un effort mental et intellectuel pour comprendre l´oeuvre étrangère dans son étrangéité et originalité.

A.VI. Angleterre, Allemagne, Espagne, France, XIXe siècle - première moitié dᵘ XXe siècle ; Walter Benjamin, José Ortega y Gasset, Valéry Larbaud

Angleterre

Deux tendances opposées peuvent être remarquées au début du XIXᵉ siècle :

1) la traduction vue comme catégorie de pensée, avec le traducteur considéré comme un génie créateur qui est en contact direct avec le génie de l´original, et qui sert à enrichir sa littérature et sa langue nationales (voir les idées des romantiques allemands, F. Schleiermacher et d´autres), et
2) la traduction vue comme une activité mécanique dont la fonction est de «faire connaître» un auteur ou un texte. Les deux tendances rejoignent les idées des romantiques allemands, traducteurs, écrivains et philosophes, sur la traduction.

Vers la fin du XIXᵉ siècle, l´attention des traducteurs se déplace vers l´exactitude technique. (Bassnett, 1992 : 65-66)

Selon **John Hookham Frere** (1769-1846), diplomate et traducteur britannique, « la langue de la traduction devrait être, dans la mesure du possible, un élément pur, impalpable et invisible, le médium de pensée et de sentiment, et rien de plus » ; « la langue ne devrait jamais attirer l´attention sur elle-même ». C´est ce que Hookham exprime dans la préface à sa traduction

d´Aristophane (1840). (Bassnett, Lefevere, 1992 : 40-41) Cette opinion est en opposition directe avec celle des romantiques et postromantiques allemands et britanniques :

Le postromantisme : Friedrich Schleiermacher a proposé la création d´un sous-language spécial à l´usage des traducteurs ; cette idée fut suivie et partagée par quelques traducteurs anglais, comme F. W. Newman, Thomas Carlyle, ou William Morris. (Bassnett, 1992 : 67)

Les traductions de **William Morris** (1834-1896), traducteur de *l´Odyssée* d´Homère ou de l´*Énéïde* de Virgile, se caractérisent par un langage archaïsant, difficile à lire. Le lecteur est invité à rencontrer, à travers l´étrangéité du texte traduit, l´étrangéité de la société dont émane le texte original.

Voici d´autres traducteurs anglais de la période victorienne, se faisant remarquer par une précision et exactitude technique de leurs traductions.

Thomas Carlyle (1795-1881) a beaucoup employé, dans ses traductions de l´allemand, les structures syntaxiques élaborées, si typiques pour cette langue.

Dante Gabriel Rossetti (1828-1882) dans sa *Préface* de *Early Italian Poets* (1861) déclare que « le seul motif valable pour mettre un poète en une langue moderne doit être de doter une nation moderne, dans la mesure du possible, d´une beauté supplémentaire », même lorsque les originaux ont été souvent obscurs et imparfaits. (Cela justifierait les « améliorations » du texte de la part du traducteur.)

Les traducteurs anglais de cette époque-là se caractérisent par le respect de l´original. Ils font des traductions souvent archaïsantes, destinées à une minorité de lecteurs. D´où la conception de la traduction comme d´une activité pouvant intéresser peu de monde (selon l´hypothèse lancée par Susan Bassnett, 1980).

Ces traducteurs partagent en général une attitude élitiste envers la traduction : le traducteur est celui qui enrichit la littérature et la langue cible, il aide le lecteur à comprendre le texte source. La traduction est censée servir d´instrument pouvant faciliter la lecture de l´original : le style, l´élégance de l´écriture du traducteur sont considérés comme étant de moindre importance, ce qui mènerait paradoxalement à une certaine dévalorisation de la traduction (au sein de la culture anglaise de l´époque, mais aussi des époques suivantes).

Henry Wadsworth Longfellow (1807-1881) ajoute une autre dimension à la réflexion traductologique : le traducteur doit reporter ce que l´auteur dit et aussi comment il le dit, sa tâche n´est en revanche pas d´expliquer ce que l´auteur veut dire (cela est le rôle du commentateur) ; il est donc partisan de la traduction fidèle, adéquate. (Bassnett, 1992 : 68)

Allemagne

Walter Benjamin (1892-1940)

philosophe, historien de l´art, critique littéraire, critique d´art et traducteur allemand (notamment de Balzac, Baudelaire et Proust) de la première moitié du XX^{e} siècle, rattaché à l´école de Francfort.

www.erudit.org/revue/meta/2000/v45/n4/002221ar.pdf:

«Écrit en 1921 et publié en 1923 comme préface à la traduction allemande des *Tableaux parisiens* de Baudelaire, l´essai sur la traduction de Walter Benjamin (*Die Aufgabe des Übersetzers*) figure sans conteste parmi les textes phares en épistémologie de la traduction. Jusqu´à la publication des retraductions anglaise et française qui paraissent dans le numéro spécial de la revue Meta, (XLV, 4, 2000) consacré à Benjamin et à son célèbre essai (ce numéro spécial était aussi dédié à la mémoire de **Robert Larose**, 1951-1997, co-fondateur de la revue TTR, *Traductologie, Terminologie, Rédaction*, de l´Association canadienne de traduc-

tologie, auteur des *Théories contemporaines de la traduction*, 1989, et professeur de traduction à l´Université de Montréal), le public français avait surtout eu accès à la traduction de Maurice de Gandillac (« La tâche du traducteur », 1971).

Plutôt que d´être associé à la traduction de Baudelaire avec laquelle il était d´abord publié, on a souvent fait lien entre ce texte et un autre essai de Benjamin, *Sur le langage en général et sur le langage humain* (1916), où il pose le langage comme expression d´une essence spirituelle qui se communique dans le langage mais n´est pas le langage même, qui se distingue de lui. (Ballard, 1992 : 253)

Il s´agit d´un texte très complexe, d´une lecture et d´une interprétation difficile, et qui a été beaucoup commenté par la suite. L´essai a suscité surtout un grand intérêt des poststructuralistes qui en sont restés assez influencés. La réflexion poststructuraliste sur la traduction s´est constituée, avant tout dans les travaux des déconstructionnistes (voir le glossaire) tels que Jacques Derrida ou Paul De Man (1979, 1986), comme un commentaire de ce texte de Walter Benjamin.

Réécriture de *La Tâche du traducteur* par Jacques Derrida : « Psyché, Inventions de l´autre (tome 1) », Ed. Galilée, 1987, p. 224 - Les tours de Babel, www.idixa.net/Pixa/pagixa-1006211837.html :

«Les langues ne sont pas étrangères les unes aux autres. Abstraction faite de leurs relations historiques, elles sont toutes, *a priori*, apparentées. Il y a entre elles un rapport intime, dissimulé, qu´aucune traduction ne peut révéler complètement mais dont témoigne la traductibilité des textes. Dans ce rapport se cache le vrai ou *pur langage*. Il est impossible de le créer, mais il est possible de le représenter en germe.

Une traduction doit attester de la façon la plus exacte possible de la parenté entre les langues. Elle n´a pas de prétention à l´objectivité, elle ne reflète pas l´original, ne lui ressemble pas.

Elle est une mutation, un renouveau du vivant, une modification de l´original même, qui continue à mûrir à travers elle. De génération en génération, les mots changent de sens, les subjectivités évoluent. En traduisant l´oeuvre, on tient compte de ce processus historique et fécond. Ce ne sont pas deux langues mortes qui sont mises en relation, c´est la parole de l´écrivain qui poursuit son enfantement. L´enjeu de la traduction est moins la réception ou la reproduction du texte que sa survie.

Quelle est la tâche du traducteur? Ce n´est pas d´adapter le contenu d´une oeuvre à de nouveaux lecteurs, ceux qui ne comprennent pas la langue d´origine, car l´oeuvre elle-même (l´original) ne s´adresse pas aux lecteurs. C´est de s´acquitter d´une dette. Restituer le sens de l´oeuvre ne suffit pas. Il faut exhiber le langage dans sa pureté magique, mystérieuse. Ce n´est pas une transposition dans une autre langue, c´est une création.

Toute traduction étant imparfaite, il en faut toujours d´autres : autant de langues, autant de traductions, autant de différenciations. Contrairement au serpent de la bible, dont la connaissance est sans nom, l´homme peut imiter le verbe créateur de manière créative. S´il suit le chemin proposé par le serpent, il commet une faute : faire du langage un système de signes ou de jugements purement imitatif.

(Par la traduction, le langage humain fait passer le langage des choses, anonyme et muet, en noms et paroles) :

Quelle est la tâche du traducteur? Pour éveiller dans une autre langue l´écho de l´original, il doit découvrir l´intention cachée dans le texte. Il ne s´agit pas de l´intention naïve et intuitive de l´écrivain, mais de celle qui est inscrite sous forme ultime, dérivée, idéelle, dans l´oeuvre singulière. Elle ne se situe pas dans la langue de l´original, dans les phrases et jugements pris un par un, mais dehors, dans le langage vrai. Toute pensée s´efforce de révéler l´ultime secret de ce langage, qui lui-même est silencieux.

Tout doit tendre à la *restitution du sens*. Pour y accéder, la fidélité et la liberté sont tous deux nécessaires. Apparemment, elles sont contradictoires. Une traduction littérale peut trahir le sens, et une liberté débridée peut être incompatible avec sa restitution. Ce qui compte est la visée : rendre reconnaissable le texte comme fragment d´un langage plus grand, exprimer le désir d´une complémentarité des langues, laisser passer l´incommunicable qui est en toute oeuvre et en toute langue. S´il n´y a pas que du langagier ou du communicable dans l´oeuvre, il faut exercer sa liberté pour transposer le pur langage qui y est captif, et le libérer dans sa propre langue, dont les barrières sont brisées.

(**Dans les traductions se cache le langage vrai, qui n´est pas l´original mais le lieu où toutes les langues tombent d´accord, même si les phrases ne parviennent pas à s´entendre) :**

Les mauvaises traductions ont deux caractéristiques : elles cherchent à transmettre un message, et elles prétendent servir le lecteur. Mais si l´oeuvre est traductible, ce n´est pas pour être communiquée. C´est du fait de son essence, de son exigence intérieure, qui ne dépendent pas du lecteur. La traductibilité tient à la vie et à la survie de l´oeuvre. Elle n´est pas la conséquence de sa popularité, ni de la plus ou moins grande facilité de la traduction. Elle tient à la *traductibilité de principe* des oeuvres, qui est leur loi, même si en pratique elles ne sont jamais traduites.

Si l´on peut traduire, c´est parce qu´il y a entre toutes les langues une parenté. Cette parenté ne tient pas à une ressemblance, mais à des intentions complémentaires, une visée commune aux différentes langues. C´est cette visée commune que Benjamin appelle le *pur langage* (ou le vrai langage), *cette pensée de Dieu qui garantit la correspondance entre les langues. Quand deux langues désignent la même chose, elles ne le font pas exactement de la même façon, elles se complètent*. Si l´on pouvait savoir à quelle distance

se trouve chaque langue de ce langage pur, si l´on pouvait trouver un lieu où les langues se réconcilient et s´accomplissent, on atteindrait le terme messianique de l´histoire linguistique, celui qui permettrait la survie éternelle des oeuvres et la renaissance indéfinie des langues. Dans l´immédiat, une telle solution est refusée aux hommes. Il reste toujours, dans une oeuvre, un intouchable non transmissible.

(Une oeuvre littéraire est traductible par essence, car elle vise le langage pur, jusqu´alors dissimulé dans les langues) :

Pour connaître une oeuvre, la connaissance du spectateur ne sert à rien. Il ne faut tenir compte ni d´un public déterminé, ni d´un récepteur «idéal», ni des conditions de la réception, mais seulement de l´essence de l´oeuvre, et accessoirement de l´essence de l´homme en général. Seules les mauvaises traductions cherchent à servir le lecteur. Les «bonnes» traductions ne visent que le contenu de l´oeuvre.

(Aucune oeuvre ou forme d´art ne s´adresse à quelque lecteur, spectateur ou auditeur que ce soit, car une oeuvre n´est ni un message, ni une communication) :

Traduire, ce n´est ni recevoir, ni communiquer, ni représenter, ni reproduire. C´est un engagement, une responsabilité. Il faut s´acquitter d´une dette. Laquelle? Le traducteur est un héritier. On lui a fait don d´une semence, et il doit la rendre. Pour cela, il ne peut en rester à la restitution d´un sens [car cette restitution est impossible], son obligation va plus loin : il doit contribuer à la maturation de l´oeuvre, la faire vivre plus et mieux.

(La traduction n´est ni une réception, ni une communication, ni une reproduction d´un texte dans une autre langue : c´est une opération destinée à assurer sa survie comme oeuvre) :

L´oeuvre [si c´est une oeuvre] *exige de survivre*. Il ne s´agit pas de se reproduire à l´identique, mais de laisser grandir et

développer son héritage. Pour s´étendre vers d´autres langues [mais aussi pour se renouveler dans sa langue d´origine], il lui faut *un traducteur* à la fois fidèle et inventif, un traducteur dont la fonction ne serait pas [seulement] de rendre le sens de l´original, mais de le faire fructifier, d´agrandir et d´altérer les deux langues, d´accomplir à partir de l´oeuvre un nouvel ensemble. On peut comparer cette tâche au contrat de mariage. Il promet la naissance d´un enfant, irréductible à une simple reproduction de ses parents, qui sera source lui-même d´invention et d´histoire. » (C´est nous qui soulignons.)

Pour l´interprétation, et donc aussi pour la traduction d´une oeuvre, Benjamin refuse complètement l´esthétique de la réception : l´oeuvre artistique n´est pas adressée à celui qui la reçoit et une traduction n´est jamais adressée aux lecteurs qui ne sont pas capables de comprendre l´original. Benjamin considère comme inutile de prendre en compte un récepteur, fût-il idéal. (Ballard, 1992 : 255) La transmission de l´information est donc sans importance selon le philosophe allemand : le rôle essentiel d´une traduction est de saisir l´essence de l´oeuvre et la faire survivre dans le temps. En saisissant l´essence, le traducteur peut libérer cette langue qui est renfermée et présente primordialement en chaque langue, et qu´il appelle le *pur langage*.

Il semble que Benjamin ait rêvé d´une langue paradisiaque, soit d´une langue originale perdue après l´écroulement de la Tour de Babel (voir l´entrée « Babel » dans le glossaire). La tâche du traducteur est de reconstruire, recréer la *langue*. (Nergaard, 1993 : 48-49) La traduction a un rôle important car à travers elle, on peut recréer l´unité entre les langues, qui sont comme morceaux d´un seul vase, représenté par la langue originale. La vision de Benjamin de la tâche du traducteur est assez valorisante pour le traducteur : il confère à celui-ci un rôle primordial dans la survivance des oeuvres littéraires du passé. Le traducteur dans la conception de Benjamin est un être créateur dont

l´action contribue au rapprochement des langues vivantes à la langue originale prébabélique.

Car le rôle de la traduction n´est pas seulement celui de perpétuer l´original, mais aussi « d´exprimer le rapport le plus intime entre les langues ». Et ce rapport intime entre les langues est celui d´une convergence particulière qui consiste en ce que « les langues ne sont pas mutuellement étrangères, mais *a priori* et abstraction faite de toutes relations historiques, parentes en ce qu´elles veulent dire », ce qui rappelle beaucoup la réflexion de Roman Jacobson sur le rapport entre les langues et la traduction. « Les langues visent la même chose », ce qui signifie que les langues se complètent dans leur intention qui est de converger vers la « langue mère ». « La traduction effleure cet endroit où les langues se réconcilieront ». La traduction est le moyen de saisir l´insaisissable, l´*essence de l´original*. S´il existe une langue vraie, elle est cachée dans les traductions. L´étrangeté qu´apporte la traduction est la manière dont on peut effleurer la langue originale, la « langue mère ». Walter Benjamin met aussi l´accent sur le respect pour l´Autre dans le texte (voir aussi Oseki-Dépré, 2011 : 86, 102-103).

Espagne

José Ortega y Gasset (1883-1955) philosophe, sociologue, essayiste, homme de presse et homme politique espagnol.

Il a consacré à la traduction l´essai *Miseria y Esplendor de la traducción* (1937), pendant son exil en Argentine. Ce texte a été publié dans un premier temps par « épisodes » dans le quotidien *La Nación de Buenos Aires*, et ensuite, en version intégrale, dans les oeuvres complètes de l´auteur (J. Ortega y Gasset, « Miseria y esplendor de la traducción », Obras completas, Madrid, Revista de Occidente, 1961, Tome V, 433-452.)

« Traduire n´est-il pas un désir irrémédiablement utopique ? Je m´approche chaque jours de plus de l´idée que tout ce que

l´homme fait est une utopie. [...] Dans le champ intellectuel, il n´y a pas de tâche plus humble (que celle du traducteur) et malgré cela, plus immense. [...] Que fera le traducteur avec le texte rebelle ? Il renfermera l´écrivain traduit dans la prison du langage normal, donc il le trahira. Traduttore, traditore. » (Nergaard, 1993 : 181-183)

Pour la réflexion de Ortega y Gasset sur la traduction est typique un scepticisme quant à la possibilité de bien traduire un texte, de transmettre l´intention de l´auteur original dans sa totalité ; il met ainsi en valeur la grande responsabilité morale du traducteur et l´importance sociale de son métier.

France

Valéry Larbaud (1881-1957), écrivain français, poète, romancier, essayiste, connaissant anglais, allemand, italien et espagnol. Il fit connaître les grandes oeuvres étrangères en France. Il a consacré à l´histoire du métier de traducteur, que lui-même exerça avec assiduité, un livre volumineux *Sous l´invocation de saint Jérôme* (Paris, Gallimard, 1946, 341 pp.).

Selon Mathieu Guidère, les traductologues français les plus marquants du XX^{e} siècle sont : Georges Mounin (1910-1993), Antoine Berman (1947-1991), Danica Seleskovitch (1921-2001), Henri Meschonnic, Jean-René Ladmiral, Marianne Lederer, Michel Ballard (Université d´Artois, Arras), Daniel Gile. (Guidère, 2010 : 30)

Testez vos connaissances (Introduction et Chapitres A.I – A.VI.) :

1) Quels sont les phénomènes étudiés par la traductologie ?
2) De quelle époque date le début de la traductologie en tant que discipline scientifique ?
3) Quels sont les fondateurs de cette discipline ?

4) Comment se manifeste la reconnaissance publique du métier du traducteur au XX^{e} siècle, tant en Europe et aux États-Unis qu´en Tchécoslovaquie et en République tchèque ?
5) Quel était le cadre théorique dominant pendant des siècles le discours sur la traduction littéraire (éventuellement sur la traduction des oeuvres relevant des sciences humaines telles que l´histoire ou la philosophie) ? Sur quelles questions portait le débat et la réflexion des traducteurs, écrivains, philosophes et théoriciens de la traduction ?
6) Quelles sont les principales stratégies de traduction dominantes dans l´histoire ?

B. Théories, approches et modèles de la traduction au XX^{e} siècle

À côté des approches qui désignent une orientation générale des études à partir d´un point de vue disciplinaire particulier (linguistique, sémiotique, pragmatique, communicationnel...), on trouve un certain nombre de théories spécifiques à la traduction. Les théories de la traduction sont des constructions conceptuelles qui servent à décrire, à expliquer ou à modéliser le texte traduit ou le processus de traduction. Même si elles peuvent s´inspirer des cadres conceptuels existants, elles présentent la particularité d´être exclusives, c´est-à-dire de proposer une réflexion centrée uniquement sur la traduction. Tandis que les approches de la traduction tendent à rattacher la traduction à des disciplines instituées, ces théories veulent renforcer l´autonomie et l´indépendance de la traductologie. La nature même de la traduction fait de la traductologie le champ des études interdisciplinaires. (Guidère, 2010 : 41-77)

Introduction aux théories contemporaines

À partir de l´après-guerre (1945) naît la traductologie moderne qui recueille les informations et les formulations théoriques sur la traduction. Considérée comme art, travail, discipline relevant des sciences humaines ou objet d´une observation scientifique, la traduction est étudiée, dans la deuxième moitié du XX^{e} siècle, de manière plus systématique. Cela est dû aussi au fait que le progrès de la mondialisation met les langues en contact beaucoup plus intensif qu´avant, ce qui rend nécessaire

une didactique de la traduction et donc aussi la réflexion théorique systématique et collective. Au cours des dernières décennies, la traductologie devient objet privilégié de la recherche académique et les instituts privés et publiques, facultés et centres universitaires pour l´enseignement de la traduction sont fondés. Notamment à partir des années quatre-vingts, les études sur la traduction deviennent assez populaires et de nombreux essais qui jusque-là appartenaient à la philosophie, à l´histoire ou à la littérature, sont affiliés au champ de la traductologie (voir p. ex. les essais de W. Benjamin).

La deuxième moitié du XX^{e} siècle a vu s´alterner (et dans une certaine mesure s´opposer) deux écoles et deux branches théoriques principales : la traductologie linguistique et la traductologie littéraire.

La traductologie linguistique fut la première à s´être libérée du caractère peu systématique des études précédentes. Dès les années cinquante, la traductologie linguistique donna naissance à toute une série de réflexions théoriques sur la nature du processus de la traduction et à une série d´études pratiques sur les rapports entre les langues existantes (voir la « stylistique comparée » de Vinay et Darbelnet). Ces réflexions et ces études ont nourri un espoir optimiste en la possibilité de forger des modèles linguistiques qui fixent toutes les modalités et mêmes les « règles » de la traduction. À l´époque des premiers expériments réussis en matière de la traduction automatique, il semblait possible d´envisager la traduction comme un simple transcodage linguistique.

À partir des années cinquante jusqu´au début des années soixante, l´horizon de la traduction fut occupée presque entièrement par des chercheurs qui voulaient fonder l´étude «scientifique» du processus de la traduction sur l´analyse du transcodage linguistique, ce qui fut notamment le cas des théoriciens allemands qui fondaient la *Übersetzungswissenschaft* (Otto

Kade, Albrecht Neubert et Gert Jäger de l´École de Leipzig, et ensuite Werner Koller et Wolfram Wills). Jusqu´à la fin des années soixante, la prérogative de la *Übersetzungswissenschaft* fut l´exclusion des faits extralinguistiques de la description du processus de la traduction. Mais finalement, ces chercheurs ont dû admettre que l´on ne pouvait pas ignorer le contexte extralinguistique et l´exclure du champ de la traductologie. Et donc c´était précisément en Allemagne, et dans le cadre des études linguistiques, qu´ont vu le jour, à la fin des années soixante, les essais sur la taxonomie/typologie textuelle et sur la traductologie fonctionnelle qui constituent encore aujourd´hui une base théorique solide pour les praticiens et chercheurs dans le domaine de la traduction.

À l´époque de la traductologie linguistique dominante, dans les années cinquante et soixante, les chercheurs littéraires, lorsqu´ils s´intéressaient à la traduction, se dédiaient d´une part aux observations empiriques des et formelles différences sémantiques entre les textes originaux et traduits, et d´autre part, ils se consacraient aux indications didactiques de nature stylistique et éthique. C´était une vision subjective de l´acte de la traduction qui réagissait à la prétendue « scientificité » de la *Übersetzungswissenschaft.*

Au cours des années soixante-dix, précisément dans le cadre des études littéraires comparées, naît une nouvelle école, dite ensuite des *Translations Studies*, qui se met dès le début en opposition critique vis-à-vis de la traductologie linguistique et aussi vis-à-vis de la traductologie littéraire précédente. Les chercheurs de cette école (qui se développait au début en Grande Bretagne, au Pays Bas et en Israël) se proposaient d´observer le mode en lequel le contexte social, idéologique, politique et culturel conditionne ce passage d´un texte à l´autre et d´une langue à l´autre, qui est communément défini comme « traduction ». On pourrait (selon Massimiliano Morini) comparer la perspective

des *Translations Studies* avec celle du déconstructionnisme philosophique de Jacques Derrida : dans les deux cas, nous avons que faire avec les disciplines qui ne se préoccupent pas tellement de définir les méthodes et les principes, mais plutôt de remonter aux origines des méthodes et des principes qui avaient été définis par d´autres. L´influence théorique et pratique des *Translations Studies* (en tant qu´école traductologique particulière) est aujourd´hui telle que ce terme coïncide selon certains chercheurs avec la traductologie tout court, notamment dans le monde anglophone. (Morini, 2007 : 18-95)

B.I. Théories linguistiques - les années 1950 et 1960

La « stylistique comparée » : Jean Darbelnet, Jean-Paul Vinay

Jean Darbelnet (1904-1990) Professeur émérite de l´Université Laval, Docteur honoris causa de l´Université d´Ottawa, Jean Darbelnet a consacré sa vie à l´étude comparée du français et de l´anglais. Auteur de plusieurs ouvrages et de très nombreux articles dans ce domaine, co-auteur de la célèbre *Stylistique comparée du français et de l´anglais*, il a jeté les bases d´un champ de recherches et de réflexions théoriques et pratiques utiles à tous les traducteurs.

Jean-Paul Vinay (1910-1999) Phonéticien, linguiste, polyglotte, pédagogue, dessinateur, musicien et aussi traducteur, Jean-Paul Vinay est très connu dans le monde universitaire de la traduction. Il a dirigé pendant de nombreuses années la section de linguistique, puis le département de linguistique de l´Université de Montréal où il a mis en place, outre un programme de formation en linguistique, des cours de traduction et d´interprétation. Ses préoccupations théoriques et pratiques en linguistique et en traduction l´ont tout naturellement amené à vouloir mieux structurer l´enseignement, à promouvoir la formation permanente et à participer à l´organisation de la profession de traducteur au Canada. En 1958, paraît chez Didier à Paris et chez Beauchemin à Montréal, la *Stylistique comparée du français et de l´anglais. Méthode de traduction* de Jean-Paul Vinay et de Jean Darbelnet. Ce livre, bien connu dans tous les pays (l´ouvrage est traduit en anglais en 1995), est encore utilisé de nos jours. Il a connu plusieurs rééditions et révisions et a servi

souvent de manuel de base à des générations d´étudiants en linguistique et en traduction. Inspiré des travaux de Charles Bally et d´Albert Malblanc, ce manuel a mis en valeur la nécessité de passer de « l´art » à la « systématisation » dans l´enseignement de la traduction. Ce manuel a beaucoup contribué à la progression de la réflexion dans ce domaine que l´on appelle de nos jours la traductologie (*Übersetzungswissenschaft*).

En octobre 1955, parait à Montréal le premier numéro du bulletin de *l´Association canadienne des traducteurs diplômés*, the *Canadian Association of Certified Translators*, ayant comme titre *Journal des Traducteurs/Translators´ Journal*. Dès le numéro 5 du premier volume, en octobre 1956, Jean-Paul Vinay, pour promouvoir les études de traduction et donner aussi au bulletin la stabilité voulue, en assure la direction pendant plus de dix ans. La revue a pris le nom de *META* en 1966. En septembre 1966, Jean-Paul Vinay a abandonné la direction de la revue ; il a cependant, jusqu´à la veille de sa mort, gardé le contact et a joué le rôle de membre correspondant.

Dans les années cinquante, dans la suite de la stylistique moderne fondée par Charles Bally au début du XX^{e} siècle, est née la « stylistique comparée », ou l´étude comparée de deux ou de plusieurs systèmes linguistiques aux objectifs de traduction. Les deux auteurs canadiens de la *Stylistique comparée du français et de l´anglais* (1958), **Jean-Paul Vinay** (1910-1999) et **Jean Darbelnet** (1904-1990), se déclaraient persuadés qu´une confrontation des deux stylistiques (la française et l´anglaise) permettra de distinguer les lignes générales et dans certains cas même les lignes précises dont l´application puisse porter à l´automatisation partielle de la traduction. Les deux auteurs notaient que le passage d´une langue à l´autre se fait soit par traduction directe, soit par traduction oblique. Ils définissaient trois procédés techniques de traduction directe (l´emprunt, le calque, la traduction littérale) et quatre procédés relevant de la traduction oblique (la

transposition, la modulation, l´équivalence, l´adaptation). (Morini, 2007 : 63-67)

Unité de traduction

En traduction, on considérait longtemps comme unité fondamentale le mot. Selon les deux linguistes canadiens Vinay et Darbelnet, le mot, malgré son apparente commodité, n´est pas une unité satisfaisante de traduction. « Mais nous ne pouvons pas nous en passer tout à fait, parce qu´un énoncé se divise en mots séparés par des espaces blancs et parce que nous retrouvons dans les dictionnaires les éléments ainsi délimités. Mais même dans la langue écrite les limites ne sont pas toujours très nettes : p. ex. on écrit « face à face», en trois mots graphiques, mais « vis-à-vis », « porte-monnaie », « portefeuille », en un mot graphique ; ou « tout à fait », mais « sur-le-champ ». On observe les irrégularités concernant l´emploi du trait d´union aussi en anglais et en d´autres langues.

Si nous passons à la langue parlée, nous constatons qu´en français tout au moins les frontières entre les mots disparaissent, les unités que perçoit l´oreille étant les syllabes et les groupes de marques phonologiques permettant de délimiter les mots entre eux.

Le problème des unités existe donc et il avait déjà préoccupé Saussure : « La langue présente ce caractère étrange et frappant de ne pas offrir d´entités perceptibles de prime abord, sans qu´on puisse douter cependant qu´elles existent et que c´est leur jeu qui la constitue » (Cours de linguistique général, p. 149).

Ce qui nous gêne pour adopter le mot comme unité, c´est qu´avec lui on ne voit plus clairement la structure double du signe, et que le signifiant prend une place exagérée par rapport au signifié. Or, le traducteur part du sens et effectue toutes ses opérations de transfert à l´intérieur du domaine sémantique. Il lui faut donc une unité qui ne soit pas exclusivement formelle,

puisqu´il ne travaille sur la forme qu´aux deux extrémités de son raisonnement. Dans ces conditions, l´unité à dégager est l´unité de pensée, conformément au principe que le traducteur doit traduire des idées et des sentiments et non des mots.

J.–P. Vinay, Jean Darbelnet considèrent comme équivalents les termes : unités de pensées, unités lexicologiques et unités de traduction. Pour eux, ces termes expriment la même réalité considérée d´un point de vue différent. Leurs unités de traduction sont des unités lexicologiques dans lesquelles les éléments du lexique concourent à l´expression d´un seul élément de pensée. L´unité de traduction est pour eux « le plus petit segment de l´énoncé dont la cohésion des signes est telle qu´ils ne doivent pas être traduits séparément ».

À partir de cette définition, ils distinguent quatre types d´unités de traduction selon le rôle particulier qu´elles jouent dans le message :

1) les unités fonctionnelles, dont les éléments participent à la même fonction grammaticale dans les deux langues ;
2) les unités sémantiques, qui présentent une unité de sens ;
3) les unités dialectiques, qui articulent un même raisonnement ;
4) les unités prosodiques, dont les éléments participent à une même intonation de l´énoncé. » (Vinay-Darbelnet, 1958 : 34-37)
   - **les unités fonctionnelles**:
     Il habite/ Saint-Sauveur/ à deux pas/ en meublé/ chez ses parents.
   - **les unités sémantiques** :
     sur-le-champ : immediately (cf. on the spot)
     avoir lieu : to happen (cf. to take place)
   - **les unités dialectiques** :

en effet, or, puisqu´aussi bien

- **les unités prosodiques** : « You dont say! : Ça alors! »

(Vinay-Darbelnet, 1958 : 35-36)

En fait, seulement les trois dernières catégories constituent les unités de traductions de Vinay-Darbelnet. Les unités fonctionnelles ne sont pas nécessairement limitées à une seule unité de pensée.

Si nous considérons la correspondance entre les unités de traduction et les mots du texte, trois cas peuvent se présenter :

- **unités simples** : chacune d´elle correspond à un seul mot. C´est évidemment le cas le plus simple et le plus fréquent. Dans la phrase : « il gagne cinq mille dollars », il y a autant d´unités que de mots et on peut remplacer chaque mot séparément sans changer la contexture de la phrase. Ex. « Elle reçoit trois cent francs ».
- **unités diluées** : elles s´étendent sur plusieurs mots qui forment une unité lexicologique du fait qu´ils se partagent l´expression d´une seule idée.
  au fur et à mesure que : *as*
  dans la mesure où : *in so far as*
- **unités fractionnaires** : l´unité n´est alors qu´une partie d´un mot, ce qui veut dire que la composition du mot est encore sentie par le sujet parlant.
  « relever quelque chose qui est tombé », mais non « relever une erreur » ; « recréation », mais non « récréation » (Vinay-Darbelnet, 1958 : 34-37)

Vinay et Darbelnet innovent en définissant comme objet d´analyse de ces procédés la notion d´*unité de traduction*, qui comprend trois volets : le lexique, l´agencement et le message. Mais la

nature et la portée de ces *unités* vont susciter de nombreuses critiques. Robert Larose (1989) critique sur le plan méthodologique ces unités de traduction : seulement les unités 2, 3 et 4 sont des unités véritables au sens que leur attribuent Vinay et Darbelnet, c´est-à-dire des syntagmes qui fonctionnent comme des lexèmes autonomes. Les unités fonctionnelles semblent plutôt correspondre au découpage syntagmatique traditionnel en grammaire structurale. Il est étonnant qu´un élément linguistique puisse appartenir à plus d´une catégorie à la fois. Les conjonctions constitueraient par exemple des unités fonctionnelles aussi bien que des unités dialectiques. Malgré ces critiques, Larose reconnaît l´importance de l´unité de traduction en tant que concept opératoire en traductologie : « bien que la traduction se ramène rarement au mot à mot, il est nécessaire de reconnaître les micro-unités textuelles (mot ? phrase ?), et les macro-unités qui serviront d´éléments de mesure des textes traduits. Dans la pratique, il est plutôt question de traduction « phrase à phrase » dont l´objectif est de parvenir, à une traduction « texte à texte ». En général, on peut dire que plus l´unité de traduction est grande, plus la traduction tend à être « libre », tandis que lorsque les micro-unités sont traduites pour elles-mêmes, la traduction est « littérale». Pour pallier les lacunes de cette approche, Larose (1989 : 26) propose le sémiotème comme unité de traduction : « On ne traduit pas des unités d´une langue par des unités d´une autre langue mais, comme le fait remarquer Jacobson (1963 : 80), des messages d´une langue en des messages d´une autre langue. ... Et bien qu´au niveau lexical l´analyse componentielle permette de résoudre de nombreux problèmes, c´est plutôt vers la découverte d´unités sémiotiques, de « sémiotèmes » pourrait-on dire, qu´il faudrait se tourner». (Guidère, 2010 : 44-45)

Les procédés techniques de la traduction

« Une fois posés les principes théoriques sur lesquels repose la stylistique comparée, il convient d´indiquer quels sont les procédés techniques auxquels se ramène la démarche du traducteur.

Rappelons qu´au moment de traduire, le traducteur rapproche deux systèmes linguistiques, dont l´un est exprimé et figé, l´autre est encore potentiel et adaptable. Le traducteur a devant ses yeux un point de départ et élabore dans son esprit un point d´arrivée ; il va probablement explorer tout d´abord son texte : évaluer le contenu descriptif, affectif, intellectuel des unités de traduction qu´il a découpées ; peser et évaluer les effets stylistiques, etc. Mais il ne peut en rester là : bientôt son esprit s´arrête à une solution – dans certains cas, il y arrive si rapidement qu´il a l´impression d´un jaillissement simultané, la lecture de langue de départ appelant presque automatiquement le message en langue d´arrivée ; il ne lui reste qu´à contrôler encore une fois son texte pour s´assurer qu´aucun des éléments de la langue de départ n´a été oublié, et le processus est terminé.

C´est précisément ce processus qu´il nous reste à préciser. Ses voies, ses procédés peuvent être ramenés à sept, correspondant à des difficultés d´ordre croissant, et qui peuvent s´employer isolément ou à l´état combiné.

Il y a, grosso modo, deux directions dans lesquelles le traducteur peut s´engager : la **traduction directe ou littérale**, et la **traduction oblique**.

En effet, il peut arriver que le message en langue de départ se laisse parfaitement transposer dans le message en langue d´arrivée, parce qu´il repose soit sur des catégories parallèles (parallélisme structural), soit sur des conceptions parallèles (parallélisme métalinguistique). Mais il se peut aussi que le traducteur constate dans la langue d´arrivée des lacunes qu´il faudra combler par des moyens équivalents, l´impression globale

devant être la même pour les deux messages. Il se peut aussi que par la suite de divergences d´ordre structural ou métalinguistique certains effets stylistiques ne se laissent pas transposer en langue d´arrivée sans un bouleversement plus ou moins grand de l´agencement ou même du lexique. Dans ce cas, il faut avoir recours à des procédés beaucoup plus détournés, qui à première vue peuvent surprendre : ce sont des procédés de traduction oblique (4-7). Les procédés 1, 2 et 3 sont directs. » (Vinay-Darbelnet, 1958 : 46-47)

L´emprunt

« Trahissant une lacune, généralement une lacune métalinguistique (technique nouvelle, concept inconnu), l´emprunt est le plus simple de tous les procédés de traduction. Le traducteur a parfois besoin d´y recourir pour créer un effet stylistique. Par exemple pour introduire une couleur locale, on se servira de termes étrangers, on parlera de « verstes » en Russie, de « dollars » et de « party » en Amérique, de « tequila » et de « tortillas » au Mexique, etc. Une phrase telle que : « the coroner spoke » se traduit mieux par un emprunt : « le coroner prit la parole », que par la recherche plus ou moins heureuse d´un titre équivalent parmi les magistrats français.

Il y a des emprunts anciens, qui n´en sont plus pour nous, puisqu´ils sont rentrés dans le lexique : « alcool », « redingote », « acajou », etc. Ce qui intéresse le traducteur, ce sont les emprunts nouveaux et même les emprunts personnels. Il est à remarquer que souvent les emprunts entrent dans une langue par le biais d´une traduction, ainsi que les faux-amis et les emprunts sémantiques (néologie de sens : p. ex. un mot existant dans la langue prend d´autres sens sous l´influence d´une langue étrangère, comme l´anglais *to realize* qui a enrichi le verbe français *réaliser* d´un nouveau sens : « se rendre compte de »). La question de la couleur locale évoquée à l´aide d´emprunts intéresse les

effets de style et par conséquent le message. » (Vinay-Darbelnet, 1958 : 47)

Le calque

« Le calque est un emprunt d´un genre particulier : on emprunte à la langue étrangère le syntagme, mais on traduit littéralement les éléments qui le composent. On aboutit, soit à un calque d´expression, qui respecte les structures syntaxiques de la langue-cible, en introduisant un mode expressif nouveau, soit à un calque de structure, qui introduit dans la langue-cible une construction nouvelle.

De même que pour les emprunts, il existe des calques anciens, figés, qui peuvent, comme les emprunts, avoir subi une évolution sémantique qui en font des faux-amis. Plus intéressants pour le traducteur seront les calques nouveaux, qui veulent éviter un emprunt tout en comblant une lacune (cf. économiquement faible, calqué sur l´allemand) ; Vinay-Darbelnet recommandent dans des cas pareils recourir à la création lexicologique à partir du fonds gréco-latin, ce qui éviterait des calques pénibles, tels que: « Thérapie occupationnelle » (Occupational Therapy), « Banque pour le commerce et le Développement », « les quatre Grands », ou « le Premier français ». » (Vinay-Darbelnet, 1958 : 47-48)

La traduction littérale

« La traduction littérale ou le mot à mot désigne le passage de la langue-source à la langue-cible aboutissant à un texte à la fois correct et idiomatique : « Where are you ? » « Où êtes-vous ? »

On trouve les exemples les plus nombreux de la traduction littérale dans les traductions effectuées entre langues de même famille (français-italien) et surtout de même culture. On peut constater un certain nombre de cas de traduction littérale

entre le français et l´anglais, qui peuvent être expliqués par des coexistences physiques des ressortissants des deux nations pendant des périodes de bilinguisme, avec l´imitation consciente ou inconsciente qui s´attache à un certain prestige intellectuel ou politique de l´une ou de l´autre langue. On peut aussi les expliquer par une certaine convergence des pensées et parfois des structures, que l´on observe bien dans les langues de l´Europe (cf. la création de l´article défini, le concept de culture et de civilisation, etc.).

Si la traduction littérale est reconnue inacceptable par le traducteur, il faut recourir à une traduction oblique. Le message « inacceptable » résultant de la traduction littérale, soit donnerait un autre sens, soit n´aurait pas de sens, soit serait impossible pour des raisons structurales, soit ne correspondrait pas au même registre de langue.

Si nous considérons les deux phrases suivantes : (1) « He looked at the map » (2) « He looked the picture of health », nous pourrons traduire la première en appliquant les règles de la traduction littérale: « il regarda la carte », mais nous ne pouvons pas traduire ainsi la seconde: « il paraissait l´image de la santé », à moins de le faire pour des raisons expressives (cas du personnage anglais qui parle mal français dans un dialogue). Si le traducteur aboutit à une phrase telle que celle-ci : « Il se portait comme un charme », c´est qu´il reconnaît une équivalence de messages. L´équivalence de messages s´appuie elle-même, en dernier ressort, sur une identité de situation, qui seule permet de dire que la langue d´arrivée retient de la réalité certaines caractéristiques que la langue de départ ne connaît pas.

Si nous avions des dictionnaires de signifiés, il suffirait de chercher notre traduction à l´article correspondant à la situation identifiée par le message en langue de départ. Comme il n´en existe pratiquement pas, nous partons des mots ou unités de traduction, et nous devons les soumettre à des procédés par-

ticuliers pour aboutir au message désiré. Le sens d´un mot étant fonction de la place qu´il occupe dans l´énoncé, il arrive que la solution aboutisse à un groupement de mots tellement éloigné de notre point de départ qu´aucun dictionnaire n´en fait mention. Étant donné les combinaisons infinies des signifiants entre eux, on comprend pourquoi le traducteur ne saurait trouver dans les dictionnaires des solutions toute faites à ses problèmes. Car lui seul possède la totalité du message pour l´éclairer dans son choix, et c´est le message seul, reflet de la situation, qui permet en dernière analyse de se prononcer sur le parallélisme de deux textes. » (Vinay-Darbelnet, 1958 : 48-50)

La transposition

« Nous appelons ainsi le procédé qui consiste à remplacer une partie du discours par une autre, sans changer le sens du message. Ce procédé peut aussi bien s´appliquer à l´intérieur d´une langue qu´à la traduction interlinguale. « Il a annoncé qu´il reviendrait » devient par transposition du verbe subordonné en substantif: « Il a annoncé son retour ». Cette seconde tournure sera appelée tournure transposée, par opposition à la première, qui est tournure de base. Dans le domaine de la traduction, on distingue <u>la transposition obligatoire</u> et <u>la transposition facultative</u>. Par exemple « dès son lever », doit être obligatoirement transposé en « As soon as he gets up », l´anglais n´ayant dans ce cas que la tournure de base. Mais en sens inverse, nous avons le choix entre le calque et la transposition, puisque le français possède les deux tournures.

Au contraire, les deux phrases équivalentes « après qu´il sera revenu : after he comes back » peuvent être toutes les deux rendues par une transposition : « après son retour : after his return ».

La tournure de base et la tournure transposée ne sont pas nécessairement équivalentes au point du vue de la stylistique.

Le traducteur doit être prêt à opérer la transposition si la tournure ainsi obtenue s´insère mieux dans la phrase ou permet de rétablir une nuance de style. La tournure transposée a généralement un caractère plus littéraire. Un cas particulièrement fréquent de transposition est le chassé-croisé (une sorte spéciale de transposition double). » (Vinay-Darbelnet, 1958 : 50)

La modulation

« La modulation est une variation dans le message, obtenue en changeant de point de vue, d´éclairage. Elle se justifie quand on s´aperçoit que la traduction littérale ou même transposée aboutit à un énoncé grammaticalement correct, mais qui se heurte au génie de la langue d´arrivée.

De même que pour la transposition, nous distinguerons des modulations libres ou facultatives et des modulations figées ou obligatoires. Un exemple classique de la modulation obligatoire est la phrase : « The time when… », qui doit se rendre obligatoirement par : « le moment où ... »; au contraire, la modulation qui consiste à présenter positivement ce que la langue de départ présentait négativement est le plus souvent facultative: « It is not difficult to show… : Il est facile de démontrer… ».

La différence entre une modulation figée et une modulation libre est la question de degré. Dans le cas de la modulation figée, le degré de fréquence dans l´emploi, l´acceptation totale par l´usage, la fixation due à l´inscription au dictionnaire (ou la grammaire) font que toute personne possédant parfaitement les deux langues ne peut hésiter un instant sur le recours à la modulation figée.

Dans le cas de la modulation libre, il n´y a pas eu de fixation, et le processus est à refaire chaque fois. Cependant, cette modulation n´est pas pour cela tout à fait facultative. Elle doit, si elle est bien conduite, aboutir à une solution qui fait s´exclamer le lecteur : oui, c´est bien comme cela que l´on s´exprimerait en

français. Une modulation libre peut devenir une modulation figée dès qu´elle devient tellement fréquente qu´elle est sentie comme la solution unique. L´évolution d´une modulation libre vers une modulation figée arrive à son terme lorsque le fait en question s´inscrit dans les dictionnaires et les grammaires et devient matière enseignée. À partir de cet instant, la non-modulation est une faute d´usage. » (Vinay-Darbelnet, 1958 : 51)

L´équivalence

« Il est possible que deux textes rendent compte d´une même situation en mettant en oeuvre des moyens stylistiques et structuraux entièrement différents. Il s´agit alors d´une équivalence. Elle est le plus souvent de nature syntagmatique et intéresse la totalité du message. La plupart des équivalences sont donc figées et font partie d´un répertoire phraséologique d´idiotismes, de clichés, de proverbes, de locutions substantivales ou adjectivales, etc. Les proverbes offrent en général de parfaites illustrations de l´équivalence : « Like a bull in a china shop » : « Comme un chien dans un jeu de quilles » ; « Too many cooks spoil the broth » : « Deux patrons font chavirer la barque ». Il en va de même pour les idiotismes ; il ne faut pas les calquer ; et pourtant, c´est ce qu´on observe chez les populations bilingues, qui sont en contact permanent de deux langues. Il se peut d´ailleurs que certains de ces calques finissent par être acceptés par l´autre langue, surtout si la situation qu´ils évoquent est neuve et susceptible de s´acclimater à l´étranger. Mais le traducteur devrait être conscient de la responsabilité que représente l´introduction de ces calques dans une langue parfaitement organisée. » (Vinay-Darbelnet, 1958 : 52)

L´adaptation

« Avec ce septième procédé, nous arrivons à la limite extrême de la traduction ; il s´applique à des cas où la situation à la-

quelle le message se réfère n´existe pas dans la langue d´arrivée, et doit être créée par rapport à une autre situation, que l´on juge équivalente. C´est donc ici un cas particulier de l´équivalence, une équivalence de situations. Pour prendre un exemple, on peut citer le fait pour un père anglais d´embrasser sa fille sur la bouche comme une donnée culturelle qui ne passerait par telle quelle dans le texte français. Traduire : « he kissed his daughter on the mouth » par « il embrassa sa fille sur la bouche », alors qu´il s´agit simplement d´un bon père de famille rentrant chez lui après un long voyage, serait introduire dans le message en langue d´arrivée un élément qui n´existe pas dans le texte de départ; c´est une sorte particulière de surtraduction. On pourrait résoudre la situation comme suit : « il serra tendrement sa fille dans ses bras ».

Enfin, il est bien entendu que l´on peut, dans une même phrase, recourir à plusieurs de ces procédés, et que certaines traductions ressortissent parfois à tout un complexe technique qu´il est difficile de définir; par exemple la traduction de « private» par « défence d´entrer » est à la fois une transposition, une modulation et une équivalence. C´est une transposition parce que l´adjectif « private » se rend par une locution nominale; une modulation, parce qu´on passe d´une constatation à un avertissement (cf. « wet paint » et « prenez garde à la peinture ») ; enfin, c´est une équivalence puisque la traduction est obtenue en remontant à la situation sans passer par la structure. » (Vinay-Darbelnet, 1958 : 52-53)

Les deux chercheurs distinguaient ainsi entre les cas où ce sont les langues elles-mêmes qui dictent les règles de la traduction (dans le cas de la traduction littérale, les mots changent mais la syntaxe et le sens restent identiques) et entre les situations plus complexes, dans lesquelles c´est le traducteur qui doit opérer les modifications lexicales, syntaxique et culturelles. Selon Vinay et Darbelnet, pour certaines unités de traduction,

il est possible de trouver une correspondance entre langue de départ et langue d´arrivée ; pour d´autres, il faut opérer des modifications qui font diminuer la distance entre les deux systèmes linguistiques. (Morini, 2007 : 63-65)

Les apports et les points faibles de la « stylistique comparée » des auteurs canadiens :

On doit reconnaître que la « stylistique comparée » a apporté plusieurs éléments positifs dans la traductologie:

1) C´était avant tout l´effort de donner un caractère scientifique à l´étude de la traduction, de trouver un modèle théorique capable d´expliquer le résultat et le processus de la traduction. Ce point est commun aussi aux autres approches et théories linguistiques de l´époque.
2) L´avantage de l´étude contrastive des deux langues consiste aussi dans le fait que le traducteur (ou l´apprenti traducteur) se rend ainsi compte des différences structurelles entre ses deux langues de travail ; ceci peut contribuer à améliorer les connaissances linguistiques des étudiants en traductologie, mais uniquement au niveau de la *langue* (au niveau du système linguistique), pas au niveau de la *parole* (au niveau du texte, qu´il soit écrit ou oral).
3) L´étude comparée constituait aussi un apport utile pour la linguistique générale dont l´intérêt concernait à l´époque avant tout la description et l´étude structurale d´un système linguistique donné. Cette réorientation vers l´étude de plusieurs couples de langues pouvait enrichir aussi la linguistique générale, notamment la recherche sur les *universaux* du langage.
4) La « stylistique comparée » a aussi fourni un métalangage permettant de formuler les réflexions théoriques

sur la traduction, ce qui est utile pour l´autoréflexion des traducteurs et des apprentis traducteurs sur leur propre travail et ses résultats. Le métalangage est nécessaire non seulement pour le développement de la discipline théorique, mais aussi pour la communication mutuelle entre les traducteurs praticiens et les traductologues (théoriciens), et entre les traductologues et étudiants en traductologie.

5) Les sept procédés techniques de traduction s´avèrent fort utiles pour la description rétrospective du résultat de la traduction (de la traduction comme produit final). La connaissance passive des sept procédés par le traducteur augmente sa propre capacité de les employer dans son activité traduisante (le traducteur qui est capable d´observer et de nommer explicitement ces procédés techniques dans un texte traduit sera probablement plus enclin à s´en servir dans la pratique par rapport au traducteur qui ignorerait l´existence de ceux-ci). L´utilité de ces procédés (l´emprunt, le calque, la traduction littérale, la transposition, la modulation, l´équivalence et l´adaptation) est ainsi de nos jours notamment propédeutique.

6) Pourtant, la connaissance des procédés techniques de traduction ne peut pas empêcher la faute. On pourrait reprocher aux auteurs canadiens Vinay et Darbelnet qu´ils ne s´occupent pas de la problématique de la faute dans leur théorie et ils n´abordent pas non plus la question de la non-traduction (ou de la traduction zéro, de l´équivalence zéro).

7) Leur « stylistique comparée » se concentre sur la comparaison des deux langues en tant que systèmes, plutôt que sur des textes rédigés en ces langues et issus des deux cultures différentes.

8) Un des défauts de la « stylistique comparée » consiste dans le fait qu´elle est orientée sur un équivalent préféré, elle accentue une solution au détriment d´autres qui seraient envisageables en d´autres contextes, si le texte était destiné à un autre public.
9) La « stylistique comparée » a tendance à accentuer l´étude de langues au détriment des cultures, même si la spécificité culturelle est parfois prise également en considération, mais de façon plutôt marginale.

En ce qui concerne le vieux débat entre la *traduction fidèle* et *libre*, entre la *traduction exotisante* et *traduction ethnocentrique*, ou encore entre la *traduction étrangéisante* et la *traduction naturalisante*, Vinay et Darbelnet considèrent (implicitement, ils ne le disent pas de manière explicite) comme traduction réussie plutôt la traduction qui adapte la civilisation étrangère au public d´arrivée, même s´ils ne refusent pas non plus la traduction littérale de proverbes et dictons (mais ils recommandent à la fois l´équivalence et l´adaptation comme procédés applicables dans ces cas). (Moya, 2010 : 20-36)

La *Stylistique comparée du français et de l´anglais* (1958) de **Jean-Paul Vinay** (1910-1999) et **Jean Darbelnet** (1904-1990) est l´un des ouvrages qui « a le plus marqué les études de traduction » (selon Robert Larose, *Théories contemporaines de la traduction,* Québec, 1989). Dans cet ouvrage, les auteurs canadiens revendiquent le rattachement de la traductologie à la linguistique, mais en même temps ils complètent leur approche de la traduction en faisant appel à d´autres disciplines telles que la stylistique, la rhétorique ou la psychologie.

À l´époque, l´approche comparative constitue une innovation majeure dans le domaine des études traductologiques, parce qu´elle propose des principes généraux pour traduire ; il s´agit d´une véritable « méthode de traduction ».

L´objectif des auteurs est de dégager « une théorie de la traduction reposant à la fois sur la structure linguistique et sur la psychologie des sujets parlants » (Vinay et Darbelnet, 1958 : 26). Ils s´efforcent alors de « reconnaître les voies que suit l´esprit, consciemment ou inconsciemment, quand il passe d´une langue à l´autre ». À partir d´exemples, ils procèdent à l´étude des attitudes mentales, sociales et culturelles qui donnent lieu à des procédés de traduction.

Les sept procédés de traduction définis par Vinay et Darbelnet ont connu leur heure de gloire, mais ils ont également fait l´objet de nombreuses critiques, Par exemple, pour ce qui est des procédés obliques, Ladmiral (1979) fait remarquer que «l´équivalence n´est autre chose qu´une modulation lexicalisée», que «le concept d´équivalence a une validité extrêmement générale et qu´il tend à désigner toute opération de traduction», et enfin que «l´adaptation n´est plus une traduction ». (Guidère, 2010 : 45)

Traductologie linguistique théorique - Georges Mounin

Dans *Les Problèmes théoriques de la traduction* (1963), **Georges Mounin (1910-1993)** consacre la linguistique comme cadre conceptuel de référence pour l´étude de la traduction. Le point de départ de sa réflexion est que la traduction est « un contact de langues, un fait de bilinguisme ». Son souci premier est la scientificité de la discipline, ce qui le conduit à poser une question obsédante à l´époque : « L´étude scientifique de l´opération traduisante doit-elle être une branche de la linguistique ? » Mounin lui-même précise dans sa thèse de doctorat (soutenue en 1963) qu´il étudie les problèmes généraux de la traduction dans le cadre de la linguistique générale contemporaine, essentiellement structuraliste. Cela se comprend facilement si l´on se rend compte qu´à l´époque, la linguistique était une science dominante parmi les sciences humaines. Mounin était persuadé

que les questions concernant la possibilité ou l´impossibilité de l´opération traduisante ne pouvaient être éclairées que dans le cadre de la science linguistique.

L´objectif de Mounin était en réalité de faire accéder la traductologie au rang de « science », et comme il ne voyait pas d´autre possibilité que de passer par la linguistique, il revendiquait pour l´étude scientifique de la traduction le droit de devenir une branche de la linguistique.

Dans cette optique, son ouvrage *Les Problèmes théoriques de la traduction* est structuré suivant des distinctions binaires qui relèvent de la linguistique théorique :

1) linguistique et traduction,
2) les obstacles linguistiques,
3) lexique et traduction,
4) visions du monde et traduction,
5) civilisations multiples et traduction,
6) syntaxe et traduction.

Ce qui est assez intéressant dans cette optique, c´est la mise en relief de la segmentation différente de la réalité extralinguistique par les langues naturelles (un découpage différents des champs sémantiques) qui pose pas mal de difficultés au traducteur. Mounin évoque dans ce contexte, parmi d´autres exemples abondants, les différentes paroles utilisées en français ou en italien pour désigner le pain et qui ne trouvent pas forcément l´équivalent dans d´autres langues. Mounin rejoint par cela l´hypothèse humboldtienne et les idées formulées par deux auteurs américains, Edward Sapir et Benjamin Lee Whorf, connues sous la dénomination de « relativisme linguistique ». La question de l´intraduisible, liée étroitement au relativisme linguistique, occupait une place importante dans la réflexion de Mounin, mais sa réponse était nuancée. Selon lui, « la traduction n´est pas toujours possible ... Elle ne l´est que dans une certaine mesure et dans certains limites, mais au lieu de poser

cette mesure comme éternelle et absolue, il faut dans chaque cas déterminer cette mesure, décrire exactement ces limites.» (Mounin, 1963, cité par Guidère, 2010 : 46)

Dans une autre oeuvre (*Linguistique et traduction*, 1976), Mounin passait en revue les principales théories linguistiques de l´époque (Saussure, Bloomfield, Harris, Hjelmslev) pour affirmer la légitimité d´une étude scientifique de la traduction. (Guidère, 2010 : 46)

Traductologie linguistique appliquée - John Catford

La linguistique appliquée est une branche de la linguistique qui s´intéresse davantage aux applications pratiques de la langue qu´aux théories générales sur le langage. Pendant longtemps, la traduction a été perçue comme un champ d´investigation privilégié de la linguistique appliquée. L´exemple de cette approche est le livre de **John Catford (1917-2009)** intitulé *A Linguistic Theory of Translation* (1965), portant le sous-titre : *Essay in Applied Linguistics* (essai de linguistique appliquée). Catford affirme son intention de se concentrer sur « l´analyse de ce que la traduction est » afin de mettre en place une théorie qui soit suffisamment générale pour être applicable à tous les types de traduction. Catford veut étudier les « processus de traduction » en ayant recours à la linguistique appliquée, mais en même temps il estime que la traductologie doit être rattachée à la linguistique comparée, puisque la théorie de la traduction s´intéresse à des relations entre les langues. (Guidère, 2010 : 47) Catford était sans aucun doute inspiré par plusieurs idées de la linguistique comparée, puisque quelques années après la première parution de la *Stylistique comparée du français et de l´anglais*, John C. Catford a repris, avec une terminologie différente, les idées des deux linguistes canadiens, en distinguant entre la *correspondance formelle* et l´*équivalence textuelle*. La correspondance formelle est un fait relevant plutôt du système entier que des unités de traduction

particulières et elle appartient au niveau de la *langue* (au sens saussurien) plutôt qu´à celui de la *parole*. Le correspondant formel peut être n´importe quelle catégorie de la langue d´arrivée (unité, classe, structure). Pour Catford, l´équivalence textuelle n´est presque jamais réalisée par la correspondance formelle de mot à mot ou de structure à structure. Cela provient des différences de découpage de la réalité selon les langues soit sur un plan lexical, soit sur un plan syntaxique. (Oseki-Dépré, 2011 : 58-59 ; Morini, 2007 : 63-65)

L´orientation linguistique de Catford se manifeste aussi par le fait qu´il envisage la traduction comme une opération linguistique, comme un cas particulier de la théorie générale du langage. (Guidère, 2010 : 47) « La traduction peut se définir comme suit : le remplacement des éléments textuels dans une langue par des éléments équivalents dans une autre langue». (Catford, 1965, cité d´après Nord, 2008 : 18).

Traductologie linguistique communicationnelle - Cary, Jacobson, Nida

Dans les années 1950 et 1960, à une époque où naissait la réflexion universitaire sur la traduction préparant le développement de la traductologie dans les années 1970, la pensée française en la matière fut très fortement marquée par un auteur d´origine russe, **Edmond Cary (1912-1966)**, de son vrai nom **Cyrille Znosko Borowsky**, un interprète militant, mort dans un accident d´avion en 1966. Edmond Cary fut, juste après Valéry Larbaud, qu´il admirait, le fondateur de la discipline qu´on allait appeler l´histoire de la traduction. Et Stelling-Michaud, l´historien administrateur de l´École de Genève, lui ouvrit les portes des publications de l´Université de Genève. Ainsi, Cary publia *La traduction dans le monde moderne* (1956), puis *Les grands traducteurs français* (1963). Au-delà de la réflexion historique, Cary propose une théorie complète de la traduction. Rompant

avec les théories linguistiques dominantes, pour ne pas dire seules existantes à l´époque, Cary fonde une théorie que l´on qualifiera plus tard de « théorie communicative axée sur le produit ». Pour lui, la traduction est une discipline de communication, un art, et non une science ; il oppose donc la traduction à la «science» des linguistes. (Bocquet, 2008 : 77)

Cary proposait une typologie des textes, des messages et des exigences attachées au travail du traducteur, ainsi que plusieurs questions importantes qui invitaient les traducteurs à réfléchir sur leur activité : « Que traduisez-vous ? Où et quand traduisez-vous ? Pour qui traduisez-vous ? » Cary voulait ainsi amener le traducteur à la conclusion qu´on ne traduit pas de la même façon un roman classique et un roman policier. « Chaque pays, chaque culture n´a pas la même attitude en face des divers mots, des parties du discours, de la syntaxe. Si le traducteur est appelé à faire une édition critique à l´usage des spécialistes, il travaillera dans un tout autre esprit que pour une édition commerciale. » (Bocquet, 2008 : 77-78)

Dans *Comment faut-il traduire ?,* un ouvrage dont l´origine était une série d´émissions radiophoniques et qui fut édité par Michel Ballard en 1985, il dit : « La traduction ne se réduit pas à une opération linguistique, [...] chaque genre possède ses règles propres. Si les critères linguistiques dominaient tous les genres [...], la traduction dans une langue donnée d´un texte d´une autre langue dépendrait par-dessus tout des rapports existant entre ces deux langues. » (Cary, 1985 : 49)

On comprend facilement la filiation entre la pensée de Cary, dont la théorie était axée sur les produits de la traduction, et l´option de l´École de Genève, dirigée vers les traductions spécialisées. La méthode d´enseignement de la traduction de l´École de Genève consistait essentiellement à amener l´apprenant à s´imprégner du discours spécialisé de sa langue-cible (sa langue maternelle), à la fois comme du bagage cognitif créant la struc-

ture d´accueil du message étranger et fournissant les instruments de sa réexpression. (Bocquet, 2008 : 77-78)

Roman Jacobson (1896-1982) est un penseur russe qui devint l´un des linguistes les plus influents du XX^{e} siècle en posant les premières bases du développement de l´analyse structurelle du langage, de la poésie et de l´art.

Il naît en Russie dans une famille juive. Pendant ses études déjà, il devient un membre éminent du Cercle linguistique de Moscou et participe à la vie de l´avant-garde artistique et poétique. La linguistique de l´époque est essentiellement celle des néogrammairiens et affirme que la seule manière scientifique d´étudier le langage est d´étudier l´histoire et l´évolution diachronique des mots. Jacobson, qui a eu connaissance des travaux de Ferdinand de Saussure, développe une approche qui se concentre sur la manière par laquelle la structure du langage elle-même permet de communiquer.

En 1920, Jacobson part pour Prague (suite aux bouleversements politiques en Russie) afin de poursuivre son doctorat. En 1926, il fonde ensemble avec Nikolaï Troubetzkoï, Vilém Mathésius, Jan Mukařovský et quelques autres, l´École de Prague (le Cercle linguistique de Prague). Ses nombreux travaux sur la phonétique l´aident à poursuivre ses développements sur la structure et la fonction du langage.

Jacobson quitte Prague au début de la Seconde guerre mondiale pour les pays scandinaves. Avec la suite de la guerre, il fuit à New York et s´intègre à la communauté déjà large des intellectuels ayant fui l´Europe en guerre. Dès le mois d´août 1940, il s´engage dans un comité de soutien de la France libre. À l´École libre des hautes études, une sorte d´« université francophone des exilés », il rencontre Claude-Lévi Strauss qui deviendra un soutien important au structuralisme. Il fait aussi la connaissance de

plusieurs linguistes et anthropologues américains comme Leonard Bloomfield.

En 1949, Jacobson s´installe à l´université Harvard, où il enseigne jusqu´à la fin de sa vie. Au début des années 1960, Jacobson élargit ses travaux en une vue plus générale du langage et commence à publier sur l´ensemble des sciences de la communication. Il développe entre autre un modèle des fonctions linguistiques, le fameux « schéma de Jacobson». Jacobson part du modèle du psychologue allemand **Karl Bühler** dont l´oeuvre *Sprachtheorie* (1934) fait partie de la philosophie moderne du langage jusqu´à nos jours. Bühler, inspiré par la philosophie phénoménologique, établit un schéma comportant trois fonctions du signe linguistique dont chacune découle du rapport actif du signe linguistique à l´une des instances présentes lors de la communication : il reconnaît la fonction représentative (référentielle chez Jacobson), expressive et appellative. Le signe linguistique fonctionne comme représentation par rapport à la réalité qu´il incarne, comme expression par rapport au locuteur et comme appel par rapport au sujet qui le perçoit (Mukařovský, 2007 : 76). C´est le théoricien littéraire et professeur de l´esthétique Jan Mukařovský qui a ajouté la fonction esthétique (voir son essai *Básnická pojmenování a estetická funkce jazyka,* 1936). **Jan Mukařovský (1891-1975),** ayant étudié la philologie tchèque et française et l´esthétique à l´université de Prague (1910-1915), était membre du Cercle linguistique de Prague de 1926, maître de conférences habilité de l´esthétique littéraire à l´Université J. A. Komenský de Bratislava (1931-1937) et professeur de l´esthétique à l´Université Charles de Prague (depuis 1938-1969 ; entre 1948-1953, il fut le recteur de l´Université Charles de Prague). Il développa dans ses essais l´analyse structurelle des traits formels et sémantiques des oeuvres d´art (littéraires notamment). Il partit de la tradition de l´esthétique tchèque (Josef Durdík, Otakar Zich, Otakar Hostinský, F. X. Šalda), mais était influencé aussi

par la philosophie phénoménologique et le formalisme russe (courant influent dans la théorie littéraire dans les premières trois décennies du XX^{e} siècle). Mukařovský mettait l´accent sur la spécificité de l´oeuvre d´art qu´il voyait dans sa capacité de provoquer un effet esthétique. Une oeuvre devient l´oeuvre d´art lorsque la fonction esthétique domine sur les autres fonctions que l´oeuvre contient. La fonction esthétique est celle qui attire l´attention du récepteur sur le signe (linguistique) lui-même et sa construction. Le point problématique dans la conception de Mukařovský est son postulat que la fonction esthétique est opposée aux trois autres fonctions (dénommées fonctions pratiques par ce théoricien) présentes dans la situation communicationnelle. Mukařovský a présenté ces idées au colloque linguistique international de Copenhague en 1936 (l´article était publié en français dans les *Actes* du colloque), dans l´intervention qui s´efforçait d´établir un rapport entre la théorie générale des fonctions et entre la théorie des fonctions du signe linguistique de Bühler. Mukařovský comprend une oeuvre d´art comme une structure dynamique dont toutes les parties participent à la constitution du contenu et de l´effet esthétique global. Mukařovský réfléchit aussi sur le rapport entre une oeuvre d´art (oeuvre littéraire) et d´autres sphères de l´activité humaine. Il lance les termes de « norme esthétique » et de « fonction esthétique ». La norme est selon Mukařovský l´unité de base des structures d´ordre supérieur présentes dans la conscience collective, la norme esthétique est la réorganisation des autres normes (langagières, thématiques, éthiques), leur réévaluation. Chaque oeuvre d´art met partiellement en cause les normes valables, ce qui permet l´évolution interne des oeuvres d´art. Nous pouvons considérer Jan Mukařovský comme l´un des précurseurs des traductologues descriptivistes structuralistes (voir plus loin la théorie du polysystème).

Le schéma jacobsonien des six fonctions du signe linguistique dérivées à partir de six facteurs qui entrent dans la situation de communication est le développement du schéma de Karl Bühler et de l´idée de Jan Mukařovský sur la fonction esthétique du signe linguistique (devenu fonction poétique chez Jacobson). (Mukařovský, 2007 : 74-81, 569).

Schéma de la communication verbale de Jakobson

CONTEXTE (fonction référentielle)

DESTINATEUR	MESSAGE	DESTINATAIRE
(f. expressive)	(f. poétique)	(f. conative)

CONTACT (f. phatique)

CODE

(f. métalinguistique)

Ce schéma de la communication verbale comporte six facteurs. Le destinateur envoie un message au destinataire. Pour que le message puisse être compris, il faut un contexte que Jakobson appelle également référent. Ce contexte doit être verbal ou capable d´être verbalisé et compréhensible pour le destinataire. Le message nécessite également un code commun au destinateur et au destinataire et, enfin, un contact, c´est-à-dire un canal physique et une connexion psychologique pour permettre au destinateur et au destinataire de commencer et de maintenir la communication. Jakobson attribue une **fonction linguistique** à chacun de ces facteurs :

1. la fonction référentielle ou dénotative est sans doute la principale fonction du langage, consistant à communiquer un message ou une information ;
2. la fonction expressive est orientée vers le destinateur, qui exprime ses sentiments ou ses émotions ;
3. la fonction conative ou appellative est centrée sur le destinataire. On utilise cette fonction du langage pour

amener le destinataire à adopter un certain comportement ;

4. la fonction phatique vise à établir et à maintenir le contact physique ou psychologique dans le processus de la communication verbale ;
5. la fonction poétique, qui ne se limite pas seulement à la poésie et à la littérature, est orientée vers le message aussi bien dans sa forme que dans son sens ;
6. la fonction métalinguistique utilise le langage comme moyen d'analyse ou d'explication du code (grammaires, dictionnaires, lexiques spécialisés par exemple).

Mais Jakobson reconnaît qu´ « il serait difficile de trouver un message qui remplisse une seule fonction ». (Jacobson, 1963 : 213-214). La fonction poétique, par exemple, n´est pas la seule fonction de la poésie. Dominante en poésie, cette fonction devient secondaire dans d'autres actes verbaux (Jacobson, 1963 : 212-220, chapitre *La poétique*).

Cette approche fonctionnelle du langage a donné, à son tour, naissance à des théories fonctionnelles et culturelles en traductologie comme celles basées sur les types de textes, la théorie du skopos, les approches basées sur l´analyse du discours, des registres et des genres.

Dans son essai « Aspects linguistiques de la traduction » (In R. A. Brower : *On Translation*, 1959, pp. 232-239, traduction française publiée en 1963, rééditée en 2003), Jacobson spécifie trois formes possibles de traduction :

1/ la traduction *intralinguale* ou *reformulation* qui « consiste en l´interprétation des signes linguistiques au moyen des signes de la même langue »,

2/ la traduction *interlinguale* ou *traduction proprement dite* qui « consiste en l´interprétation des signes lin-

guistiques au moyen des signes d´une autre langue », et

3/ la traduction *intersémiotique* ou *transmutation* qui « consiste en l´interprétation des signes linguistiques au moyen de systèmes de signes non linguistiques ». (Jacobson, 2003 : 79) La traduction est vue de la manière suivante par le linguiste russe : « En traduisant d´une langue à l´autre, on substitue des messages dans l´une des langues, non à des unités séparées, mais à des messages entiers de l´autre langue. Cette traduction est une forme de discours indirect ; le traducteur recode et retransmet un message reçu d´une autre source. Ainsi la traduction implique deux messages équivalents dans deux codes différents ». (Oseki-Dépré, 2011 : 60) La pensée de Jacobson s´inscrit ainsi dans le cadre de la linguistique fonctionnelle (École de Prague) et de la théorie de la communication qui se développait dans les années 1950-1960.

Roman Jacobson écrit plus loin dans le même essai que « les langues diffèrent essentiellement par ce qu´elles *doivent* exprimer, et non pas par ce qu´elles *peuvent* exprimer » (Jacobson, 2003 : 84). Un exemple en est la multitude de mots signifiant la « neige » en langue esquimau, le nombre élevé de mots signifiant « chameau » en arabe. (Nergaard, 1995 : 19-21)

La science de la traduction – Eugene Nida (1914-2011)

Deux théories grammaticales élaborées simultanément ont modifié de manière significative l´évolution de la traduction en tant que discipline, et influencent toujours la traduction d´une façon importante. Ces théories ont atteint leur comble avec les *Syntactic Structures* (1957) et les *Aspects of the Theory of Syntax* (1965) de Noam Chomsky, le *Message and Mission* (1960) et le *Toward a Science of Translating* (1964) d´Eugene Nida. La grammaire

générative - transformationnelle, légitimée par la linguistique, donna la crédibilité et l´autorité à la science de la traduction de Nida, dont l´expérience se fondait sur la traduction de la Bible et dont les premières idées théoriques parurent dans les articles publiés au cours des années cinquante et ensuite dans le livre *Message and Mission* (1960). Malgré que Chomsky ait publié une version provisoire de sa théorie dans l´oeuvre *Syntactic Structures* au Pays-Bas en 1957, Nida proclamait que sa propre théorie de la traduction était déjà développée avant que Chomsky n´ait donné son titre à la rédaction. Dans un article intitulé *A Framework for the Analysis and Evaluation of Theories of Translation* (1976), Nida écrit : « Avant la formulation de la grammaire générative - transformationnelle par Chomsky, Nida avait déjà adoptée une approche fondée sur une structure profonde pour affronter certains problèmes d´exégèse. Dans un article intitulé *A New Methodology in Biblical Exegesis* (1952), il avait propagé la transformation des structures superficielles complexes pour les reporter à un niveau inférieur, dont les éléments de base sont objets, événements, abstractions et termes relationnels. » Pourtant, Nida fut sans aucun doute influencé par les *Syntactic Structures* de Chomsky, et sa théorie fut consolidée grâce aux règles transformationnelles et grâce à la terminologie de Chomsky. (Gentzler, 2010 : 52)

La théorie de Chomsky consiste en trois niveaux de conceptualisation :

1) une composante de base constituée des « règles pour la structure de la phrase »
2) une structure profonde, qui est modifiée par l´intermédiaire des règles de transformation
3) une structure superficielle.

Nida prit le modèle de Chomsky, pour donner un caractère scientifique à sa propre méthode de traduction, mais le simplifia

en en adoptant seulement les deux dernières étapes. (Gentzler, 2010 : 54)

Les deux théories se développaient parallèlement, avec des motivations différentes, mais avaient plusieurs point communs : les deux supposaient l´existence d´une entité profonde, cohérente et unitaire, qui existât indépendamment de ses manifestations concrètes dans une langue. Le centre, le noyau, la structure profonde, l´essence, l´esprit, ce sont les termes utilisés par Nida, dont plusieurs sont inspirés par Chomsky. Tandis que la linguistique de Chomsky sondait les structures de l´esprit, Nida mettait en valeur les structures profondes communes à toutes les langues et trouvait des moyens pour transformer ces entités en langues diverses.

L´influence de la science de traduction de Nida fut grande, parce que sa méthode était enseignée dans les cours universitaires de traduction en Allemagne et aux États-Unis. En Allemagne, la science de la traduction est devenue la méthodologie qui caractérise l´enseignement de la traduction, tant au niveau théorique que pratique. (Gentzler, 2010 : 55)

Nida, conscient de la nécessité pour les traducteurs de disposer des meilleurs textes de base à partir desquels travailler, il dirige des projets importants concernant le Nouveau Testament grec et l´Ancien Testament hébreu. Ceux-ci donneront naissance au *Greek New Testament* de l´Alliance biblique universelle, principale édition du texte grec désormais utilisée par les biblistes et les traducteurs, et au *Hebrew Old Testament Textual Project*. Empruntant des concepts à la linguistique, aux études culturelles, aux sciences de la communication et à la psychologie, Eugene Nida développe alors une approche pratique de la traduction qu´il a appelée « équivalence dynamique », dont l´objectif était de rendre la traduction claire et compréhensible autant que possible.

Nida est l´auteur qui a exercé une influence déterminante sur la discipline de traductologie (Translation Studies). Il est connu notamment en tant que traducteur de la Bible et linguiste s´occupant de problèmes pratiques liés à la traduction de la Bible dans les langues même très éloignées typologiquement et culturellement de l´hébreu et du grec. Dans son essai *Toward a Science of Translating* (1964) et *Linguistics and Ethnology in Translation-Problems* (1964), il aborde notamment les problèmes linguistiques que l´on peut rencontrer en traduisant la Bible, mais ces difficultés sont souvent liées aux différents contextes extralinguistiques (aux faits culturels différents) dans la société proche-orientale de la Bible et dans les sociétés africains contemporains p. ex au Cameroun ou au Congo. Mais il s´avère difficile de pouvoir généraliser p. ex. l´idée exprimée par Nida «qu´il y a des cas dans lesquels le traducteur doit expliciter les informations qui sont seulement implicites dans le message original.»

Dans son essai fondamental sur la traduction biblique *Toward a Science of Translating* (1964), Nida introduit deux concepts fondamentaux, ceux d´*équivalence formelle* et d´*équivalence dynamique*. Il est évident qu´il attribue une valeur primordiale au sens communicatif, donc l´objectif est de créer un message claire et intelligible en n´importe quelle langue. « Traduire signifie produire en langue d´arrivée l´équivalence naturelle la plus proche du message de la langue de départ, d´abord en signifié, ensuite en style ». (1964 : 121, cité par Nergaard, 1995 : 29)

Comme nous avons vu, le travail de Nida se développait dans le cadre de la traduction biblique et était orienté au début plutôt vers la pratique que vers la théorie. Même si l´oeuvre *Toward a Science of Translating* de Nida appartenait à la branche de la théologie, la «missiologie», et était considérée dans ce cadre comme un manuel pratique, grâce au nombre élevé d´exemplaires, elle exerçait une grande influence dans un autre champ, celui de la traduction. L´oeuvre *Toward a Science of Trans-*

lating est ainsi devenue la Bible non seulement pour la traduction de la Bible, mais pour la théorie de la traduction en général. (Gentzler, 2010 : 53)

La traduction de la Bible a produit plus de données en plus de langues que n´importe quel autre type de traduction ; elle a donc une historie plus longue, a touché un public plus vaste appartenant à des cultures les plus éloignées et a employé plus de traducteurs d´origines les plus diverses que n´importe quelle autre activité de traduction. La traduction biblique est intéressante aussi du point de vue littéraire et linguistique, parce qu´à l´intérieur du texte se trouvent les passages en poésie et en prose, les parties narratives et les dialogues, les paraboles et les lois. La quantité d´exemples et le nombre élevé de possibilités qu´elle offre au traducteur en ont fait la composante essentielle de toutes les études sur la traduction. (Gentler, 2010 : 52-55) L´élaboration d´une science de la traduction par Nida fut déterminée par une aversion personnelle envers l´approche de la traduction typique pour des classiques britanniques du XIX^{e} siècle. Ceux-ci mettaient en relief la précision technique, la forme et la reproduction littérale du signifié. Selon Nida, le représentant principal de cette tendance en langue anglaise était Matthew Arnold, dont la méthode de traduction était considéré par Nida comme trop académique, pédante, exigeante vis-à-vis du lecteur, auquel elle demandait de se documenter sur la culture originale. Selon Nida, la littéralité d´Arnold avait influencé négativement la traduction de la Bible au début du XX^{e} siècle. Nida en cite comme exemple l´*American Standard Version* qui, tout en étant appréciée par des théologiens, n´avait jamais effectué l´influence sur le vaste public. Il ajoute que « les paroles de cette version de la Bible sont probablement anglaises, mais la grammaire ne l´est pas, et le sens manque complètement » (1964, 20-21, cité d´après Gentzler, 2010 : 52). Les arguments de Nida contre la méthode d´Arnold sont dictés par les goûts personnels de Nida, par

l´opinion du public et par la finalité du projet de Nida qui vise la conversion des peuples au christianisme. Cette finalité, fondée sur la foi selon laquelle la parole de Dieu doit être accessible à tous, orientait l´approche de Nida en matière de la traduction de la Bible. (Gentzler, 2010 : 52)

À cause de l´importance théorique énorme du message original en n´importe quelle traduction de la Bible, le principe fondamental de la théorie de Nida fut aussi prédéterminé : la communication de l´esprit du message originaire au-delà des cultures. La forme dans laquelle le message est formulé est négligeable, secondaire, à condition que le signifié, le message soit clair. (Gentzler, 2010 : 54)

Le traducteur biblique a une tâche exégétique et non herméneutique, selon Nida ; son rôle n´est pas de transmettre la culture biblique au lecteur contemporain, mais la valeur du message pour le monde actuel. Cela veut dire que la parole de Dieu doit devenir accessible à tout le monde. En quoi il est opposé à Henri Meschonnic qui n´est pas d´accord avec la division de Nida entre le « style » et le « signifié », qui ne sont pas deux entités d´un texte que l´on puisse dissocier, mais bien une seule entité qui doit être traduite en tant que telle. (Nergaard, Siri, 1995 : 30)

Henri Meschonnic (1973, Poétique) oppose deux pratiques de la traduction, le *décentrement* et l´*annexion*. « Le *décentrement* est un rapport textuel entre deux textes en deux langues-cultures jusqu´à la structure linguistique de la langue, et cette structure linguistique est une valeur dans le système du texte. L´*annexion* en revanche est l´annulation d´un tel rapport, l´illusion du naturel, comme si le texte de la langue de départ était écrit en langue d´arrivée, sans rendre compte des différences de la culture, de l´époque, de structure linguistique. » Le principe de l´annexion serait basé sur une « illusion de transparence ». Cette même annexion est définie par Antoine Berman (1984) comme traduction ethnocentrique (Nergaard, 1995 : 31)

Les apports de Nida:

Eugene Nida a mis en relief le sens, la fonction, le lecteur (récepteur) et sa réaction au texte traduit. Les notions clés de la théorie de Nida sont : la communication, la fonction, la situation communicationnelle, l´inter-culturalité, la situation pragmatique du texte. Pour toutes ces raisons, Nida a eu une influence sur la naissance de la traductologie allemande (*Übersetzungswissenschaft*) et sur ses représentants (Otto Kade, Albrecht Neubert, Gert Jäger, Wolfram Wills, Katharina Reiss, Werner Koller et d´autres).

Eugene Nida et Charles Taber (1969) admettent la possibilité de plusieurs traductions correctes d´un seul texte.

Nida s´oriente sur le lecteur moyen ; il veut que le lecteur moyen saisisse le sens de la traduction (x comparer avec Schleiermacher). Ce qui est primordial dans sa conception, ce que la traduction doit « fonctionner » : la traduction doit produire un effet identique sur son lecteur qu´a produit le texte original sur le sien. C´est la réaction du lecteur qui est un critère décisif pour l´évaluation de la traduction réussie. Le sens du texte l´emporte sur la forme (l´approche pragmatique de Nida).

De la période récente (1996) date le tournant sociologique de Nida : il met encore plus en relief la sociologie de la réception des traductions. Il se rend à la fois compte du fait que les différences culturelles peuvent poser plus d´obstacles au traducteur que les différences linguistiques, elles peuvent créer une tension plus grande. (Moya, 2010 : 67)

Nida a aussi appliqué à la traduction les idées de Noam Chomsky sur la langue.

Nida a utilisé la pratique appliquée à la traduction des textes techniques pour la traduction des Évangiles : il a voulu que tous les lecteurs / tous les croyants comprennent le message contenu dans les Évangiles. (Cela nous montre clairement que dans chaque traduction, ainsi que dans chaque théorie et straté-

gie de la traduction, l´idéologie est omniprésente. L´orientation sur la culture source ou cible est aussi influencée par les intérêts idéologiques des traducteurs / traductologues en question.)

Le traducteur « dynamique » peut même être, selon Nida, plus « fidèle » que le traducteur « formel », parce que grâce à des explicitations, omissions, transformations, amplifications, etc., il communique plus d´informations à ses lecteurs (c´est du point de vue de l´apport au lecteur que Nida mesure la qualité d´une traduction). (Moya, 2010 : 57)

On peut cependant reprocher un nivellement du texte en ce qui concerne les différences culturelles entre la culture source et cible, dans les traductions faites selon les prémisses théoriques de Nida. (Moya, 2010 : 66)

Traductologie sociolinguistique

La sociolinguistique étudie la langue dans son contexte social à partir du langage concret. Apparue dans les années 1960 aux États-Unis sous l´impulsion de William Labov, Gumperz et Hymes, elle a bénéficié de l´apport de la sociologie pour l´étude du langage. La traductologie sociolinguistique s´intéresse à tous les phénomènes ayant un rapport avec le personnage du traducteur et l´activité de traduction dans son contexte social : elle étudie les différences socioculturelles, les interactions, les politiques linguistiques ou l´économie de la traduction.

Dans Les *Fondements sociolinguistiques de la traduction* (1978), **Maurice Pergnier** s´interroge sur la nature de la traduction en distinguant trois acceptions du terme :

1) Traduction comme « le texte traduit, le résultat, le produit fini ».
2) Traduction comme « opération de reformulation mentale ».
3) Traduction comme « comparaison de deux idiomes ».

Pour Maurice Pergnier, la traduction couvre le même champ que la linguistique et s´ouvre en même temps sur d´autres disciplines : « C´est une linguistique qui se déploie dans toutes les directions que suggère son objet, jusqu´à ses confins où elle rejoint d´une part la sociologie et l´anthropologie, et à l´autre extrême, la neurologie et la biologie ». Il constate d´une manière implicite l´insuffisance des outils conceptuels de la linguistique pour l´analyse de la traduction et éprouve le besoin de faire appel à d´autres disciplines pour concevoir le phénomène traductologique. Il arrive à la conclusion que « la traduction est la meilleure lecture qui puisse être faite d´un message ». (Guidère, 2010 : 47-48)

Traductologie linguistique sémiotique - Peirce, Barthes, Greimas, Jacobson, Eco

La sémiotique est l´étude des signes et des systèmes de signification. Elle s´intéresse aux traits généraux caractérisant ces systèmes qui peuvent être de nature verbale, picturale, plastique, musicale. Le terme *sémiotique* est considéré en français comme synonyme du terme *sémiologie*, même si le premier fait référence à la tradition anglo-saxone issue des travaux de **Charles Sanders Peirce** (1839-1914), tandis que le deuxième se rattache à la tradition francophone et française allant du *Cours de linguistique générale* (1916) de **Ferdinand de Saussure** (1857-1913), aux travaux de **Roland Barthes** (1915-1980, *Éléments de sémiologie*, 1965, *Système de la mode*, 1967) et **Julien Algirdas Greimas** (1917-1992, *Sémantique structurale*, 1966, *Du sens*, 1970, *Du sens II*, 1983). Le principe de base des deux traditions est qu´une comparaison des systèmes de signification peut contribuer à une meilleure compréhension du sens en général.

Roman Jacobson avait défini trois types de traduction : intralinguale, interlinguale et intersémiotique (voir plus haut).

Seul le deuxième type est considéré comme de la « traduction à proprement parler ».

La sémiotique textuelle offre des outils conceptuels permettant de traiter des formes novatrices de signification. Le traducteur peut profiter notamment des distinctions suivantes:

1) La distinction entre le *texte*, le *cotexte* et le *contexte* : le premier désigne les signes verbaux à traduire ; le deuxième, l´environnement immédiat de ces signes ; le troisième, l´arrière-plan socioculturel dans lequel s´inscrit l´ensemble.
2) La distinction entre l´*histoire*, l´*intrigue* et le *discours* : le premier désigne les éléments du récit (ou fable) ; le deuxième, la chronologie et l´arrangement des séquences (ou des événements) ; le troisième, la manière d´organiser verbalement le récit et les événements.
3) La distinction entre le *genre*, le *type* et le *prototype* ; le premier désigne la catégorie générale à laquelle renvoie le texte (la traduction audiovisuelle p. ex.) ; le deuxième, la nature précise du texte à traduire (texte argumentatif, informatif, etc.) ; le troisième, le « modèle » qui sert de référence implicite au texte (Molière pour les textes de théâtre, autre genre intersémiotique).

L´approche sémiotique permet de concevoir plusieurs « mondes » avec des outils appropriés et d´élargir les perspectives de la traduction en intégrant des signes issus de systèmes variés. (Guidère, 2010 : 58-60)

Traductologie linguistique textuelle - Robert Larose

En raison de la multiplicité des points de vue et de la diversité des perspectives textuelles, plusieurs traductologues se sont orientés vers des approches discursives de la traduction. L´analyse du discours offre un cadre d´étude plus rigoureux

pour aborder les problèmes de traduction. Du point de vue de la linguistique, le terme *discours* recouvre non seulement la structure et l´organisation des productions langagières, les relations et les différences entre les séquences, mais aussi l´interprétation de ces séquences et la dimension sociale des interactions.

Dans cette perspective, Delisle (1980) a proposé une méthode de traduction fondée sur l´analyse du discours, mais il s´est intéressé uniquement aux « textes pragmatiques » (pour plus de détails, voir le chapitre B. IV.)

Dans son ouvrage de synthèse intitulé *Théories contemporaines de la traduction* (1989), le linguiste canadien Robert Larose analyse les éléments constitutifs des discours sur la traduction au cours des années 1960-1980, en particulier ceux de Vinay et Darbelnet, Mounin, Nida, Catford, Steiner, Delisle, Ladmiral et Newmark.

Larose propose un modèle téléologique (axé sur la finalité du texte traduit) : « L´exactitude d´une traduction se mesure à l´adéquation entre l´intention communicative et le produit de la traduction. C´est ce que nous avons nommé la traduction téléologique. Aucun idéal de traduction n´existe hors d´un rapport de finalité ». L´objectif du modèle intégratif de Larose est de faire apparaître le profil respectif des textes en présence. Il distingue deux types de structures dans les textes source et cible :

1) La *superstructure et macrostructure* qui englobe l´organisation narrative et argumentative, les fonctions et les typologies textuelles, mais aussi l´organisation thématique du texte.
2) La *microstructure* qui se réfère à la *forme de l´expression* avec ses trois niveaux d´analyse (morphologique, lexicologique, syntaxique) et d´autre part, à la *forme du contenu* avec ses quatre niveaux d´analyse (graphémique, morphologique, lexicologique, syntaxique).

C´est par rapport à la finalité que Larose propose d´évaluer ces différents niveaux de la traduction. (Guidère, 2010 : 55-57)

B.II. Les approches tributaires des théories littéraires

Pour Edmond Cary « la traduction n´est pas une opération linguistique, c´est une opération littéraire » (Mounin, 1963 : 13) et il rajoutera que pour traduire de la poésie, il faut être poète. Aussi ces théories se réfèrent-elles uniquement à la traduction littéraire et surtout à la traduction de la poésie. Elles ont été fortement marquées par les idées des sémioticiens, comme Roland Barthes (lectures plurielles du texte) ou Umberto Eco (Struttura apperta) qui ont montré que c´est par le lecteur que le sens vient au texte, reprenant l´idée plus générale de Heidegger que c´est par la perception qu´en a l´être humain que le sens vient aux choses.

Les approches poétologiques - Baudelaire, Paul Valéry, Efim Etkind, Meschonnic

La poétique est l´étude de l´art littéraire en tant que création verbale. Ainsi, Tzvetan Todorov distingue trois grandes familles de théories de la poésie dans la tradition occidentale. Le premier courant développe une conception rhétorique qui considère la poésie comme un ornement du discours, ajouté au langage ordinaire. Le deuxième courant conçoit la poésie comme l´inverse du langage ordinaire, un moyen de communiquer ce que celui-ci ne peut pas communiquer. Le troisième met l´accent sur le jeu du langage poétique qui attire l´attention sur lui-même plus que sur le sens sémantique qu´il transmet.

Dans cette perspective, la traduction de la poésie occupe une place centrale. Ainsi, dans *Un Art en crise* (1982), **Efim Etkind (1918-1999**, linguiste, théoricien de la littérature, écrivain et traducteur russe, exilé en France depuis 1974, il y enseigna

la littérature comparée à l´Université Paris-Nanterre) exprime l´opinion que la traduction poétique passe en France par une crise profonde dont il essaie de comprendre les causes. Il les trouve notamment dans la rationalisation systématique de l´original, caractérisant l´approche française dans la traduction de la poésie, et en la défonctionnalisation due à un nombre trop élevé de traductions publiées ; les traducteurs veulent faire publier des traductions à tout prix, et ainsi, ils ne font qu´augmenter la masse des textes sans fonction sociale. Etkind regrette l´absence d´une véritable critique des traductions publiées. Il voit deux grands courants dans la traduction poétique, représentés chacun par un des poètes majeurs de la littérature française : Charles Baudelaire (1821-1867) et Paul Valéry (1871-1945). Pour Baudelaire, il n´est possible de traduire la poésie que par la prose rimée, tandis que pour Valéry, il ne suffit pas de traduire le sens, mais il faut tenter de rendre la forme, y compris la prosodie du poème original. « S´agissant de poésie, la fidélité restreinte au sens est une manière de trahison. Un poème au sens moderne doit créer l´illusion d´une composition indissoluble de sons et de sens. » Etkind défend la même position que Valéry. (Guidère, 2010 : 52-55) Etkind propose aussi une typologie des traductions de la poésie. Il trouve (en passant en revue ce que produit l´édition française contemporaine) six types de traductions poétiques, à savoir :

- La *traduction-information*, traduction en prose qui vise à transmettre seulement l´idée générale de l´original et qui est privée des prétentions esthétiques.
- La *traduction-interprétation*, qui combien la traduction avec la paraphrase et l´analyse. Selon Etkind, la traduction du « Corbeau » d´E. A. Poe par Ch. Baudelaire appartient à cette catégorie (prose accompagnée de commentaires).

- La *traduction-allusion*, traduction d´un poème qui applique la rime et le mètre appropriés seulement au début (au premier quatrain par exemple), en traduisant le reste par le vers libre et non rimé, laissant au lecteur la possibilité d´imaginer comment était le poème original rimé tout entier.
- La *traduction-approximation*, qui sacrifie souvent la forme originale (les règles prosodiques, la rime) pour sauvegarder le sens du poème.
- La *traduction-recréation*, qui recrée l´ensemble tout en conservant la structure de l´original.
- La *traduction-imitati*on, qui est réalisée parfois par les poètes qui ne cherchent pas à recréer fidèlement l´original mais s´en inspirent pour exprimer leurs propres idées. On peut rappeler Joachim du Bellay qui imitait souvent les poètes Anciens et les Italiens. (Oseki-Dépré, 2011 : 86-92)

Les approches idéologiques - Antoine Berman, Henri Meschonnic

L´idéologie est un ensemble d´idées orientées vers l´action politique. L´approche idéologique connaît un essor sous l´influence du *tournant culturel* (*Cultural turn*) dans le domaine de la traductologie, qui met les rapports de pouvoir au centre de ses recherches. Les traductologues orientés sur l´analyse des textes traduits suivant les perspectives idéologiques s´efforcent de répondre notamment aux questions suivantes : La traduction est-elle motivée idéologiquement ? Où est la différence entre *idéologie* et *culture* dans une traduction ? Comment séparer notre vision du monde de l´idéologie qui peut contaminer la traduction ? Dans les réponses à ces questions apparaissent des considérations concernant des aspects les plus variées, dont la censure, l´impérialisme culturel ou le colonialisme européen.

Antoine Berman distingue entre les traductions « ethnocentriques », qui mettent en relief les normes de la langue cible, et les traductions « hypertextuelles », qui mettent en valeur les liens implicites entre les textes des différentes cultures.

André Lefevere (1992) écrit : « Lorsque les considérations linguistiques entrent en conflit avec des considérations d´ordre idéologique ou poétologique, ces dernières ont tendance à l´emporter. » Selon Louis Kelly (1979), il est possible de réinterpréter toute l´histoire de la traduction du point de vue idéologique. L´auteur prend comme l´exemple le passage de la traduction à dominante « littérale » au Moyen Âge vers un mode de traduction plus « libre » à partir de la Renaissance, ou le fait que les traductions de l´époque romantique étaient « romanticisées » et les traductions de l´époque communiste « révisées » selon les dogmes du communisme.

Les approches idéologiques elles-mêmes sont influencées par l´idéologie. Certains théoriciens occidentaux ont été même critiqués pour leur approche de la traduction qui se voulait « objective » alors qu´elle contenait une dimension idéologique. C´est le cas d´Eugene Nida, promoteur du concept d´équivalence dynamique, qui a été accusé par Meschonnic (1986) de « pseudo-pragmatisme » et par Edwin Gentzler (1993) de « protestantisme » latent caché derrière son approche linguistique.

Henri Meschonnic se rend compte de la présence de l´idéologie dans l´étude de la traduction (*Pour la poétique II*, 1973) : « La théorie de la traduction des textes se situe dans le travail sur les rapports entre pratique empirique et pratique théorique, écriture et idéologie, science et idéologie. » « Le traducteur transpose l´idéologie dite dominante dans une pratique de l´annexion. » Il souligne que de telles pratiques de l´annexion sont un signe de l´impérialisme culturel, qui n´est pas absent de la pratique de la traduction, et se manifeste par exemple dans une traduction s´efforçant d´embellir le texte original, ou dans

les traductions de seconde main : « La poétisation (ou littérarisation), choix d´éléments décoratifs selon l´écriture collective d´une société donnée à un moment donné, est une des pratiques les plus courantes de cette domination esthétisante. De même la récriture (traduction avec médiation linguistique ou traduction en deux phases : première traduction mot à mot par un traducteur qui connaît la langue de départ mais qui n´est pas poète, puis rajout de la « poésie » par un poète qui ne parle pas la langue.» (cité d´après Guidère, 2010 : 50-52)

L´approche herméneutique - Friedrich Schleiermacher, George Steiner

Le mot *herméneutique* signifie à l´origine « comprendre, expliquer » (du grec), mais il a fini par désigner un courant et une méthode d´interprétation initiée par les auteurs romantiques allemands. Le principal promoteur de cette méthode dans le domaine de la traduction est **Friedrich Schleiermacher** (1767-1834). Pour lui, la traduction est un processus de compréhension et qui doit mener à la compréhension du texte, dans lequel le traducteur *se met dans la peau de l´auteur* pour essayer de ressentir ce qu´il a senti et réfléchir comme lui. Le traducteur herméneutique est censé aborder le texte source de façon subjective et essayer d´intérioriser le point de vue de l´auteur. La véritable traduction doit se lire comme une oeuvre étrangère et elle doit faire transparaître la langue de l´oeuvre originale. Schleiermacher se fait ainsi partisan de la traduction exotisante, étrangéisante (Gromová, Rakšányiová, 2005 : 41-42).

L´herméneutique traductionnelle selon George Steiner

Dans *After Babel* (1975), George Steiner affirme que *comprendre, c´est traduire* (voir le titre du premier chapitre de son livre). Pour rendre compte de la difficulté de l´interprétation en traduction, Steiner rappelle qu´« il n´est pas deux lectures, pas

deux traductions identiques » ; « le travail de traduction est toujours approximatif » ; « tout modèle de communication est en même temps un modèle de traduction ». Il refuse la linguistique pour l´étude de la traduction à cause de « son stade d´évolution encore peu avancé pour être capable d´apporter des réponses à des questions essentielles ». Steiner propose son modèle dynamique et herméneutique en quatre phases visant la « bonne traduction ».

« 1/ Dans la première phase herméneutique, celle d´un « élan de confiance », le traducteur « se soumet » au texte source et lui « fait confiance » en se disant qu´il doit bien « signifier » quelque chose, malgré son caractère totalement « étranger » à première vue. S´il ne plaçait pas sa foi dans le texte, il ne pourrait pas le traduire ou il ferait des traductions littérales.

2/ La deuxième phase est celle de « l´agression ». Le traducteur s´attaque au texte, « fait une incursion » (envahissement, intrusion) pour extraire le sens qui l´intéresse. Il n´est plus dans une position passive mais active et conquérante.

3/ La troisième phase est celle de « l´incorporation ». Elle est encore plus agressive que la précédente, car le traducteur rentre chez lui, dans sa tribu, avec le butin conquis (= le sens qu´il a voulu emporter dans sa langue). Si le traducteur s´arrête à cette étape, il produira des « traductions assimilatrices » qui gomment toute trace de l´origine étrangère.

4/ La quatrième phase est celle de la « restitution » : le traducteur recherche la fidélité au texte. Il rétablit l´équilibre des forces entre la source et la cible. Il « restitue » ce qu´il avait volé, répare ce qu´il avait détruit, par souci éthique.

Les deux phases centrales du processus, « l´agression » et « l´incorporation » mettent en avant le caractère conquérant de la traduction et la violence qui l´accompagne. Le livre de Steiner a inspiré en partie les études idéologiques sur la traduction, notamment de la traduction comme reflet de l´impérialisme et du colonialisme. » (Guidère, 2010 : 48-50)

B.III. La première étape des Translation Studies

La naissance des Translation Studies peut être située au Pays-Bas et en Belgique, donc dans les petits pays où la traduction joue un rôle important dans l´économie, la politique et la culture. Les jeunes chercheurs des Pays-Bas (André Lefevere, James Holmes) veulent dans les années 1970 surmonter l´opposition entre l´approche littéraire et l´approche linguistique de la traduction en ouvrant la traduction aux approches interdisciplinaires. Ils poursuivent l´objectif de faire travailler ensemble les théoriciens littéraires avec les linguistes, philosophes et logiciens. Ils ne s´intéressent plus tellement à la nature du signifié, mais veulent savoir comment le signifié se transforme lors de la traduction. Les catégories qui ont occupé les traductologues jusque-là, comme la traduction correcte ou incorrecte, la traduction formelle ou dynamique, littérale ou libre, la traduction comme l´art ou la science, etc., deviennent désormais moins importantes.

La traduction comme discipline n´était plus sous-divisée en traduction littéraire et non-littéraire par ces chercheurs, elle était considérée comme un tout. On posait de nouvelles questions sur le processus de la traduction, sur les modalités de médiation, sur les modes dont le processus influence les textes originaux (textes de départ) et les résultats de l´activité traduisante (textes d´arrivée). Même la distinction entre l´écrivain de l´original et le traducteur était discutée, parce que l´objet de l´étude n´était ni un noyau de « signifié » ni une « structure linguistique » profonde, mais plutôt le texte traduit lui-même. (Gentzler, 2010 : 85-87)

L´un des objectifs des Translation Studies était de formuler une théorie générale de la traduction, comme l´a écrit André Lefevere en 1978 (dans son étude *Translation Studies: The Goal of the Discipline*, in J. S. Holmes, J. Lambert, R. Van den Broeck (éds.), *Literature and Translation: New Perspctives in Literary Studies with a Basic Bibliography of Books on Translation Studies*, Louvain) :

« L´objectif de la discipline [Translation Studies] consiste en l´élaboration d´une théorie générale qui puisse servir comme directive pour la production des traductions. ... La théorie sera dynamique ... et elle pourra aider la formulation de la théorie littéraire et linguistique ; les traductions effectuées selon les directives tirées provisoirement de la théorie pourront influencer le développement de la culture qui les reçoit. » (Gentzler, 2010 : 87)

Au lieu d´appliquer à la traduction les théories déjà existantes appartenant à la littérature et à la linguistique, Lefevere et ses collègues hollandais/ flamands proposent que les chercheurs de la nouvelle discipline s´occupent surtout des aspects spécifiques de la traduction, et qu´ils appliquent ensuite à la théorie littéraire et linguistique ce qu´ils ont découvert. Par conséquent, ils restent très ouverts à de nouvelles approches et méthodes.

Les objets des études sont les textes traduits eux-mêmes, qui par définition sont sujets aux manipulations au niveau théorique et aux normes artistiques prédominantes ; mais en même temps, comme le suggère Lefevere, les traductions peuvent à leur tour influencer les normes mêmes qui les forment. Le texte est donc considéré soit comme produit soit comme producteur. Le rôle de médiation assumé par la traduction est plus qu´un transfert synchronique du signifié entre les cultures ; il s´agit aussi d´une médiation diachronique entre traditions historiques multiples. Le travail des chercheurs flamands et hollandais introduit plusieurs problèmes concernant la théorie littéraire, dont l´interdépendance culturelle des systèmes littéraires et la nature

intertextuelle non seulement de la traduction, mais de tous les textes. (Gentzler, 2010 : 88-89)

Les racines de la première phase des Translation Studies se situent dans le formalisme russe et dans le structuralisme fonctionnaliste du Cercle linguistique de Prague (1926-1948). Parmi les précurseurs de la génération des chercheurs hollandais et flamands des années 1970 et 1980 appartiennent aussi les traducteurs, chercheurs littéraires et linguistes tchécoslovaques (Jiří Levý, František Miko et Anton Popovič). Il y avait des contacts personnels entre les traductologues tchécoslovaques et leurs collègues hollandais au tournant des années 1960 et 1970. James Holmes et Frans de Haan, deux chercheurs des Pays-Bas, ont par exemple participé en mai 1968 au colloque « Translation as Art », « Překlad jako umění » qui eut lieu à Bratislava, et ont coédités, avec Anton Popovič, les Actes intitulées *The Nature of Translation. Essays on the Theory and Practice of Literary Translation* (The Hague – Paris, 1970), mais ensuite, les contacts furent interrompus, suite aux événements politiques en Tchécoslovaquie. (Gentzler, 2010 : 89, Gromová, Rakšányiová, 2005 : 62-63)

Les formalistes russes (dont l´oeuvre fut connue des traductologues tchécoslovaques) ont cherché à définir ce qu´ils appelaient la « littérarité » (le caractère littéraire d´une oeuvre). Ils ont évité les argumentations fondées sur la structure profonde, et ont examiné par contre les textes réels et les caractéristiques spécifiques de ceux-ci, orientation qu´ils partageaient avec les représentants des Translation Studies qui se distanciaient des théories telles que celle de Chomsky ou Nida, concentrés sur les composantes génératives de la structure profonde plutôt que sur les caractéristiques de la structure superficielle réelle. Les formalistes russes voulaient préciser ce qui différencie les textes littéraires des autres textes ; ils étudiaient ce qui rend les textes littéraires nouveaux, créatifs, novateurs par rapports aux autres textes. Ils étudièrent les textes de manières synchronique et

diachronique et cherchèrent à comprendre comment ces textes étaient liés à une tradition littéraire déterminante. Leur analyse formelle comprenait les facteurs internes et externes pour préciser la contribution d´un texte particulier à une tradition littéraire donnée en évolution, et pour mesurer sa distance de cette tradition littéraire. (Gentzler, 2010 : 90)

Les chercheurs des Translation Studies montrent l´effet diachronique des textes traduits sur les deux traditions littéraires : celle de la culture de départ et celle de la culture d´arrivée. Ils adoptent un autre concept du formalisme russe, celui de *ostranenje*, ce qui est un néologisme pouvant être traduit en français par *étrangéisation*, ou *défamiliarisation*, qui permet de rendre compte des aspects anti-conventionnels, particuliers, étrangers et bizarres des textes littéraires. De même, les chercheurs des Translation Studies refusaient de se concentrer uniquement sur le signifié dans la détermination du contenu du texte original, ainsi que de simplifier le texte pour en faciliter la consommation dans la culture réceptrice. Ils exigeaient que l´oeuvre traduite conserve les éléments étrangéisants de l´original ; s´il n´est pas possible d´exprimer ceux-ci tels quels dans la langue d´arrivée, le traducteur doit en trouver des nouveaux. (Gentzler, 2010 : 91)

Le groupe susmentionné de traductologues tchécoslovaques, composé de Jiří Levý et des Slovaques Anton Popovič et František Miko, était en partie inspiré des idées du formalisme russe, mais a évolué par rapport à ce dernier. Les chercheurs tchécoslovaques se sont distanciés du concept de la littérature comprise comme un ensemble d´oeuvres littéraires autonomes, isolées du reste de la réalité. (Gentzler, 2010 : 92)

Jiří Levý (**1926-1967**) se consacrait à des recherches très élaborées sur l´histoire des méthodes tchèques de la traduction, notamment de la traduction littéraire (voir sa thèse de doctorat *České theorie překladu*, 1957, SNKLU ; 2e éd. 1996, Ivo Železný) ; l´oeuvre comprend les réflexions de traducteurs tchèques - y

compris les réflexions de Jiří Levý lui-même-, sur la traduction, ses méthodes et ses normes, à partir du XV^e^ siècle jusqu´en 1945. À côté de cette oeuvre diachronique, Levý développait aussi des études théoriques dans le domaine de la traductologie synchronique. Le centre de son intérêt fut constitué par la traduction de la poésie, la versologie comparée, mais aussi l´histoire littéraire anglophone. Il était inspiré par la linguistique et la théorie littéraire structurale et fonctionnaliste (des travaux du Cercle linguistique de Prague, dont les textes du linguiste d´origine russe Roman Jacobson, et du théoricien littéraire et professeur de l´esthétique Jan Mukařovský) d´un côté, et par la théorie structurale de la littérature, notamment par les travaux des formalistes russes (Propp, Tynianov), de l´autre. Il était influencé par différentes théories qui se développaient dans les années soixante (la théorie du jeu, la théorie de la communication), à l´époque où Jiří Levý rédigeait son oeuvre la plus connue, *Umění překladu*, (1963, rééditée en 1983, 1998 et 2012). C´est aussi pratiquement la seule oeuvre de Levý connue à l´étranger, grâce à la traduction allemande, *Die literarische Übersetzung* (Frankfurt a. M., 1969), qui suivit de près la publication tchèque. Levý était connu à l´étranger aussi grâce à l´article, si souvent cité par les théoriciens du monde anglophone, *Translation as a Decision Process*, publié dans le recueil *To Honor Roman Jakobson: Essays on the Occasion of his Seventieth Birthday*, La Haye, Pays Bas, en 1966.

C´est surtout le texte de Levý *Umění překladu* [*L´art de la traduction*] qui est devenu fondamental pour le développement des Translation Studies parce qu´il étudie l´oeuvre littéraire comme une structure organisée ayant le potentiel de provoquer l´effet artistique. Levý applique les méthodes statistiques sur l´étude objective et descriptive des traductions concrètes, il développe aussi la théorie de communication et la théorie du jeu qu´il applique sur la traduction littéraire. Levý part aussi

des distinctions linguistiques entre les types de traduction que Roman Jakobson exposa dans son oeuvre *On Linguistic Aspects of Translation* (1959).

Les structuralistes pragois envisageaient les textes insérés dans les systèmes sémiotiques et la langue comme un code ou complexe d´éléments linguistiques qui se combinent selon certaines règles. Chaque mot se trouve en relation avec d´autres segments du même texte (relation synchronique) et avec d´autres mots se trouvant dans les textes appartenant à la tradition littéraire (relation diachronique). (Gentzler, 2010 : 92)

Dans le modèle de Jiří Levý, c´est la conservation de la qualité littéraire de l´oeuvre d´art qui est de première importance. Pour assurer le transfert de la « littérarité » de l´oeuvre, Levý met en relief l´aspect communicatif particulier des caractéristiques formelles spécifiques du style de l´auteur original qui donnent à l´oeuvre d´art son caractère littéraire particulier. Selon Jiří Levý, on peut spécifier logiquement les aspects qui font d´un texte une oeuvre d´art. Il conçoit une oeuvre d´art comme faisant partie intégrante du système culturel et social et envisage donc l´oeuvre dans son rapport avec les récepteurs. Levý s´appuie dans cet aspect de sa théorie sur l´oeuvre d´un autre fondateur du Cercle linguistique de Prague, Vilém Mathesius, qui avait postulé déjà en 1913 que l´objectif fondamental de la traduction littéraire était de rejoindre, avec les même moyens linguistiques ou avec les moyens diverses, le même effet artistique que l´original. La traduction de la poésie démontre que la correspondance d´effet artistique est plus importante que l´emploi des mêmes moyens stylistiques. Levý se concentre sur le style, les caractéristiques littéraires spécifiques du texte, qui le rendent littéraire. (Gentzler, 2010 : 93) Si une caractéristique expressive ne fonctionne pas dans la culture d´arrivée, le traducteur doit la remplacer ou même inventer une autre afin que la qualité littéraire globale soit maintenue. (Gentzler, 2010 : 98)

L´article de Jiří Levý *Translation as a Decision Process* (1967) a beaucoup influencé James Holmes qui dit que la traduction suppose l´établissement d´une hiérarchie de correspondances dépendant de certains choix initiaux qui, à leur tour, influencent les choix (et changements) successifs. Certains choix faits au début limitent et déterminent le type de correspondances disponibles pendant la traduction du reste du texte : p. ex. si le traducteur préfère la qualité expressive au message original, la rime ou le mètre au vers libre, la fonction conative au contenu sémantique, ces choix déterminent des possibilités des choix ultérieures. (Gentzler, 2010 : 108)

František Miko est auteur de *La théorie de l´expression et la traduction* (1970). Il retient que les nuances fines de l´expression sont la clé qui permet de déterminer les qualités artistiques globales de l´oeuvre. De même Anton Popovič croit que l´élément essentiel qui permet de saisir le moyen esthétique principal d´une traduction réside en l´analyse des changements concernant ces nuances. Chez Popovič, les différences sont aussi importantes que les équivalences. Il commence l´élaboration d´une théorie de la traduction par le travail comparatif, qui consiste à trouver les analogies et les différences entre la traduction et l´original. Il explique quel rapport il y a entre les deux ; il accepte le fait que les pertes, les acquis et les modifications font partie intégrante du processus de la traduction. Les transpositions sont, selon Popovič, un indice du caractère esthétique de l´original (elles ne sont pas dues à l´inadéquation de la traduction, comme le pensaient certains critiques de la traduction de l´époque). Dans son essai *The Concept «Shift of Expression» in Translation Analysis* (1970), il met l´accent sur l´importance des transpositions, du choix des moyens esthétiques et sur l´analyse des aspects sémantiques de l´oeuvre. Il se rend compte que le rapport entre la traduction et l´original n´est pas fondé unique-

ment sur l´identité, mais aussi bien sur la différence qui est due aux changements nécessaires survenus lors de la traduction.

Grâce à la théorie de Popovič, le critique littéraire de la traduction peut expliquer les traces que les transpositions ont laissées dans l´oeuvre traduite, par les normes culturelles de la culture cible qui orientent le texte (voir ensuite Gideon Toury, qui développe la problématique de l´influence des normes sur l´activité de la traduction). Au lieu de proposer l´unité stylistique avec l´original comme l´objectif ultime de la traduction, Popovič accepte l´impossibilité d´obtenir un texte équivalent et propose une théorie qui soit capable d´expliquer plutôt que de critiquer l´absence d´identité. (Gentzler, 2010 : 96-99)

James Holmes, poète et traducteur américain qui enseignait au début des années 1970 à l´Université d´Amsterdam au Pays-Bas, s´intéresse au rapport entre la traduction et d´autres systèmes de signification, ce qui a des répercussions sur sa méthodologie. Sa description de textes traduits commence par l´illustration de différentes méthodologies de traductions et de leur évolution dans différentes étapes de l´histoire. Holmes définit quatre types de traduction, ayant chacun un rapport différent avec l´original et appartenant à des traditions théoriques différentes :

Le premier type maintient le plus possible la forme de l´original, l´exemple en peut être hexamètre d´Homère en anglais.

Le deuxième type tente de trouver la fonction parallèle à l´intérieur de la tradition de la langue d´arrivée, en créant des formes analogues censées produire des effets similaires, comme p. ex. la traduction d´Homère en vers libres par Robert Fitzgerald.

Le troisième type prend le signifié original et le développe dans une forme propre à la langue d´arrivée.

Le quatrième type inclut ce que Holmes définit comme « formes déviantes » qui ne sont pas dérivées d´un poème original, mais maintiennent avec lui une similarité minimale.

Holmes ne donne préférence à aucun des quatre types de traduction (qui se réfère en fait uniquement à la traduction poétique) ; il affirme que chacun, une fois choisi par le traducteur, ouvre une série déterminée de possibilités et en même temps en exclut d´autres. (Voir sur ce point les idées de Jiří Levý qui ont influencé sans aucun doute la réflexion de James Holmes).

André Lefevere dans son oeuvre *Seven Strategies and a Blueprint* (1975) révèle une approche analogue à celle de Holmes. Il tente d´adopter une méthode plus empirique et objective; il prend le texte de départ et décrit sept types diverses de traduction (poétique), qui sont à la base de méthodologies distinctes qui tendent à orienter le processus de traduction. Chaque méthode offre certaines possibilités et en exclut d´autres.

La traduction phonémique est utile pour la reproduction de l´onomatopée, mais son côté négatif est qu´elle détruit souvent le signifié.

La traduction littérale peut transférer le sens sémantique, mais souvent, elle introduit clandestinement les explications et sacrifie la valeur littéraire du texte.

La traduction métrique a l´avantage de conserver le mètre, mais détruit souvent le sens et la syntaxe.

La traduction en prose évite de détruire le sens, mais la prose enlève souvent au texte la résonance poétique.

La traduction en rime enduit souvent beaucoup de limitations, parce que les paroles prennent souvent un sens différent de celui qui a été prévu, et le résultat est parfois ennuyant ou pédant.

La traduction en vers libre atteint une plus grande précision, avec un degré élevé de littérarité, mais elle oblige aussi à des amplifications, réductions.

L´interprétation (comprenant aussi les versions et imitations) est le dernier type défini par Lefevere, interprète le sujet et rend ainsi la réception du texte plus facile. (Gentzler, 2010 : 104-106)

Les théoriciens de la première génération des Translation Studies proposent une théorie de la traduction qui soit objective et fondée sur l´étude descriptive des textes concrets (textes de départ et textes d´arrivée), et qui permette non seulement de décrire la traduction comme résultat, mais notamment la traduction comme processus. Ils aspirent à décrire le processus de la traduction et les différentes stratégies que peut prendre le traducteur durant l´action de la traduction. Ils veulent rester objectifs, c´est-à-dire ne donner la priorité à aucune des stratégies qu´ils ont repérées et décrites grâce au corpus étudié de textes.

B.IV. La théorie interprétative

La théorie du sens ou la théorie interprétative de la traduction est due aux chercheurs de l´ESIT (École supérieure d´interprète et de traducteurs, Paris, fondée en 1957). C´est autour de cette École (aujourd´hui Sorbonne Nouvelle, Université de Paris III) que la théorie interprétative commence à se développer à la fin des années soixante-dix (1970). C´est pourquoi on appelle aussi parfois cette théorie École de Paris. On doit cette théorie essentiellement à Danica Seleskovitch (1921-2001) et à Marianne Lederer, mais elle compte aujourd´hui de nombreux adeptes et promoteurs en particulier dans le monde francophone. Parmi les représentants les plus connus de cette théorie appartiennent Danica Seleskovitch (de nationalité française), Marianne Lederer et Jean Delisle (chercheurs canadiens) et la chercheure espagnole Amparo Hurtado. (Moya, 2010 : 69)

D´un point de vue, il s´agit d´un prolongement de la théorie linguistique de la traduction, quoique la théorie interprétative se distingue de la théorie linguistique en plusieurs points : la théorie interprétative de la traduction ne se base pas sur la comparaison des langues (systèmes linguistiques) et elle ne prend pas pour unités de traduction les phrases (comme le faisaient les linguistes comparatistes) ; par contre, la théorie interprétative de la traduction insiste sur la traduction contextuelle, mettant en relief l´analyse du sens tel qu´il apparaît dans le discours (Delisle, 1984 : 50).

Les chercheurs de cette École se rendent compte que le phénomène de la traduction dépasse le cadre de la linguistique (notamment de la linguistique d´orientation formelle comme le structuralisme, la grammaire générative, etc.). Il y a des facteurs non-linguistiques qui influencent la traduction. Les chercheurs

de la théorie interprétative se tournent vers la linguistique textuelle ou, comme ils l´appellent, la textologie (notamment Jean Delisle).

À l´origine de cette théorie se trouve la pratique professionnelle de Danica Seleskovitch, qui s´est appuyée sur son expérience en tant qu´interprète de conférence pour mettre au point un modèle de traduction en trois temps : interprétation, déverbalisation, réexpression.

Ce modèle emprunte ses postulats théoriques aussi bien à la psychologie qu´aux sciences cognitives de son époque, avec un intérêt particulier pour le processus mental de la traduction.

La préoccupation centrale de la théorie interprétative est la question du «sens». Celui-ci est de nature non verbale parce qu´il concerne aussi bien ce que le locuteur a dit (l´explicite) que ce qu´il a tu (l´implicite). Pour saisir ce «sens», le traducteur doit posséder un «bagage cognitif» qui englobe la connaissance du monde, la saisie du contexte et la compréhension du vouloir-dire de l´auteur. À défaut de posséder ce bagage, le traducteur sera confronté au problème de l´ambiguïté et de la multiplicité des interprétations, ce qui risque de paralyser son élan de traduction. (Guidère, 2010 : 69-71)

Danica Seleskovitch développe le modèle du processus de la traduction en trois étapes :

1) La *compréhension* - comprendre un texte signifie saisir à la fois sa composante linguistique (signes graphiques) et extralinguistique. Le sens du texte est basé sur les compléments cognitifs de chaque lecteur particulier : il est clair que le sens dépend en grande partie de l´expérience individuelle du lecteur, de ses connaissances encyclopédiques, de son bagage culturel, bref, de sa compétence interprétative. La subjectivité dans l´interprétation du sens a ses limites, non seulement

en ce qui concerne les textes pragmatiques, mais aussi les textes littéraires. (Moya, 2010 : 76-78)

2) La *déverbalisation* consiste en une isolation mentale des idées ou des concepts impliqués dans un énoncé. Si le traducteur ne déverbalise pas les paroles de l´original, il tombe dans la traduction littérale (en transcodage) et rédige un texte final qui ne dit rien ou presque rien à ses nouveaux destinataires, surtout s´il s´agit d´une traduction entre deux langues très proches où le danger des interférences est le plus grand. Durant l´étape de la déverbalisation, le sens reste dans la conscience du traducteur, tandis que les signes (mots, phrases) de l´original doivent être oubliés ; cela est relativement facile pendant l´interprétation, qu´elle soit consécutive ou simultanée, parce que les sons du discours oral apparaissent et disparaissent, mais cela devient très difficile à être appliqué dans la traduction écrite où le texte est toujours présent. (Moya, 2010 : 78-79)

3) La *reformulation / reverbalisation* du sens dans une autre langue consiste en choix, de la part du traducteur, des moyens expressifs multiples que lui offre la langue cible. Le traducteur procède par associations successives d´idées, même si cette succession d´idées peut ne pas être linéaire, et doit avoir recours à l´analogie. (Delisle, 1984) La capacité associative, déductive du traducteur, sa créativité, son intuition, son imagination sont très importants notamment pendant cette étape du processus de la traduction. (Moya, 2010 : 79-80)

Dans la lignée de Seleskovitch, Jean Delisle (1980) a formulé une autre version plus didactique de la théorie interprétative de la traduction, en ayant recours à l´analyse du discours et à la linguistique textuelle. Il a étudié en particulier l´étape de concep-

tualisation dans le processus de transfert inter-linguistique. Pour lui, le processus de traduction se déploie en trois phases. Il a concentré en deux phases les trois étapes de Seleskovitch, la *compréhension* (1+2) et la *reformulation* (3), mais a ajouté une quatrième étape, celle de 4) l´*analyse justificative* dont l´objectif est de vérifier l´exactitude de la traduction réalisée.

D´abord, il place la phase de *compréhension* (1+2) qui consiste à décoder le texte source en analysant les relations sémantiques entre les mots et en déterminant le contenu conceptuel par le biais du contexte.

Ensuite, la phase de *reformulation* (3), qui implique la reverbalisation des concepts du texte source dans une autre langue, en ayant recours au raisonnement et aux associations d´idées.

Enfin, la phase d´*analyse justificative (vérification)* (4), qui vise à valider les choix faits par le traducteur en procédant à une analyse qualitative des équivalents, à la manière d´une rétrotraduction. (Moya, 2010 : 80)

Approche de la linguistique textuelle (ou l´approche basée sur l´analyse du discours) :

Jean Delisle, dans son oeuvre *L´analyse du discours comme méthode de traduction : initiation à la traduction française de textes pragmatiques anglais : théorie et pratique*, Éditions de l´Université d´Ottawa (1984) a proposé une méthode de traduction fondée sur l´analyse du discours, mais il s´est intéressé uniquement aux « textes pragmatiques » qu´il définit comme les textes non-littéraires : le texte pragmatique est plus dénotatif que connotatif, renvoie à une réalité plus ou moins objective, se prête généralement à une seule interprétation possible du sens, est souvent rédigé dans une langue codifiée, est d´une utilité pratique immédiate, et est plus ou moins didactique (Moya, 2010 : 75).

À travers l´analyse du discours, Delisle vise l´autonomisation de la traduction et l´institution d´une théorie « textologique »

centrée sur la dynamique traductionnelle, donc sur l´analyse du « processus cognitif de l´opération traduisante ».

Du point de vue traductologique, l´analyse du discours permet en effet de se focaliser sur le « sens » en abordant deux niveaux principaux : le niveau du *genre* (cadre d´expression linguistique et littéraire propre à une langue, p. ex. le genre lettre de motivation, roman policier, etc.), et le niveau du *texte* (des unités rhétoriques composées de séquences reliées et complémentaires : phrases, paragraphes).

C´est d´autant plus important qu´il existe des phénomènes textuels tels que l´intertextualité qui concerne les liens implicites ou explicites entre les textes, tels que la reprise, la parodie, le pastiche ou la citation. Le traducteur doit savoir reconnaître ces liens afin de ne pas traduire prosaïquement par exemple un vers célèbre de poésie.

Il est aussi important que le traducteur ait une sensibilité sociolinguistique, en particulier en ce qui concerne les formules de politesse selon les contextes et selon les cultures.

Dans les domaines de spécialité, l´analyse du discours sert à montrer le marquage culturel de la terminologie. Aussi les métaphores apparaissent comme des marqueurs de visions culturelles différentes par excellence. (Guidère, 2010 : 69-71)

Il y a, à notre avis, des liens incontestables entre la théorie interprétative, qui se veut anti-linguistique, et les théories linguistiques de la traduction, notamment la linguistique textuelle, l´analyse du discours, la pragmalinguistique et la sociolinguistique.

Dans *La Traduction aujourd´hui* (1994), Marianne Lederer résume ainsi les principaux acquis de la théorie interprétative de la traduction : « la théorie interprétative ... a établit que le processus de traduction consistait à comprendre le texte original, à déverbaliser sa forme linguistique et à exprimer dans une

autre langue les idées comprises et les sentiments ressentis.» (Guidère, 2010 : 70)

L´originalité de la théorie interprétative réside principalement dans la seconde phase, celle de *déverbalisation* : c´est l´acte essentiel à la saisie du sens, par lequel le traducteur transcende le niveau des mots pour s´approprier le sens d´un texte, qu´il devra ensuite reverbaliser dans la langue cible, en tenant compte des conditionnements du récepteur (langue, culture, etc.).

Ce modèle remet en cause les approches traditionnelles fondées sur la distinction d´une étape de *compréhension* dans la langue source, à laquelle succède une étape d´*expression* dans la langue cible. (Guidère, 2010 : 70)

Interpréter le sens d´un texte exige de préciser le niveau auquel on se situe : « Il faut faire le partage entre la langue, sa mise en phrases, et le texte ; car si l´on peut «traduire» à chacun de ces niveaux, l´opération de traduction n´est pas la même selon que l´on traduit des mots, des phrases ou des textes» (Lederer, 1994 : 13).

Cette distinction entre mots, phrases et textes, amène l´École de Paris à distinguer deux types de traduction, la *traduction linguistique* (traduction de mots et de phrases hors contexte), et la *traduction interprétative*, (traduction des textes ou traduction tout court). Pour Marianne Lederer, la véritable traduction n´est concevable que par rapport aux textes, c´est-à-dire dans le cadre d´un discours et en fonction d´un contexte : «La traduction interprétative est une *traduction par équivalences*, la traduction linguistique est une *traduction par correspondances*. La différence essentielle entre équivalences et correspondances est que les premières s´établissent entre textes, les secondes entre des éléments linguistiques » (Lederer, 1994 : 51, cité d´après Guidère, 2010 : 70).

Résumé des idées de l´ESIT:

1) La traduction doit refléter le vouloir-dire de l´auteur.
2) La traduction doit le faire de manière idiomatique.
3) La traduction doit produire sur ses lecteurs le même effet qu´a produit un jour le texte original sur les siens.

Or, pour les textes littéraires, le point 3) n´est pas toujours réalisable, cela supposerait que la compréhension et les sentiments soient ahistoriques.

Quant au point 2), les traducteurs optent souvent non pour l´acceptabilité du texte (sa conformité avec les règles de la langue cible), mais pour l´adéquation à l´original (cela concerne les textes littéraires mais aussi parfois les textes pragmatiques). (Moya, 2010 : 70-75, 85)

Approche critique:

L´utilité pratique de la théorie interprétative est incontestable en ce qui concerne notamment la didactique de l´interprétation (consécutive et simultanée). Cette théorie s´avère également applicable dans la traduction des textes pragmatiques, c´est-à-dire des textes dont la fonction dominante n´est pas la fonction esthétique. Par contre, en ce qui concerne les textes littéraires (avec la fonction esthétique dominante), l´application de cette théorie est plus problématique. Peter Newmark critique cette théorie, et plus concrètement Danica Seleskovitch, pour deux raisons :

1) traduire le sens, en oubliant avant les paroles, cela signifie simplifier trop les choses et passer par-dessus plusieurs détails et sèmes.
2) préférer les expressions idiomatiques, les locutions figées, les clichés, les phrases toutes faites qui ne figurent pas dans l´original, cela signifie déformer les nuances du signifié. (Moya, 2010 : 81)

<u>Utilité de la distinction terminologique :</u>

La distinction terminologique de la théorie du sens de l´ESIT entre *la signification* et *le sens* appartient également parmi les apports incontestables de cette école traductologique.

a) La *signification* appartient au niveau de la *langue* et dans le domaine de la traduction, c´est le *transcodage* qui y correspond. Le *transcodage* est donc une sorte de « traduction » au niveau des unités isolées de langue (le transcodage = l´*équivalence linguistique*). Le *transcodage* est utilisé pour la traduction de chiffres, noms propres, et beaucoup de termes scientifiques monosémiques ; il s´agit d´une « traduction » sans interprétation préalable du sens (= le *report* selon Jean Delisle, 1993, *La traduction raisonnée*).

b) Par contre, le *sens* appartient au niveau de la *parole* et c´est à ce niveau que se situe dans la plupart des cas la véritable traduction (la *traduction interprétative*). C´est la traduction précédée de l´étape de l´interprétation de sens. Cette traduction s´applique à la plupart de mots, syntagmes, propositions, phrases en contexte (la traduction proprement dite = l´*équivalence contextuelle*).

Les mots clés de la théorie interprétative sont le sens, le discours, le message, l´information, la communication authentique.

À un sens dans une langue (ou plutôt à une acception d´un mot), plusieurs sens peuvent correspondre dans l´autre langue ; c´est pourquoi il faut toujours interpréter le sens du mot dans le contexte pour bien traduire la phrase et le texte. Parfois, il peut cependant arriver que le résultat du *transcodage* (l´équivalent trouvé dans le dictionnaire) et de la *traduction* (interprétation en contexte) coïncident ; il s´agit dans ces cas de la traduction mot à mot dont le traducteur « interprétatif » se servira rarement (ou presque jamais, selon l´ESIT).

En somme, la théorie interprétative de la traduction est cibliste en ce sens qu´elle accorde une attention particulière au

lecteur cible, à l´intelligibilité de la traduction produite et à son acceptabilité dans la culture d´accueil. (Guidère, 2010 : 71, Moya, 2010 : 70-71)

B.V. La théorie du jeu

La théorie du jeu a été mise au point par le mathématicien John von Neumann pour décrire les relations d´intérêt conflictuelles qui ont un fondement rationnel. L´idée est de trouver la meilleure stratégie d´action dans une situation donnée, afin d´optimiser les gains et de minimiser les pertes : c´est la « stratégie minimax ». Cette théorie a été successivement appliquée à divers champs d´activité humaine, dont l´activité de traduction.

C´est l´idée d´optimisation qui a retenu l´attention des traductologues : comment aider le traducteur à optimiser le processus de décision sans perdre trop de temps ? Jiří Levý (1967) estime que la théorie du jeu peut y contribuer : «La théorie de la traduction a tendance à être normative : elle vise à apprendre aux traducteurs les solutions optimales. Mais le travail effectif du traducteur est pragmatique. Le traducteur a recours à la solution qui offre le maximum d´effet pour un minimum d´effort déployé. Le traducteur recourt intuitivement à la stratégie minimax. » (Guidère, 2010 : 74)

Dinda L. Gorlée (*1943) adopte la même approche mais en partant des postulats théoriques différents. S´inspirant de la notion de jeu de langage élaborée par Ludwig Wittgenstein dans son *Tractatus Logico-Philosophicus*, elle entreprend l´étude de ce qu´elle appelle le «jeu de la traduction». La traduction est comparée à un puzzle puis à un jeu d´échecs : «Le jeu de la traduction est un jeu de décision personnelle fondé sur des choix rationnels et réglés entre des solutions alternatives » (Gorlée, 1993). La comparaison avec le jeu se justifie, selon Gorlée, par le fait qu´un jeu a toujours pour but de trouver la solution la plus adéquate en fonction de règles instituées pour le jeu en question.

Ce rapprochement permet de mettre en lumière la dimension générique de la traduction. Comme le jeu, la traduction présente une part d´imprécision qui possède à la fois des avantages et des inconvénients. Par exemple, l´analogie avec le jeu d´échecs permet de mettre en parallèle les règles qui le régissent avec celles qui déterminent le langage. Mais en traduction, il ne s´agit pas de *gagner* ni de *perdre* au jeu, mais de *réussir* ou *d´échouer* à trouver la solution optimale.

La théorie du jeu ne prend pas en considération les facteurs émotionnels, psychologiques et idéologiques qui peuvent influencer le processus de traduction. Elle ne prend pas non plus en compte les lacunes de formation du traducteur. Il s´agit d´une approche formelle et idéalisée de la traduction qui ne tient pas compte des contraintes de la réalité professionnelle. Ce qui rend également problématique l´application de la théorie du jeu à la traduction, c´est l´absence de la dimension ludique dans la traduction.

Mathieu Guidère estime que si l´objectif de la traduction selon la théorie du jeu est de rechercher systématiquement la solution optimale, il est plus pertinent de restreindre cette approche à la traduction pragmatique (soit de textes informatifs, scientifiques ou techniques). (Guidère, 2010 : 74-75)

Jiří Levý : **« Translation as a Decision Process » (1967)**

(Les pages suivantes sont basées sur l´article de Jiří Levý, « Translation as a Decision Process », publié originairement dans *To Honor Roman Jakobson : Essays on the Occasion of his Seventienth Birthday*, 11 October 1966, vol. 3, II, Hague, 1967, pp. 1171-1182. Nous nous servons ici de la traduction italienne par Stefano Traini, *La traduzione come processo decisionale*, publiée dans l´anthologie des textes traductologiques contemporains, éditée par Siri Nergaard: *Teorie contemporanee della traduzione*. Strumenti Bompiani, Milano, 1995, pp. 63-83. C´est nous qui tra-

duisons en français. Les explications ajoutées ou les passages omis par nous sont indiqués entre les crochets.)

« 1. D´un point de vue téléologique, la traduction est un processus de communication : l´objectif de l´acte de traduire est de communiquer la connaissance de l´original au lecteur étranger. Du point de vue pratique du traducteur, à chaque moment de son travail [...], l´activité de traduction est un processus décisionnel : une série d´un certain nombre de situations consécutives – de coups, comme dans un jeu -, de situations qui imposent au traducteur la nécessité de choisir entre un certain nombre d´alternatives [...].

Un exemple banal montrera les éléments de base d´un problème décisionnel. Supposons qu´un traducteur anglais devra rendre le titre de la comédie *Der gute Mensch von Sezuan* de Bertold Brecht. Il doit décider entre deux possibilités :

Der gute Mensch von Sezuan

The Good Man of Sechuan	*The Good Woman of Sechuan*
(Le bon homme de Sichuan)	*(La bonne femme de Sichuan)*

Les éléments de base du problème décisionnel sont les suivants :

La situation (donc une abstraction de la réalité qui, dans une théorie formalisée, serait exprimée à travers un modèle) : en anglais, il n´y a pas de terme qui soit équivalent quant au sens et quant à la valeur stylistique au mot allemand *Mensch* (puisque *person* appartient à un autre niveau stylistique) ; le champ sémantique est couvert par deux mots : *man* (*homme*) et *woman* (*femme*).

L´*instruction I* définit la classe des possibilités alternatives : il est nécessaire de trouver un mot anglais qui dénote la classe des êtres dits « homo sapiens ».

Le paradigme (donc la classe des solutions possibles ; dans notre cas, le paradigme a deux membres : *man* (*homme*) et *woman* (*femme*).

L´*instruction II* régit le choix entre les deux alternatives. L´instruction dépend du contexte ; dans notre cas, elle dépend du contexte de la comédie entière (macro-contexte). Les deux alternatives ne sont pas équivalentes ; le choix n´est pas dû au hasard, mais est lié au contexte. Chaque interprétation a la structure de la solution du problème (*problem solving*) : l´interprète doit choisir d´une classe de sens possibles du mot ou de l´idée prédominante, des conceptions différentes du personnage, du style ou de la vision philosophique de l´auteur. Le choix est plus limité (*plus simple*) si le nombre des alternatives possibles est plus petit, ou s´il est réduit par le contexte.

Une fois que le traducteur a décidé au profit d´une des alternatives, il a déjà défini, par son propre choix, le nombre de « coup » suivants : il a prédéterminé ses décisions concernant les questions techniques telles que les formes grammaticales, et aussi certains « problèmes philosophiques » tels que, dans notre exemple, l´interprétation du « héros » de la comédie et le mode complexe de sa représentation. Ce qui vaut dire que le traducteur a construit le contexte par un certain nombre de décisions successives, puisque le processus de traduction a la forme d´un jeu à information complète – un jeu dans lequel chaque coup suivant est influencé par la connaissance des décisions précédentes et par la situation qui en a résulté (le jeu aux échecs donc, mais pas le jeu aux cartes). Choisissant la première ou la seconde alternative, le traducteur a choisi de jouer un des deux jeux possibles. [...]

[...]

L´une des approches possibles à la théorie de la traduction est celle de prendre en considération toutes les décisions successives dépendant du choix donné, et de tracer l´ordre de priorité

pour la solution de différents problèmes et le degré d´importance d´éléments divers dans l´oeuvre littéraire observée de ce point de vue.

Les résultats des deux jeux différents (donc des deux séries de décisions résultant des deux interprétations alternatives du titre de la comédie de Brecht) sont deux variantes de traduction différentes ; leur distance peut être mesurée à partir du nombre de décisions différentes incorporées au texte.

Nous pouvons aborder le processus de traduction en termes de problèmes décisionnels grâce au simple fait que cela est conforme à l´expérience pratique. En conséquence, il devrait être possible d´appliquer à la traduction les méthodes formels de la théorie du jeu.

[...]

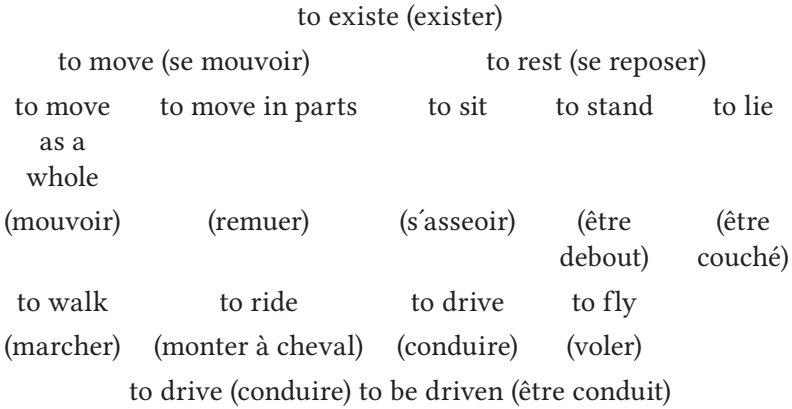
2. Supposons qu´un traducteur anglais doit rendre le mot allemand « Bursche ». Il peut choisir à partir d´un groupe d´expressions plus ou moins synonymes : « boy », « fellow », « chap », « youngster », « lad », « guy », « lark », etc. Ceci est son paradigme, c.-à-d. la classe des éléments qui satisfont une certaine instruction, qui est dans ce cas sémantique ; « a young man » (« un jeune homme »). Le paradigme est qualifié et circonscrit par cette instruction que nous désignons donc comme une instruction de définition (definitional instruction). Une instruction de définition donne la forme au paradigme, et le paradigme est constitué par les contenus de son instruction de définition. Un paradigme n´est pourtant pas un ensemble d´éléments complètement équivalents, mais est un ensemble ordonné selon des critères différents (niveaux stylistiques, extensions connotatives du sens, etc.).

Les instructions qui régissent le choix du traducteur des alternatives disponibles peuvent être définies comme des instructions sélectives (selective instructions). Celles-ci peuvent être

de toutes sortes (tout comme des instructions de définition) : sémantiques, rythmiques, stylistiques, etc.

Le choix d´une unité lexicale (et aussi des éléments d´ordre plus élevé) est régi par un tel système d´instructions, consciemment ou inconsciemment. Ces instructions sont soit objectives, dépendantes du matériel linguistique, soit subjectives, dépendantes en grande partie de la structure de la mémoire du traducteur, de ses critères esthétiques, etc. Le terme final contenu dans le texte pourrait être analysé à partir du système d´instructions responsable de son occurrence ; il est possible de reconstruire le modèle de sa genèse, son modèle génératif.

L´interprétation du lecteur des signifiés contenus dans le texte prend elle aussi la forme d´une série de « coups » : le choix d´une des interprétations possibles d´une unité sémantique peut être représentée comme une série de décisions qui vont des signifiés plus généraux aux plus spécifiques. Sur cette théorie sémantique peut se baser le recognascative model, c.-à-d. un modèle formalisé d´interprétation :



Le traducteur, dans son système de décisions, peut faire un pas de plus ou de moins par rapport à ce que l´auteur avait fait dans l´original.

Les décisions du traducteur peuvent être nécessaires ou non-nécessaires, motivés ou immotivés. La décision est motivée si elle est prescrite par le contexte (linguistique ou extralinguistique).

[...]

3. Les modèles d´instructions ou des paradigmes correspondants dépendent de la structure du matériel dans lequel ils sont effectués ; [...]. Il est connu que les langues diffèrent dans la densité de la segmentation lexicale d´un champ sémantique donné [...]. Plus ample est la segmentation sémantique de la langue de départ par rapport à celle de la langue d´arrivée, plus grande devient la dispersion des variantes de traduction ; le processus de traduction de l´anglais de base (basic english) à l´anglais standard peut être représenté comme suit :

	produce (produire)
make (faire)	manufacture (construire)
	constitute (former)

Au contraire, plus la segmentation lexicale de la langue de départ par rapport à celle de la langue d´arrivée est restreinte, plus la dispersion des variantes de traduction est limitée [...].

produce (produire)	
manufacture (construire)	make (faire)
constitute (former)	

[...]

En considérant les constructions sémantiques d´une certaine complexité, par exemple comme les personnages d´une pièce de théâtre, nous avons à faire avec les combinaisons d´un nombre d´instructions, c.-à-d. que nous entrons au champ de la syntaxe des instructions.

[...]

La traduction étant à la fois une interprétation et une création, les processus décisionnels qui sont opératifs dans son cadre sont de deux types :

1) le choix des éléments du paradigme sémantique du mot (ou d´une construction sémantique plus complexe) du texte de départ, c.-à-d. entre les interprétations possibles du « signifié » du texte ;
2) le choix du paradigme des termes (constructions verbales) du langage d´arrivée qui correspond plus ou moins au « signifié » choisi en 1), c.-à-d. «l´expression du signifié ».

Les processus décisionnels dans la traduction ont la structure d´un système sémiotique, avec son aspect sémantique (ce qui signifie un répertoire d´unités définies par leur relation avec leurs référents), sa syntaxe (c.-à-d. les règles pour combiner ces unités, si nous entendons par « unités » paradigmes ou instructions). Comme tous les processus sémiotiques, la traduction a aussi sa dimension pragmatique.

4. La théorie de la traduction tend à être normative, instruisant les traducteurs quant à la solution optimale ; cependant, le travail réel de traduction est pragmatique ; le traducteur décide pour une des solutions possibles qui promet d´atteindre le maximum d´effet avec le minimum d´effort. Ce qui revient à dire qu´il décide intuitivement pour la soi-disant stratégie minimax (minimax strategy).

Par exemple, il n´y a aucun doute qu´une traduction qui préserve dans les rimes les voyelles de l´original serait préférable, du moment où les valeurs expressives des voyelles peuvent jouer un rôle important dans l´ensemble du schéma émotionnel de la poésie. Or le prix que le traducteur aurait payé à compliquer sa tâche de cette manière, serait si grand que les traducteurs modernes préfèrent y renoncer. Le même système est adopté, de

manière moins évidente, par les traducteurs de la prose : ils sont contents de trouver pour leur phrase une forme qui exprime plus ou moins tous les signifiés nécessaires et toutes les valeurs stylistiques, malgré qu´il soit possible de trouver, au bout de plusieurs heures d´expérimentations et réécritures, une solution meilleure.

Les traducteurs adoptent en général une stratégie pessimiste, et sont soucieux d´accepter seulement les solutions dont la « valeur » [...] ne descende pas au-dessous d´une certaine limite minimale admissible par leurs critères linguistiques et esthétiques. Puisque l´aspect pragmatique du travail du traducteur est basé sur une stratégie minimax, il devrait être possible d´utiliser les méthodes mathématiques correspondantes pour évaluer et calculer les préférences des traducteurs (c.-à-d. de déterminer les facteurs individuels dont est composé ce qui est d´habitude défini comme méthode des traducteurs).

[...]

Pour le traducteur, le degré d´importance d´un moyen stylistique est une valeur relative, mesurable seulement en rapport aux autres valeurs, dont en premier lieu la valeur assignée à la pureté linguistique.

[...]

Il serait intéressant de poursuivre les recherches sur les problèmes abordés par les traducteurs ; on pourrait tirer profit de l´application des stratégies minimax. [On pourrait notamment se concentrer à chercher des réponses à des questions suivantes :]

1) Quel degré d´utilité est assigné aux différents moyens stylistiques et à leur préservation dans différents genres littéraires (prose, poésie, drame, folklore, littérature pour la jeunesse, etc.) ?

2) Quelle est l´importance relative des critères linguistiques et stylistiques dans différents genres littéraires ?
3) Quelle avait été la composition quantitative présumée du public auquel les traducteurs des époques différentes et de divers types de textes ont adressé leurs traductions ? Avec les traducteurs contemporains, la réception effective de leurs textes pourrait être confrontée avec les résultats des analyses empiriques visant à découvrir les prédilections actuelles du public. » (Nergaard, 1995 : 63-83)

Jiří Levý définit la traduction comme une *situation* dans laquelle le traducteur choisit parmi les *instructions*, c´est-à-dire des choix sémantiques et syntaxiques possibles afin d´atteindre la solution optimale. C´est pourquoi il est parfois associé aussi à la théorie du jeu, même si son apport au développement de la théorie traductologique est beaucoup plus grand et il ne serait pas juste de le résumer à sa seule parenté avec la théorie du jeu. Levý peut être également associé aux précurseurs des Translation Studies et des études systémiques des traductions littéraires. En fait, les chercheurs hollandais, belges et britanniques des Translation Studies (des années 1970) étaient en grande partie inspirés par les idées du formalisme russe et du structuralisme fonctionnel pragois dont l´influence se manifeste aussi dans la théorie de la traduction de Levý. La vision systémique du processus de la traduction comme d´un processus décisionnel (où une décision prise au début du texte peut influencer toute une série de décisions ultérieures) apparaît ensuite chez d´autres traductologues de l´école des Translation Studies (J. Holmes, A. Lefevere).

B.VI. La théorie de l´action

La théorie actionnelle de la traduction a été développée en Allemagne dans les années 1980 par Justa Holz-Mänttäri. Holz-Mänttäri est une traductrice professionnelle, traductologue et formatrice de traducteurs allemande vivant en Finlande, auteur de plusieurs livres théoriques sur la traduction, p. ex. *Translatorisches Handeln: Theorie une Methode* (Helsinki, 1984). La traduction est envisagée, dans le cadre de cette théorie, comme un processus de communication interculturelle visant à produire des textes appropriés à des situations spécifiques et à des contextes professionnels. Elle est considérée comme un simple outil d´interaction entre des experts et des clients (Guidère, 2010 : 71-72).

Pour développer cette conception pragmatique de la traduction, Holz-Mänttäri s´est appuyée sur la théorie de l´action et, dans une large mesure, sur la théorie de la communication. Elle a pu ainsi mettre en évidence les difficultés culturelles que le traducteur doit surmonter dans certains contextes professionnels.

L´objectif premier de la théorie actionnelle est de promouvoir une traduction fonctionnelle permettant de réduire les obstacles culturels qui empêchent une communication efficace. Pour y parvenir, Holz-Mänttäri (1984) recommande de procéder avant tout à une analyse minimale du texte source qui se limite à *la construction* et *la fonction*. Pour elle, le texte source n´est qu´un outil pour la mise en oeuvre des fonctions de la communication interculturelle. Il n´a pas de valeur intrinsèque et dépend complètement de *l´objectif communicationnel* que se fixe le traducteur. La principale préoccupation du traducteur est le *message* qui doit être transmis au client. Avant de décider de

l´équivalence à employer, le traducteur doit évaluer à quel point le thème du message est acceptable dans le contexte culturel cible. (Guidère, 2010 : 71-72)

Ainsi par exemple, la théorie actionnelle de la traduction recommande de remplacer les éléments culturels du texte source par d´autres éléments plus appropriés à la culture cible, même s´ils paraissent éloignés des éléments originaux. L´essentiel est de parvenir au même but recherché dans le cadre de la communication interculturelle. C´est l´action seule qui détermine, en définitive, la nature et les modalités de la traduction.

Le traducteur apparaît comme un chaînon principal qui relie l´émetteur original du message à son récepteur final. Il est l´interlocuteur privilégié du client, envers lequel il a une responsabilité éthique majeure. Holz-Mänttäri (1986) explique aussi les qualités professionnelles requises du traducteur et la formation nécessaire pour les développer. (Guidère, 2010 : 71-72)

La théorie actionnelle de la traduction est ainsi un cadre de production des textes professionnels. L´action du traducteur est définie en référence à sa fonction et à son but. Le texte source est envisagé comme un contenant de composants communicationnels, et le produit final est évalué en référence au critère de la fonctionnalité. Un cahier de charges (*la consigne de la traduction*) définit les spécifications du produit qu´est la traduction finale : il précise le but de la communication, le mode de réalisation, la rémunération prévue, les délais imposées, etc. (Guidère, 2010 : 71-72)

La fonction détermine alors l´ensemble du travail du traducteur qui doit prendre en compte les besoins humains dans la situation de communication visée et les rôles sociaux dans la culture d´arrivée. Holz-Mänttäri (1984 : 17) distingue au moins sept rôles en fonction des situations : l´initiateur de la traduction, le commanditaire, le producteur du texte source, le traduc-

teur, l´applicateur du texte cible, le récepteur final, le diffuseur (Guidère, 2010 : 71-72).

Dans la succession de ces rôles, le traducteur est considéré comme un «transmetteur de messages» : il doit produire une communication particulière, à un moment donné et suivant un but précis. Mais il doit aussi agir en tant qu´expert en interculturalité en conseillant le client commanditaire et, au besoin, en négociant avec lui le meilleur moyen d´atteindre son but.

Selon Holz-Mänttäri, le traducteur doit prendre toutes les mesures qu´il juge utiles pour surmonter les obstacles culturels qui empêchent d´atteindre le but recherché. De plus, il doit négocier avec le commanditaire le moment opportun ainsi que les conditions les plus favorables pour diffuser sa traduction. Bref, le traducteur est responsable du succès comme de l´échec de la communication dans la culture cible (Guidère, 2010 : 71-72).

Cette théorie un peu radicale a été critiquée par plusieurs traductologues, y compris par les tenants de l´approche fonctionnelle comme Christiane Nord (*Text Analysis in Translation*, Amsterdam/ Atlanta, 1991 : 28). Ils lui reprochent notamment de ne pas prendre en compte le fait qu´en réalité, le traducteur ne peut pas toujours décider de tout (il doit prendre de telles décisions qui soient conformes à la loyauté au client). Peter Newmark (*About Translation*, Clevedon, 1991 : 106) a reproché à Holz-Mänttäri que son approche était trop orientée vers le business et les relations publiques, alors que ces domaines ne représentent qu´une partie de l´activité de traduction (Guidère, 2010 : 71-72).

Dans sa théorie et méthodologie de « l´action traductionnelle » (« translatorisches Handeln »), présentée pour la première fois en 1981, puis sous une forme détaillée en 1984, Holz-Mänttäri évite même d´utiliser le mot traduction au sens strict, ce qui lui permet de s´éloigner des concepts traditionnels et des attentes liées à ce mot. Sa théorie se base sur les principes de la théorie de l´agir (von Wright 1968) ; elle est conçue pour cou-

vrir toutes les formes de transfert interculturel, y compris celles qui n´impliquent pas l´existence d´un texte, source ou cible. Elle préfère parler de *transmetteurs de messages*, qui consistent en du matériel textuel combiné avec d´autres médias tels que les images, les sons et les gestes (Nord, 2008 : 24-25).

Dans le modèle de Holz-Mänttäri, la traduction est définie comme une «action complexe conçue pour réaliser une finalité déterminée ». Le terme générique qui décrit ce phénomène est « l´action traductionnelle ». La finalité de « l´action traductionnelle » est d´effectuer le transfert des messages à travers les barrières culturelles et langagières, au moyen des *transmetteurs de messages* produits par des *experts*. Les traducteurs sont des *experts* dans la production des *transmetteurs de messages* appropriés dans une *situation de communication interculturelle ou transculturell*e, ou selon la terminologie de Holz-Mänttäri, ils sont *experts* dans la *co-opération communicative* : « l´action traductionnelle est le processus de production d´un transmetteur de message d´une certaine sorte, conçue pour être utilisée dans des systèmes d´action supérieurs, afin de co-ordonner la coopération actionnelle et communicative » (1984 : 17, cité d´après Nord, 2008 : 25).

Holz-Mänttäri souligne les aspects actionnels du processus de traduction, par le biais de l´analyse des rôles des participants (l´initiateur, le traducteur, l´utilisateur, le récepteur du message) ainsi que les conditions situationnelles (les aspects temporels et géographiques, le médium) dans lesquelles ont lieu leurs activités. Une des considérations les plus importantes pour Holz-Mänttäri est le statut du traducteur. Sa conception de la formation professionnelle valorise le rôle du traducteur qui est considéré en tant qu´expert professionnel.

Dans ses dernières publications, Holz-Mänttäri se laisse inspirer de la biocybernétique pour expliquer les conditions qui permettent aux êtres humaines de coopérer mutuellement (1988).

La capacité de produire des « transmetteurs de messages » est déterminée par les fonctions cérébrales qui doivent être prises en compte dans la formation des « experts en production de textes » (1993). Cette approche peut être considérée comme appartenant également partiellement au domaine de la traductologie cognitive et psycholinguistique (Nord, 2008 : 25).

B.VII. La théorie du skopos et les approches fonctionnalistes

Les approches fonctionnalistes de la traduction - aperçu historique

Les approches fonctionnalistes de la traduction ont une longue tradition. Au cours de l´histoire, on trouve des traducteurs, pour la plupart de la Bible et de textes littéraires, qui ont affirmé que la traduction dépendait ou était en grande partie déterminée par la situation. Pourtant, le concept de bonne traduction était souvent associé à une fidélité mot-à-mot au texte source, bien que le résultat soit souvent différent de cette finalité proclamée théoriquement. Cicéron (106-43 av. J.-C.) explique ainsi le dilemme :

« J´ai en effet traduit, des plus éloquents des Attiques, Eschine et Démosthène, les deux discours les plus célèbres ; et je les ai traduits non en interprète, mais en orateur, avec la même présentation des idées et des figures, en adaptant les mots à notre propre langue. Pour ceux-ci je n´ai pas jugé nécessaire de les rendre mot pour mot, mais j´ai conservé dans son entier le genre des expressions et leur valeur. Je n´ai pas cru en effet que je dusse en rendre au lecteur le nombre, mais en quelque sorte le poids. » (Cicéron, *L´Orateur. Du meilleur genre d´orateur.* Paris, 1964, p. 114, cité d´après Nord, 2008 : 15-16)

Plusieurs traducteurs de la Bible partageaient l´avis que le processus de traduction doit comprendre les deux démarches : la reproduction fidèle des caractéristiques formelles du texte source et l´adéquation aux lecteurs cibles. St Jérôme (347-419) et Martin Luther (1483-1546) estimaient que, pour certains passages de la Bible, le traducteur doit reproduire jusqu´à l´ordre des mots

(St Jérôme, *Lettre à Pammachius*) ou s´en tenir à la lettre (Luther, *Épître sur l´Art de Traduire et l´Intercession des Saints*, 1530). Pour d´autres passages, en revanche, il était plus important de rendre le sens (St Jérôme) ou d´adapter le texte aux besoins des lecteurs cibles. (Nord, 2008 : 16)

De même, Eugène A. Nida (*Toward a Science of Translating. With special reference to principles and procedures involved in Bible translating*, Leiden, 1964) fait une distinction, en traduction, entre l´équivalence formelle et l´équivalence dynamique, la première insistant sur une reproduction fidèle des éléments formels du texte source, tandis que la deuxième souligne l´importance de l´équivalence d´effet communicatif extralinguistique : « Une traduction visant l´équivalence dynamique cherchera à créer une expression totalement naturelle, afin de placer le destinataire devant des modes de comportement propres à sa culture ; une telle traduction ne cherche pas à ce que le destinataire comprenne les comportements culturels de la situation source afin de comprendre le message » (Nida, 1964, cité d´après Nord, 2008 : 16).

Dans *A Framework for the Analysis and Evaluation of Theories of Translation* (1976, *Lignes directrices pour l´analyse et l´évaluation des théories de la traduction*), Nida met accent sur la finalité de la traduction, sur les rôles respectifs du traducteur et des destinataires, ainsi que sur les implications culturelles du processus de traduction :

« Dans le cas de différentes traductions d´un même texte, l´adéquation relative de chacune d´elles est toujours fonction de la mesure où chaque traduction arrive à remplir la finalité recherché. C´est-à-dire que la validité relative de chaque traduction sera jugée selon la capacité des destinataires à réagir au message (pour ce qui est du contenu aussi bien que de la forme), par rapport à : 1. la réaction que l´auteur du texte source voulait que soit la réaction chez les destinataires en langue source

; 2. la réaction réelle de ceux-ci. Il est évident que les réactions ne sauraient jamais être identiques, puisque la communication interlinguale implique toujours des différences de type culturel, notamment des différences entre les systèmes de valeurs, les présupposés conceptuels et les antécédents historiques » (Nida, 1976, cité d´après Nord, 2008 : 16-17).

Dans les années soixante, on a accentué le côté linguistique dans l´approche de Nida, ce qui correspondait à un contexte historique : pendant les années 1950 et 1960, la linguistique représentait la discipline humaniste dominante. Les premières expériences dans le domaine de la traduction automatique s´appuyaient inévitablement sur l´étude contrastive des langues. En même temps, la linguistique structurale, développant l´idée du langage comme code et le concept des universaux du langage, avait encouragé l´illusion que le langage – et la traduction en tant qu´opération linguistique – pourrait constituer l´objet de recherches scientifiques rigoureuses, comme n´importe quel autre objet des sciences. La traduction avait été jusque-là considérée comme un art ou une pratique professionnelle ; dorénavant, elle avait la chance de se voir reconnue comme une science et admise parmi les recherches universitaires sous l´égide de la linguistique appliquée. Rien d´étonnant de voir de nombreuses définitions de la traduction de l´époque souligner cet aspect linguistique :

« La traduction peut se définir comme suit : le remplacement des éléments textuels dans une langue (langue source) par des éléments équivalents dans une autre langue (langue cible) » (Catford, 1965), ou encore : « La traduction consiste à reproduire dans la langue cible l´équivalent naturel le plus proche du message en langue source (Nida et Taber, 1969) » (Nord, 2008 : 18).

Toutes ces approches linguistiques ne voyaient dans la traduction qu´une opération de transcodage. Au début des années 1970, grâce à l´essor d´une vision plus pragmatique, l´attention

des traducteurs et traductologues s´est déplacée du mot et de la phrase comme unité de traduction vers le texte. Néanmoins, l´orientation linguistique dominante persistait encore comme cadre théorique de base au moins pendant une décennie, si ce n´est jusqu´à nos jours (chez certains traductologues et dans certains pays). Par exemple, pour Wolfram Wilss, en 1977 : « La traduction part d´un texte en langue source pour mener à la production d´un texte en langue cible qui en soit l´équivalent le plus proche possible et qui présuppose une compréhension du contenu et du style du texte d´origine » (Wolfram Wills, *Übersetzungswissenschaft. Probleme und Methoden*, Tübingen, 1977 ; Nord, 2008 : 19).

La théorie du skopos

Le mot grec *skopos* signifie la visée, le but ou la finalité (cf. *lo scopo* en italien). Il est employé en traductologie pour désigner la théorie initiée en Allemagne (surtout à l´Université de Heidelberg) par Hans Vermeer à la fin des années 1970. Parmi ses promoteurs, on trouve également Christiane Nord et Margaret Ammann. La théorie du *skopos* s´inscrit dans le même cadre épistémologique que la *théorie actionnelle* de la traduction, et s´intéresse également avant tout aux textes pragmatiques et à leurs *fonctions* dans la culture cible. La traduction est envisagée comme une *activité* humaine particulière, ayant une *finalité* précise et un *produit final* qui lui est spécifique (le *translatum*).

Hans Vermeer est parti en 1978 du postulat que les méthodes et les stratégies de traduction sont déterminées essentiellement par le but ou la finalité (le skopos) du texte à traduire. La traduction se fait en fonction du skopos. Mais il ne s´agit pas de la fonction assignée par l´auteur du texte source, mais d´une *fonction* (d´où le qualificatif de *fonctionnelle* attribué à cette théorie) prospective rattachée au texte cible et qui dépend du *commanditaire* de la traduction (du *client*). C´est le client qui fixe un

but au traducteur en fonction de ses besoins et de sa stratégie de communication. Pourtant, le traducteur doit respecter deux autres règles importantes. D´une part, *la règle de cohérence* (*intratextuelle*) qui stipule que le texte cible (translatum) doit être suffisamment cohérent pour être correctement compris par le public cible, comme une partie de son monde de référence. D´autre part *la règle de fidélité* (*cohérence intertextuelle*) qui stipule que le texte cible doit maintenir un lien suffisant avec le texte source.

Grâce à l´influence de Katharina Reiss (1984), Vermeer a précisé sa théorie en élargissant son cadre d´étude pour englober des cas spécifiques qui n´étaient pas pris en compte jusquelà.

Il a intégré par exemple la problématique de la typologie textuelle de K. Reiss. Si le traducteur parvient à rattacher le texte source à un type textuel ou à un genre discursif, cela l´aidera à mieux résoudre les problèmes qui se poseront à lui dans le processus de traduction. Vermeer prend en considération les *types de textes* définis par K. Reiss (*informatifs, expressifs, opérationnels*) pour mieux préciser les fonctions qu´il convient de préserver lors du transfert.

Ainsi, le texte source est conçu comme une *offre d´information* fait par un producteur en langue A à l´attention d´un récepteur de la même culture. La traduction est envisagée comme une *offre secondaire d´information*, censée transmettre plus ou moins la même information à des récepteurs de langue et de culture différentes. La sélection des informations et le but de la communication dépendent des besoins et des attentes des récepteurs cibles.

Le *skopos* du texte (= le but, l´objectif communicationnel ultime que le texte traduit doit atteindre) peut être identique ou différent entre les deux langues concernées : s´il demeure identique, Vermeer et Reiss parlent de *permanence fonctionnelle* ; s´il varie, ils parlent de *variance fonctionnelle*. Dans un cas, le prin-

cipe de la traduction est la *cohérence intertextuelle*, dans l´autre, l´*adéquation au skopos*.

La nouveauté de l´approche consiste dans le fait qu´elle laisse au traducteur le soin de décider quel statut accorder au texte source. En fonction du skopos, l´original peut être un simple point de départ pour une adaptation ou bien un modèle à transposer fidèlement. Cela signifie qu´un même texte peut avoir plusieurs traductions acceptables, chacune répondant à un skopos particulier. Le skopos est le critère d´évaluation suprême. (Guidère, 2010 : 72-74)

Katharina Reiss et la catégorie fonctionnelle de la critique de traduction

Katharina Reiss a enseigné pendant plus de quarante ans la traduction, tout d´abord à l´Université d´Heidelberg (1944-1970), ensuite à l´Université de Mayence depuis 1971 et parallèlement à l´Université de Würzburg (la philologie romane - l´espagnol), jusqu´à son départ à la retraite en 1988. En 1971, elle était une traductrice expérimentée, ayant traduit plusieurs ouvrages de l´espagnol vers l´allemand, parmi lesquels le célèbre essai de José Ortega y Gasset, *Miseria y esplendor de la traducción* (traduction française de Clara Foz, *La Misère et la splendeur de la traduction*). Elle était bien consciente du fait que le traducteur doit faire face à des situations où l´équivalence n´est pas réalisable et même, dans certains cas, n´est pas souhaitable. C´est à ce moment-là qu´elle élabore un modèle critique de traduction fondé sur la relation fonctionnelle entre les textes source et cible. Son ouvrage *Möglichkeiten und Grenzen der Übersetzungskritik* (*La Critique des traductions, ses possibilités et ses limites*) peut être considéré comme point de départ d´une nouvelle étape de la recherche universitaire en traduction en Allemagne, malgré qu´au début, sa théorie ait été fondée sur l´équivalence. (Nord, 2008 : 20-21).

Mais l´approche de Reiss prend en compte certaines exceptions au critère d´équivalence. Ces exceptions proviennent de la *consigne de traduction* (Übersetzungsauftrag). Une telle exception se présente par exemple quand le texte cible vise une autre finalité que le texte original. Ainsi, l´adaptation d´un texte en prose pour le théâtre, ou la traduction mot-à-mot d´un poème en arabe, comme point de départ pour une adaptation par un poète français qui ne connaît pas l´arabe, constituent de telles exceptions à la règle d´équivalence. (Nord, 2008 : 21)

Katharina Reiss affirme que « tous les types de traduction peuvent être justifiés dans des circonstances spécifiques. Une version interlinéaire peut être très utile pour les recherches dans le cadre de la linguistique comparative. Une traduction littérale est un bon outil pour l´apprentissage d´une langue étrangère. La traduction philologique est appropriée si on veut se concentrer sur les différents moyens par lesquels les significations sont exprimées verbalement dans différentes langues. Le changement de fonction d´un texte, en tant qu´élément verbal dans un processus complexe de communication, peut également représenter une solution justifiable. [...] il faut considérer la traduction comme une performance communicationnelle intégrale, qui peut donner, sans l´apport des additions extratextuelles telles que les notes ou les explications, la forme linguistique et la fonction communicative du texte source » (Nord, 2008 : 21-22, c´est nous qui soulignons).

Hans J. Vermeer : la théorie du skopos et ses prolongements

Hans J. Vermeer, après avoir terminé sa formation en interprétation (assurée par K. Reiss), se consacra à la linguistique générale et à la traductologie. Il rompit avec la théorie linguistique de la traduction en 1976, et précisa sa position dans l´oeuvre *Ein*

Rahmen für eine allgemeine Translationstheorie [Esquisse d´une théorie générale de la traduction] (1978).

Pour Vermeer, inspiré par la théorie de l´action, la traduction est un type d´action humaine doté d´une finalité et intervenant dans une situation donnée. Il appelle sa théorie, la théorie du *skopos* (*Skopostheorie*), une théorie de l´action intentionnelle ciblée. Dans son cadre, un des facteurs les plus importants dans la détermination de la finalité d´un texte traduit est le destinataire, avec sa connaissance culturelle du monde, avec ses attentes et besoins communicationnels.

Dans l´ouvrage commun de Reiss et Vermeer (*Grundlegung einer allgemeinen Translationstheorie*, [*Éléments fondamentaux d´une théorie générale de la traduction*], Tübingen, 1984), Katharina Reiss présente sa conception du rapport existant entre type de texte et méthode de traduction ; cette conception est intégrée sous la forme d´une théorie spécifique (Partie II du livre) dans le cadre de la théorie générale de Vermeer (Partie I). (Nord, 2008 : 22-24)

Les fondements de la théorie du skopos

a) La consigne

La consigne de la traduction est un document, fourni par le *donneur d´ouvrage* et accompagnant le texte à traduire, qui précise les critères de traduction du texte. Elle doit contenir notamment des informations explicites ou implicites concernant :

- la fonction ou les fonctions du texte cible
- les destinataires du texte cible
- le moment prospectif et le lieu de réception du texte cible
- le support (le moyen de transmission) du texte cible et la motivation de sa production ou réception (Nord, 2008 : 78-79).

La consigne idéale comprend toutes ces informations. C´est le *donneur d´ouvrage* (mais cela peut parfois être le traducteur) qui décide du *skopos* pour le texte à traduire. Il est clair pourtant que souvent, le client et le traducteur négocient pour déterminer le skopos, surtout si le client n´a qu´une idée assez imprécise ou incorrecte du texte qui convient à la situation donnée. Le client n´étant pas en général un expert en communication interculturelle et ne sachant pas qu´une consigne précise est importante pour faciliter la production optimale d´un texte, il ne donne souvent pas la consigne explicite au traducteur. Or, dans la plupart des cas pareils, le traducteur expérimenté est capable de déduire le *skopos implicite* à partir de la situation traductionnelle. Selon Hans Vermeer (1989), « sauf indication contraire, nous prendrons pour acquis, dans notre culture, qu´un article technique au sujet d´une découverte astronomique, sera traduit comme un article technique pour des astronomes ... .» (Nord, 2008 : 45) C´est ce qui est considéré comme une *consigne conventionnelle*, basée sur la présomption générale que, dans une culture donnée, à une époque donnée, certains types de textes sont normalement traduits selon certaines approches traductionnelles. La corrélation établie par Katharina Reiss entre le *type de texte* et la *méthode de traduction* (1971) est précisément fondée sur ce présupposé.

Mais même dans le cas où le client fournit une consigne, celle-ci ne dicte pas au traducteur la stratégie à utiliser. Si le client et le traducteur ne sont pas d´accord quant au type de texte traduit servant le mieux la finalité recherchée, le traducteur peut refuser le contrat (et risquer de perdre ce client) ou refuser d´assumer la responsabilité de la fonction du texte traduit et se résigner à satisfaire les attentes du client. (Nord, 2008 : 44-45)

b) La cohérence inter- et intra-textuelle

Alors que pour Katharina Reiss le texte source est le critère le plus important dans la prise de décisions par le traducteur,

Vermeer le considère comme une «offre d´information» qui sera transformée, partiellement ou entièrement, en une «offre d´information» secondaire, à l´intention du public cible. Conformément à la consigne, le traducteur sélectionnera certaines informations de l´offre d´information source, afin de formuler une nouvelle offre d´information dans la langue cible, qui servira de point de départ pour la sélection, par les récepteurs cibles, de ce qui leur semble significatif dans leur contexte culturel.

Le rôle du traducteur est de produire un texte qui puisse transmettre une signification aux récepteurs de la culture cible. Le traducteur doit notamment respecter *la règle de cohérence intra-textuelle* qui stipule que le texte cible (*translatum*) doit être suffisamment intelligible pour le récepteur et avoir un sens dans la situation communicationnelle et culturelle d´accueil, comme une partie de son monde de référence. Le traducteur doit respecter aussi *la règle de cohérence intertextuelle,* ou *la règle de fidélité*, qui est un lien entre le texte traduit et le texte source. La forme de cette *cohérence intertextuelle* sera dictée par l´interprétation que donne le traducteur du texte source et ensuite, par le *skopos* de la traduction. La *cohérence intertextuelle* est subordonnée à la *cohérence intra-textuelle* et toutes deux sont subordonnées à la règle du skopos. Si la *finalité (skopos)* exige un changement de fonction du texte, la norme ne sera plus la *cohérence intertextuelle* avec le texte source, mais l´adéquation (la conformité) à la finalité (Reiss et Vermeer, 1984 ; la terminologie « cohérence intratextuelle » et « intertextuelle » est celle de Vermeer). Si la finalité exige une *in*cohérence intra-textuelle, comme dans le cas du théâtre de l´absurde, la norme de la *cohérence intra-textuelle* ne tient plus (ou revêt une forme particulière). (Nord, 2008 : 45-47)

c) Le skopos et la typologie des traductions

« Le principe dominant de toute traduction est sa finalité (skopos). Les différents objectifs de traduction déterminent les différentes stratégies possibles pour un même texte. Par exemple

pour étudier les langues inconnus jusque-là, le linguiste utilise souvent les *traductions interlinéaires* des textes rédigés dans la langue qu´il étudie. Cette méthode de traduction lui permet de déterminer les structures de la langue en question. Cette méthode était également appliquée dans les premières traductions de la Bible, parce qu´on était convaincu que les paroles mêmes ainsi que leur ordre étaient de caractère sacré et du fait inchangeable. La *traduction littérale* (qui se distingue de la traduction interlinéaire en ce qu´elle respecte les normes syntaxiques de la langue cible) est utilisée toujours dans l´enseignement des langues étrangères, comme l´une des méthodes possibles, servant à vérifier que l´étudiant a compris correctement les éléments lexicaux, syntaxiques et stylistiques de la langue étrangère.

La *traduction philologique* qui correspond au postulat de Schleiermacher (faire approcher le lecteur vers l´auteur) se donne pour l´objectif d´informer le lecteur de la langue finale quant au mode dont l´auteur original communique avec les lecteurs de l´original. En traduction sont reproduites ainsi non seulement les dimensions syntaxique et sémantique des signes linguistiques du texte source, mais également sa dimension pragmatique. Selon Toury (1980, cité par Reiss, 1984/1996), cette méthode de traduction était considérée pendant toute l´histoire de la traduction comme un idéal, au moins pour la traduction des textes philosophiques et littéraires. » (Vermeer, Reiss, 1996 : 120)

« Par contre, aujourd´hui on prend pour l´idéal la soi-disant *traduction communicative* (ce qui signifie l´*information* sur une offre d´information par l´intermédiaire de l´*imitation* de l´offre d´information du texte source avec les moyens de la langue et de la culture finale). C´est un type de traduction que le lecteur est censé ne pas reconnaître comme une traduction, au moins sur le plan linguistique. C´est une traduction qui peut servir immédiatement, et avec la fonction identique, dans la culture cible à la communication (quotidienne, littéraire ou artistico-esthétique),

et qui est à la fois équivalente à l´original (ce qui veut dire qu´elle possède la valeur identique dans toutes ses dimensions, syntaxique, sémantique et pragmatique). » Selon Reiss « on préfère aujourd´hui [en 1984] la traduction communicative ce qui est dû probablement à l´augmentation du nombre des traductions des textes considérés comme techniques par rapport aux textes considérés comme littéraires, et aussi au fait qu´il y a, par rapport à des époques précédentes, un nombre incomparablement plus élevé de lecteurs des traductions littéraires qui attendent que la traduction se lise *comme un original* ». (Vermeer, Reiss, 1996 : 121)

« Enfin, on peut mentionner la *traduction créative* comme un type spécifique de traduction (même si la traduction communicative exige parfois, elle aussi, la créativité linguistique du traducteur), utilisé lorsque la culture cible ne connaît pas une série de concepts, objets, modes de pensée, etc., et le traducteur doit créer de nouveaux signes linguistiques dans la langue cible. Cela vaut tant pour des textes religieux ou philosophiques que pour plusieurs textes techniques (dans le cas où les différences sont grandes entre les deux cultures quant au développement scientifique ou technique). » (Vermeer, Reiss, 1996 : 121)

d) L´adéquation dans les « adaptations »

« Il y a certains cas dans lesquels il s´avère nécessaire d´adapter le texte source dans le processus de traduction, et ce pour différentes raisons : a) la catégorie des récepteurs du texte cible ne correspond pas à celle des récepteurs du texte source ; b) la traduction doit remplir une autre finalité communicative que le texte source ; c) la traduction modifie délibérément un ou plusieurs aspects du texte source.

Si l´on traduit par exemple un texte technique qui s´adresse dans la culture source à des spécialistes, aussi pour les spécialistes, il est légitime qu´il existe une relation d´équivalence entre le texte source et le texte cible. Le texte traduit doit avoir

la même valeur communicative et doit remplir la même fonction dans la communication entre les spécialistes. Si en revanche on traduit le texte technique pour le public laïc, nous ne pouvons plus avoir pour objectif l´équivalence textuelle. Le texte sera traduit pour un amateur de la problématique donnée de telle manière que celui-ci comprenne de quoi parle ce texte technique, malgré qu´il n´ait pas les connaissances (sur le sujet ni sur le langage technique) d´un spécialiste. Une autre situation qui exige l´adaptation du texte traduit aux besoins d´une autre catégorie de récepteurs est le cas de la traduction pour les enfants ou pour la jeunesse d´un roman appartenant à la littérature mondiale, qui fut écrit à l´origine pour un public adulte. Dans ce cas-là aussi, on ne peut pas prétendre à une équivalence au texte source, mais seulement à l´adéquation par rapport au skopos (et donc aux besoins des récepteurs, entre autre). » (Vermeer, Reiss, 1996 : 122-123, c´est nous qui soulignons.)

e) Équivalence contre l´adéquation

L´adéquation dans le domaine de la traduction d´un texte de départ se réfère au rapport qui existe entre le texte traduit et le texte original en tenant compte du skopos poursuivi par le processus de traduction.

L´équivalence exprime le rapport entre un texte traduit et un texte original qui peuvent remplir de façon semblable la même fonction communicative dans leurs cultures respectives. L´équivalence est un concept qui fait référence au produit (résultat) de l´action traductive. L´équivalence est un type spécifique de l´adéquation, ce qui signifie que l´équivalence peut coïncider avec l´adéquation, mais seulement lorsque la fonction reste constante dans les deux textes (l´*invariance fonctionnelle*). (Vermeer, Reiss, 1996 : 124-125)

« Dans le domaine de la traduction, la relation d´équivalence se réfère à l´équivalence textuelle qui est réalisable seulement lorsque le texte original et le texte traduit doivent remplir la

même fonction communicative dans les deux cultures. » (Vermeer, Reiss, 1996 : 126, c´est nous qui soulignons.)

f) Les catégories textuelles en traduction

Katharina Reiss distingue trois catégories fondamentales de texte : textes *informatifs*, *expressifs*, *opératifs*, auxquelles elle ajoute une quatrième catégorie, celle des textes *multimédia* (qui peuvent être informatifs, expressifs ou opératifs, éventuellement combiner les traits de ces trois catégories).

Les trois catégories textuelles sont codifiée aux trois plans différents : la catégorie *informative* se situe sur le plan de la transmission du contenu ; la catégorie *expressive* sur le plan de la transmission du contenu et de l´organisation artistique ; la catégorie *opérative* se situe sur le plan de la transmission du contenu et de la force persuasive (et éventuellement aussi sur le plan de l´organisation artistique). On peut le représenter schématiquement dans le tableau suivant (Vermeer, Reiss, 1996 : 179) :

Niveau de codification	**Catégorie textuelle informative**	**Catégorie textuelle expressive**	**Catégorie textuelle opérative**
Contenu + organisation artistique + stratégie persuasive			X
Contenu + organisation artistique		X	(X)
Contenu	X	X	X

La typologie de textes de Reiss, introduite dès 1968, est basée sur le modèle organique des fonctions langagières proposé par le psychologue allemand Karl Bühler en 1934. Reiss fait une distinction entre deux typologies de textes suivant des critères différents :

1) les types de textes classés selon la fonction communicative dominante (le texte informatif, le texte expressif et le texte opératif), et
2) les genres ou sortes de textes (Textsorten) classifiés selon des conventions linguistiques (par ex. les ouvrages de référence, les cours magistraux, les textes satiriques, les textes publicitaires, etc.).

La fonction principale des textes informatifs est de donner au lecteur des informations concernant les choses et les phénomènes du monde réel. Le choix des formes linguistiques et syntaxiques est subordonné à cette fonction. Dans une situation traductionnelle où les textes source et cible sont du type informatif, le traducteur devra représenter de manière correcte et complète le contenu du texte source, en respectant les normes linguistiques et stylistiques dominantes de la langue et de la culture cibles. (Nord, 2008 : 52).

Dans les textes expressifs, l´aspect informatif est complété, voire dominé, par une composante esthétique. Les choix stylistiques faits par l´auteur visent la production d´un effet esthétique sur le lecteur. Si le texte cible doit appartenir à la même catégorie que le texte source (ce qui n´est pas le cas dans les éditions bilingues de poésie, par exemple), le traducteur devra produire un effet stylistique semblable et les choix stylistiques seront naturellement guidés par ceux du texte source.

Dans les textes opératifs (modes d´emploi, guides d´utilisateur, recette de cuisine, etc.), le contenu et la forme sont subordonnés à l´effet extralinguistique recherché par le texte. La traduction des textes opératifs poursuivra l´objectif de susciter chez les destinataires du texte cible une réaction identique à celle des destinataires du texte source, même si pour ce faire, il faudra modifier le contenu ou des éléments stylistiques du texte source. (Nord, 2008 : 52)

Chaque type de texte est censé comprendre plusieurs genres de texte, mais aucun de ces genres (p. ex. les lettres) ne correspond forcément à un seul type de texte, puisque la lettre d´amour sera du type expressif, que la lettre d´affaires sera informative, tandis que la lettre de demande d´aide appartiendra au type opératif. Puisque les genres textuels sont caractérisés par des éléments conventionnels, leur classification joue un rôle important dans la traduction fonctionnelle. (Nord, 2008 : 53)

g) Les types de textes

Types de textes simples sont des types de textes qui excluent l´insertion d´un autre type de texte. Il s´agit des textes souvent courts, dotés des aspects conventionnels qui caractérisent ceux-ci dans une communauté linguistique et culturelle. Il s´agit par exemple des faire-part de mariage, des faire-part de décès, des bulletins météorologiques, etc. En étudiant les textes simples parallèles, on apprend à reconnaître les conventions textuelles caractérisant le type de texte donné dans la culture en question.

Types de textes complexes sont des types de textes « tolérants » par leur capacité d´intégrer d´autres types textuels ; par exemple un roman peut comprendre des types de textes pratiques comme une recette de cuisine, une lettre commerciale, un faire-part de décès, une petite annonce, etc. Parmi ces types de textes appartiennent aussi les biographies, les journaux personnels, les demandes, etc. Leur traduction exige une compétence textuelle plus grande que la traduction des types de textes simples.

Types de textes complémentaires (ou **secondaires**) sont les textes qui dépendent entièrement de l´existence d´un autre texte (un texte primaire). Y appartiennent des textes comme des comptes rendus, résumés, parodies, imitations, caricatures, décrets d´application d´une loi, etc. (Vermeer, Reiss, 1996 : 156-159)

Le type du texte dans le processus de traduction

« a) Il faut distinguer avant tout entre
   1) (classes de) types de texte généraux - lettres, contes, récits épiques, accords, etc. - qui existent probablement dans chaque culture qui connaît l´écriture ;
   2) (classes de) types de texte qui existent dans plusieurs communautés linguistiques - sonnets, oratoriums, mystères de la passion de Jésus Christ, etc. - mais qui ne sont pas partagés par toutes les cultures ;
   3) (classes de) types de texte qui n´existent que dans une seule communauté linguistique (le Haiku japonnais).

b) Ensuite, il faut préciser que les conventions de l´organisation textuelle subissent l´évolution historique quant aux différents types de textes... . » (Vermeer, Reiss, 1996 : 166)

h) Stratégies de traduction

« Dans les trois groupes de types textuels que nous venons de mentionner (a), il faut se décider (supposons ici une invariance fonctionnelle entre les textes source et cible) si on peut maintenir les conventions de la culture source au moyen d´une traduction linguistique (philologique) ou si par contre on doit les substituer par les conventions propres à la culture cible au moyen d´une traduction communicative.

Si un type de texte est absolument inconnu dans la culture cible, les traductions philologiques (linguistiques) peuvent avoir une répercussion innovatrice dans cette culture, et même lancer une tradition autochtone.

Si l´on traduit les types de texte propres à une seule communauté linguistique, il peut parfois s´avérer nécessaire de décrire ou d´expliquer les conventions de l´organisation textuelle

de la culture source (au moyen des notes explicatives, commentaires). » (Vermeer, Reiss, 1996 : 167)

i) L´unité de traduction dans l´approche fonctionnaliste

En traductologie, on trouve des approches purement linguistiques pour lesquelles les unités de traduction vont des morphèmes (Diller et Kornelius 1978) aux mots (Albrecht 1973), ou varient du syntagme à la phrase et au texte entier, selon les besoins d´équivalence (Koller 1992). On trouve aussi des approches pragmatiques qui envisagent des unités plus larges telles que «les valeurs sémantico-pragmatiques complexes du type de texte» (Neubert 1973).

Nord (1988, 1993, 1997) propose une approche fonctionnaliste travaillant avec les unités verticales : le texte est considéré comme une hyper-unité comprenant des unités fonctionnelles qui ne sont pas limitées à un plan de langue spécifique. Par exemple, la fonction évaluative d´un texte peut se trouver dans différents endroits d´un même texte : dans une métaphore du titre, dans des adjectifs évaluatifs figurant dans diverses phrases, dans une phrase introduite par *je crois*, en association avec un ton ironique, dans une réaction de mépris et enfin dans la structure formelle typique d´une critique littéraire diffusée à la radio. (Nord, 2008 : 87-92, c´est nous qui soulignons.)

j) La typologie des traductions selon Christiane Nord (1989) – traduction documentaire et traduction instrumentale

Christiane Nord a proposé une typologie des traductions très élaborée, inspirée par celle de K. Reiss, qui implique une distinction entre la fonction de l´acte de traduction et la fonction du texte cible qui en résulte.

Elle identifie deux types fondamentaux de processus de traduction. « Le premier vise la production dans la langue cible d´une sorte de *document* qui témoigne de (certains aspects

de) l´interaction communicative, dans laquelle un émetteur de culture source entre en communication avec un public de culture source au moyen du texte source, dans les conditions de cette culture. Le deuxième type vise la production dans la langue cible d´un *instrument* qui doit permettre une nouvelle interaction communicative entre l´émetteur de culture source et le public de culture cible, en se servant de (certains aspects du) texte source comme modèle ou point de départ. Nord différencie alors traduction *documentaire* et traduction *instrumentale* (1997). » (Nord, 2008 : 64)

Les formes documentaires de la traduction

La fonction principale d´une traduction *documentaire* est méta-textuelle. Il existe plusieurs formes de traduction documentaire, portant sur des aspects différents du texte source.

La *traduction mot à mot* ou *interlinéaire* est une *traduction documentaire* qui se focalise sur les caractéristiques morphologiques, lexicales ou syntaxiques du système langagier source. Cette forme de traduction est utilisée en linguistique comparative ou dans les dictionnaires encyclopédiques pour montrer les caractéristiques structurelles d´une langue par l´intermédiaire d´une autre.

La *traduction littérale* est une *traduction documentaire* qui est censée reproduire les paroles du texte original, en adaptant la syntaxe et l´utilisation idiomatique du vocabulaire aux normes de la langue cible. Cette forme de traduction est employée dans les cours de langue, ou pour rendre en discours indirect les déclarations d´hommes politiques étrangers dans les articles de journaux ainsi que pour les citations littérales d´ouvrages scientifiques, ou dans les études interculturelles (en combinaison avec la traduction interlinéaire) lorsqu´on fait référence à une langue inconnue du lecteur.

La *traduction philologique* est une *traduction documentaire* qui reproduit le texte source de manière assez littérale, mais

en y ajoutant les explications nécessaires concernant la culture source ou les particularités de la langue source, par exemple sous forme de notes en bas de page ou de glossaires. On trouve souvent cette forme de traduction dans la traduction des textes classiques de l´Antiquité gréco-romaine, de la Bible ou de textes de cultures éloignées.

Enfin la *traduction exotisante* est une *traduction documentaire* d´un texte de fiction qui préserve le cadre culturel de l´histoire, et peut ainsi créer une impression d´étrangeté exotique ou de distance culturelle pour les lecteurs cibles. La traduction est de nature documentaire en ce sens qu´elle change la fonction communicative du texte source : ce qui est de nature appellative dans le texte source (par exemple, le fait de rappeler aux lecteurs des phénomènes de leur propre culture) devient informatif pour les lecteurs cibles (sert à les renseigner quant à la culture source). (Nord, 2008 : 64-67)

Les formes documentaires de la traduction - tableau 1 (Nord, 2008 : 65)

Fonction de la traduction	document d´une interaction communicative dans la culture source, à l´intention des lecteurs de la culture cible			
Fonction du texte cible	fonction méta-textuelle			
Type de traduction	TRADUCTION DOCUMENTAIRE			
Forme de traduction	traduction interlinéaire	traduction littérale	traduction philologique	traduction exotisante
Finalité de la traduction	reproduction du système de la langue source	reproduction des formes de la langue source	reproduction des formes et du contenu du texte	reproduction des formes, du contenu et de la situation du texte source

Ancrage du processus de traduction	structures lexicales + syntaxiques de la langue source	unités lexicales du texte source	unités syntaxiques du texte source	unités textuelles du texte source
Exemple	linguistique comparée	citations dans des textes journalistiques	ouvrages classiques	prose littéraire contemporaine

Les formes instrumentales de la traduction

La *traduction instrumentale* peut remplir les mêmes fonctions potentielles que le texte original. Les lecteurs lisant une traduction instrumentale ne sont pas censés se rendre compte qu´ils lisent une traduction. La forme du texte s´adapte normalement aux normes et aux conventions de la culture cible en ce qui concerne le type de texte, le genre, le registre et la teneur. Si la fonction du texte cible est identique à celle du texte source, il s´agit de la *traduction équifonctionnelle*. S´il existe par contre une différence de fonction entre les deux textes, on parle de la *traduction hétérofonctionnelle*. Enfin, si le statut littéraire du texte cible parmi les textes de cette culture correspond au statut littéraire du texte original à l´intérieur de la culture source, on parle de la *traduction homologue*.

La traduction équifonctionnelle s´applique aux textes techniques, aux manuels d´instruction pour ordinateur et autres textes pragmatiques tels que les modes d´emploi, les recettes, les brochures touristiques, les informations sur les produits. Cela ne signifie pourtant pas que tout texte technique doive être traduit de façon instrumentale. Exemple de traduction *équifonctionnelle* des interdictions : *No entry. Prohibido entrar. Défense d´entrer.*

Une *traduction hétérofonctionnelle* est appliquée si la fonction ou les fonctions du texte original ne peuvent être préservées intégralement, ou s´il est impossible de conserver la même valeur hiérarchique des fonctions pour des raisons culturelles ou d´éloignement dans le temps. Si on traduit par exemple le

Gulliver´s Travels de Jonathan Swift, ou le *Don Quichote* de Cervantes, pour les enfants, la fonction satirique (appellative), devenue vieillie pour la majorité des lecteurs contemporains qui ne connaissent pas la situation originale, cèdera la place à la fonction ludique d´une historie située dans un cadre exotique.

Une *traduction homologue* est celle qui présente un degré analogue d´originalité à l´égard des corpus de textes propres aux deux cultures. Par exemple que l´hexamètre grec ne se traduira pas par un hexamètre anglais mais par des vers blanc (*blankvers*), ou par un autre mètre qui serait aussi connu que l´était le vers hexamètre dans la poésie de la Grèce classique. Bien que ces traductions soient souvent exclues du domaine de la « traduction proprement dite », dans le contexte du fonctionnalisme, elles respectent un skopos déterminé et sont donc justifiables comme n´importe quelle autre forme de transfert interculturel. Les *traductions homologues* se trouvent à l´autre bout du continuum des relations possibles entre texte source et texte cible que les *traductions interlinéaires*. (Nord, 2008 : 67-70)

Les formes instrumentales de la traduction - tableau 2 (Nord, 2008 : 68)

Fonction de la traduction	Instrument visant une interaction communicative en culture cible, basée sur une interaction communicative en culture source		
Fonction du texte cible	fonction référentielle/ expressive/ appellative/ phatique et diverses sous-fonctions		
Type de traduction	TRADUCTION INSTRUMENTALE		
Forme de traduction	traduction équifonctionnelle	traduction hétérofonctionnelle	traduction homologue
Finalité de la traduction	Remplir les fonctions du texte source pour le lecteur cible	Remplir les fonctions similaires à celles du texte source	Produire un effet homologue à celui du texte source

Ancrage de la traduction	unités fonctionnelles du texte source	fonction transférables du texte source	degré d´originalité du texte source
Exemple	mode d´emploi	Gulliver´s Travels traduit pour un public d´enfants	la poésie traduite par un poète

k) L´analyse fonctionnaliste des problèmes de traduction

L´**analyse ascentante (bottom-up)**

1) part des structures linguistiques de surface du texte, ensuite
2) prend en compte les conventions et
3) finit par les aspects pragmatiques.

C´est une approche pratiquée dans les cours de traduction traditionnels. Selon cette approche d´analyse textuelle ascendante, la traduction est considérée comme une opération de transcodage, dans laquelle les équivalences lexicales et syntaxiques jouent un rôle le plus important.

La **traduction fonctionnaliste** aborde en revanche les problèmes de traduction par une **analyse descendante (top-down)** ; ainsi, le processus de traduction

1) commence au niveau pragmatique, pour déterminer la fonction recherchée du texte cible (fonction documentaire ou instrumentale). Ensuite,
2) on distingue les éléments fonctionnels du texte qui devront être reproduits tels quels de ceux qui seront adaptés au savoir contextuel, aux attentes et aux besoins communicationnels du destinataire ;
3) il faudra aussi tenir compte des contraintes liées au support (papier, électronique, multimédia) et à la déixis.
4) Le type de traduction (documentaire ou instrumentale) déterminera enfin si le texte traduit doit se conformer

aux conventions de la culture source ou à celles de la culture cible en ce qui concerne le style. (Nord, 2008 : 85-87, c´est nous qui soulignons.)

l) Le concept de fonctionnalité et de loyauté

Christiane Nord, se sert de la notion de *loyauté* pour faire référence à la responsabilité du traducteur envers ses partenaires dans une situation de communication traductionnelle. « Cette loyauté engage le traducteur tant envers la situation source qu´envers la situation cible. Il ne faut pas confondre la notion de loyauté avec celles de *fidélité* ou d´*exactitude*, notions qui se réfèrent généralement à la relation entre les textes source et cible. La loyauté, en revanche, désigne une catégorie interpersonnelle qui renvoie à un lien social entre des personnes.» (Nord, 2008 : 149)

Le modèle de fonctionnalité et de loyauté prend en considération des intérêts légitimes des trois participants de l´acte traductionnel : l´initiateur (qui veut un certain type de traduction), le récepteur cible (qui attend une certaine relation entre les textes source et cible), l´auteur du texte source (qui a le droit d´exiger qu´on respecte ses intentions et s´attend donc à un certain rapport entre son texte et la traduction de celui-ci). En cas d´un conflit entre les intérêts de ces trois agents impliqués dans la situation traductionnelle, c´est le traducteur qui doit jouer le rôle de médiateur et chercher la coopération entre les parties. (Nord, 2008 : 147-152)

L´évaluation du paradigme de skopos :

Essayons de synthétiser les idées fondamentales de la théorie de skopos et des autres paradigmes fonctionnalistes :

Les décisions des traducteurs sont déterminées, en dernière instance, par la finalité (le skopos) de la traduction.

La finalité de l´action traduisante peut exiger de produire les équivalents des aspects les plus variés du texte original, mais

elle peut aussi exiger de réaliser les réécritures (adaptations, variations plus ou moins libres) du texte original.

Un texte original peut alors être traduit de différentes manières pour servir les objectifs différents.

Un facteur principal pour établir la finalité de la traduction est l´information fournie au traducteur par le client / donneur d´ouvrage (ou le résultat d´une négociation avec celui-ci).

En dernière instance, la finalité de la traduction est définie par le traducteur en rapport avec les agents impliqués (à part le client, c´est notamment le récepteur final, parfois identique avec celui-là, parfois non), et avec la prise en considération de la situation communicationnelle dans laquelle le texte traduit aura à fonctionner. (Pym, 2012 : 60)

Critiques de la théorie du skopos :

La théorie du skopos a été critiquée comme une position extrême parce qu´elle rompait le lien originel existant entre le texte source et le texte cible au profit de la relation translatum (texte cible) – skopos (finalité). Mary Snell-Hornby de l´Université de Vienne en Autriche estimait (1990) que les textes littéraires, contrairement aux textes pragmatiques, ne pouvaient pas être traduits seulement en fonction du skopos : selon elle, la fonction de la littérature dépasse largement le cadre pragmatique délimité par Vermeer et Reiss. Par contre, Christiane Nord, étudiante de K. Reiss, démontre comment la théorie du skopos peut être appliquée à tous les types de textes, y compris les textes littéraires. Peter Newmark (1916-2011), professeur britannique de traductologie, de l´université de Surrey critiquait (1991) la simplification excessive du processus de traduction et la mise en relief du skopos au détriment du sens en général. Malgré ces critiques, la théorie de Vermeer demeure l´un des cadres conceptuels les plus cohérents et les plus influents de la traductologie contemporaine (Guidère, 2010 : 72-74).

Tandis que les approches linguistiques basées sur le concept d´équivalence se concentraient sur la préservation des caractéristiques du texte source dans le texte cible, et étaient normatives en ce sens qu´elles présupposaient que le texte cible qui n´aurait pas un lien d´équivalence le plus proche possible avec le texte source ne serait pas une traduction, les partisans de la théorie du skopos considèrent l´original comme une offre d´information qui peut être soit adaptée, soit transposée fidèlement, en fonction des besoins communicationnels des récepteurs, précisés dans la consigne, dont le point essentiel est le skopos, le but communicationnel visé par le texte cible. (Nord, 2008 : 19-20, Guidère, 2010 : 72-74)

Points forts du paradigme fonctionnaliste par rapport au paradigme d´équivalence :

Le paradigme fonctionnaliste reconnaît que le traducteur travaille dans une situation professionnelle qui l´engage à prendre sa responsabilité non seulement envers des textes, mais surtout envers des personnes, tandis que les approches linguistiques, mais aussi les approches littéraires traditionnelles, étaient orientées avant tout sur le texte auquel elles appliquaient les notions binaires fidélité / liberté, servant à la fois comme concepts théoriques de description et comme critères d´évaluation.

Le paradigme fonctionnaliste libère le traducteur des théories qui postulent les normes linguistiques déterminant toute décision du traducteur.

Le paradigme fonctionnaliste oblige par contre le traducteur à envisager la traduction comme un projet qui exige la prise en compte de plusieurs facteurs, et non uniquement comme un travail sur le texte.

Le paradigme fonctionnaliste peut encourager le traducteur à concevoir la traduction dans un contexte social large et à réfléchir sur les questions éthiques. (Pym, 2012 : 61) On peut

envisager dans ce sens le rôle de la traduction dans la société, sa réception (malgré que ce soient plutôt les chercheurs du polysystème qui développent cet aspect de la réception), son influence dans l´économie, la politique, les médias, etc., et la responsabilité (ou coresponsabilité) du traducteur des faits survenus dans le monde actuel.

À l´époque de sa naissance, la théorie du skopos (tout comme le paradigme fonctionnaliste entier, dont entre autre la théorie de l´action appliquée sur la traduction) dans sa version radicale était révolutionnaire et apparemment en finissait avec le paradigme d´équivalence (prescriptif, normatif) qui dominait le discours sur la traduction pendant des siècles, plus particulièrement depuis les philosophes allemands du dix-neuvième siècle (Schleiermacher). (Pym, 2012 : 61)

Pourtant, on ne peut ne pas apercevoir un certain prescriptivisme et une certaine dose du subjectivisme (voir p. ex. l´affirmation de Vermeer et Reiss, que l´on préfère aujourd´hui en général la traduction communicative, 1996 : 121) de la théorie du skopos, notamment dans son application pédagogique, et ce malgré que le paradigme se réclame de l´approche descriptive et objective. (Pym, 2012 : 63)

Les partisans de l´approche basée sur l´équivalence ont parfois tendance à accepter plus facilement des procédures de traduction non-littérales dans le cas des textes pragmatiques (modes d´emploi, textes publicitaires) que pour les textes littéraires, ce qui a pour conséquence une divergence de normes pour la traduction de différents types de textes. Certains traductologues dans les institutions de formation de traducteurs ont ainsi commencé à privilégier l´approche fonctionnaliste par rapport aux approches basées sur l´équivalence. (Nord, 2008 : 19-20)

Points faibles du paradigme fonctionnaliste par rapport au paradigme d´équivalence :

Il y a bien sûr des arguments contre certains aspects du paradigme fonctionnaliste (ou même contre ses fondements théoriques).

L´un d´entre eux est que dans les sociétés occidentales actuelles le concept dominant requière que le traducteur poursuive toute équivalence possible, s´il n´est pas spécifié autrement (par les instructions particulières du client). Or, l´analyse de la finalité telle qu´elle est demandée par la théorie du skopos considère ces cas comme spéciaux. Selon certains linguistes orientés sur l´analyse du discours (p. ex. Basil Hatim), l´analyse linguistique, pratiquée dans le cadre du paradigme de l´équivalence, peut se faire indépendamment de la finalité. Pourtant, on peut répondre à cette objection qu´il existe aujourd´hui différentes formes de la traduction (y compris la localisation/ internationalisation dans la traduction des logiciels ou dans la traduction pour les médias), où le paradigme d´équivalence travaillant seulement avec le texte comme unité de traduction, sans prendre en considération des facteurs sociaux, pragmatiques, ou économiques, n´est plus suffisant. Par contre, le paradigme fonctionnaliste peut être assez utile parce qu´il est très ouvert et peut ainsi englober les nouveaux facteurs du métier. Il y a d´ailleurs plusieurs points communs entre le paradigme du skopos et les métiers de la localisation. La localisation exige entre autre l´analyse détaillée du contexte social cible, y compris les normes relatives à la mise en page, à la présentation typographique, etc., ce qui est également pris en considération par la théorie du skopos.

Un autre argument adressé parfois aux théoriciens du skopos est que l´analyse détaillée de la finalité n´est pas rentable et ne peut pas être effectuée dans la pratique quotidienne par le traducteur professionnel. L´argument fait notamment l´allusion aux soixante-seize questions que Christiane Nord indique dans

son modèle d´analyse fonctionnaliste d´un texte en vue de sa traduction. On peut bien sûr répondre qu´un traducteur professionnel analyse un texte et son skopos (sa finalité) de manière presque automatique ou que cette démarche n´exige pas un tel effort. Le modèle d´analyse détaillé peut plutôt être considéré comme un outil pour les apprentis traducteurs au cours de leur formation, mais il peut également servir les traducteurs en début de leur carrière à améliorer le niveau de leurs traductions. (Pym, 2012 : 62-63)

B.VIII. Les «Études de traduction» (Translation Studies) et la théorie du polysystème

Le domaine de recherche des *Translation Studies* s´était constitué depuis les années 1970 dans les petits pays plurilingues (Pays-Bas, Belgique, Israël). Il y avait deux écoles principales dès le début dans les années 1970 : celle de l´Université d´Amsterdam, où James Holmes (considéré comme fondateur des Translation Studies en tant que discipline autonome) enseignait à l´époque, et celle de l´Université de Tel Aviv (représentée par les fondateurs du polysystème, Itamar Even-Zohar et Gideon Toury). Depuis la publication du livre collectif édité par Theo Hermans : *The Manipulation of Literature : Studies in Literary Translation* en 1985, les deux approches, les Translation Studies et le polysystème, se sont unies en une seule école traductologique portant le nom de Translation Studies. Les deux courants ont en commun d´avoir pris naissance, au cours des années 1970, dans les sociétés multiculturelles et donc plus ouvertes aux réflexions sur l´importance culturelle, économique et politique de la traduction. D´autres points communs des chercheurs des deux écoles sont par exemple les suivants :

Ils conçoivent la littérature comme un système complexe et dynamique

Ils mettent l´accent sur la méthode descriptive et objective.

Ils s´intéressent avant tout à la traduction littéraire (ce qui les différencie des théoriciens allemands du skopos).

Ils s´orientent vers le texte cible.

Ils ont une vision fonctionnelle et systémique de la traduction : ils étudient notamment la place qu´occupent les traduc-

tions au sein d´une littérature nationale donnée et les rapports mutuels existants entre les littératures nationales.

Ils s´intéressent aux normes et aux limitations qui régissent la production et la réception des traductions.

Ils s´intéressent aux relations entre la traduction et d´autres types de production textuelle.

Ils sont conscients du caractère évolutif, historique des traductions, et prennent en considération des forces sociales telles que le pouvoir ou l´idéologie, et leur influence sur les textes traduits.

Ils puisent l´inspiration dans le formalisme russe et le structuralisme tchèque.

Parmi les représentants des Translation Studies appartiennent James Holmes des États-Unis, (enseignant à l´époque à l´Université d´Amsterdam), André Lefevere et José Lambert (de la Belgique), et aussi Susan Bassnett de Grande Bretagne. Lefevere, Bassnett et Lambert s´intéressent beaucoup aux questions de manipulation et de l´influence idéologique sur la traduction. Itamar Even-Zohar et Gideon Toury de l´Université de Tel Aviv (Israël) sont parfois associés eux-aussi à la Manipulation School, mais ils se sont notamment fait remarquer pour avoir formulé la théorie du polysystème. (Moya, 2010 : 122-130)

Les *Translation Studies* sont devenues entretemps une discipline à part entière, avec ses chaires, son enseignement, ses manuels et ses revues spécialisées : on peut mentionner par exemple la fondation en 1989 de la revue *Target : International Journal of Translation Studies*, John Benjamins Publishers, éditée par Gideon Toury et José Lambert.

La théorie du polysystème

(Les pages suivantes sont basées sur l´article d´Itamar-Even Zohar, « The Position of Translated Literature within the Literary Polysystem », publié originairement dans *Papers on Poe-*

tics and Semiotics 8, Tel Aviv, 1978. Nous nous servons ici de la traduction italienne par Stefano Traini, *La posizione della letteratura tradotta all´interno del polisitema letteratio*, publiée dans l´anthologie des textes traductologiques contemporains, éditée par Siri Nergaard: *Teorie contemporanee della traduzione.* Strumenti Bompiani, Milano, 1995, pp. 225-238. C´est nous qui traduisons en français. Les explications ajoutées ou les passages omis par nous sont indiqués entre crochets.)

« Malgré la reconnaissance générale parmi les historiens de la culture du grand rôle que la traduction a joué dans la création des cultures nationales, il est surprenant de noter que la recherche dans ce champ soit si peu développée, tant au niveau théorique qu´au niveau descriptif. Les histoires de la littérature parlent des traductions seulement lorsqu´il n y a pas moyen de les éviter, quand il s´agit par exemple du Moyen Âge ou de la Renaissance. On peut bien sûr trouver les renvois sporadiques aux traductions littéraires en d´autres périodes, mais ceux-ci ne sont que rarement incorporés dans les analyses historiques cohérentes. Par conséquent, on ne peut que difficilement se faire une idée de la fonction de la littérature traduite comme de la littérature dans son ensemble ou de sa position à l´intérieur de cette littérature [nationale, autochtone]. En plus, il n´y pas de conscience de l´existence possible de la littérature traduite en tant que système littéraire particulier. [...] ... dans plusieurs études littéraires – qu´elle regardent les périodes, genres, ou auteurs-, il est difficile de se faire une idée des fonctions historiques. Non seulement la littérature traduite, mais tous les autres types de systèmes littéraires sont traités en passant, étant donné que la littérature pour la jeunesse, les contes publiés dans les revues ou les thrillers, pour ne prendre que quelques cas au hasard, font tous partie du même système. La science littéraire occidentale, ayant commencé seulement depuis peu à se libérer de l´historicisme, a laissé le champ aux chercheurs tradition-

nels. À plusieurs égards, nous ne sommes pas allés trop au-delà des apports du formalisme russe des années vingt. Les travaux de Tynianov, Ejxembaum ou Žirmunskij sur l´historiographie et l´histoire littéraire ne sont pas encore surpassés et attendent une véritable application. [...]

[...] Je me sers de l´expression « littérature traduite » non seulement comme d´une étiquette conventionnelle pour raccourcir la longue périphrase « le groupe des oeuvres littéraires traduites », mais pour indiquer le corpus de textes qui est structuré et fonctionne comme un système. Quelle est la base pour une telle hypothèse ? Est-il possible de repérer au sein d´un groupe souvent arbitraire des oeuvres traduites le même type de cohérence culturelle et verbale, comparable à celle résidant au sein du corpus de la littérature originale ? On pourrait après tout argumenter que les oeuvres littéraires originales, écrites dans un idiome accepté d´une certaine littérature nationale, sont en corrélation les unes avec les autres, et qu´il y a une lutte constante pour obtenir la position centrale, comme l´a démontré Tynianov. Quels types de corrélations il peut y avoir entre les oeuvres traduites qui sont présentées comme travaux complets, importés à partir d´autres littératures, détachés de leurs propres contextes et en conséquence neutralisés du point de vue des luttes pour atteindre le centre ou la périphérie ? Mon opinion est que les oeuvres traduites sont en corrélation au moins de deux manières :

1) de manière dont elles sont sélectionnées par la littérature d´arrivée, les principes de sélection étant toujours (au moins en partie) corrélables avec les co-systèmes de la même littérature d´arrivée ;
2) de manière dont elles adoptent les normes, comportements et lignes de conduites spécifiques qui résultent de leurs relations avec d´autres co-systèmes.

[...] Ainsi, la littérature traduite peut posséder les principes propres de modélisation qui, dans certaines limites, pourraient même être exclusifs.

[...] Je considère la littérature traduite non seulement comme un système à part entière, mais comme un système qui participe pleinement à l´histoire du polysystème comme partie intégrante de celui-ci, en rapport avec tous les autres co-systèmes. [... C´est nous qui soulignons.]

Il n´est pas nécessaire de s´arrêter longuement sur l´idée du polysystème. J´ai proposé ce concept pour la première fois en 1970, pour surmonter les difficultés qui résultaient de l´approche esthétique traditionnelle qui évitait de s´occuper des oeuvres jugées non artistiques. Mon approche se basait sur l´hypothèse de travail pour laquelle il serait plus convenable [...] de considérer tous les types de textes, littéraires ou semilittéraires, comme un ensemble de systèmes. Cette idée n´est pas une idée totalement nouvelle ; elle était fortement mise en avant dans les années vingt par les chercheurs comme Iouri Tynianov (1894-1943), Boris Eichenbaum (1886-1959) et Viktor Shklovsky (1893-1984). Prenant leurs travaux comme point de départ, j´ai proposé une formulation préliminaire du concept dans une communication présentée en 1973.

[...] L´hypothèse du polysystème [...] nous aide à expliquer le mécanisme qui régit de telles relations [entre les genres littéraires] et la position spécifique et le rôle des genres littéraires dans l´existence historique de la littérature. Shklovsky voit une multiplicité de modèles littéraires, dont l´un occupe la position au sommet tandis que les autres attendent leur tour. Tynianov prête l´attention aux luttes entre les forces, genres et modèles innovateurs et conservateurs au sein de la structure complexe de la littérature. La notion du conservatisme contient implicitement la simplification, schématisation et stéréotypie des processus. [...] Lorsque la position plus élevée est maintenue par un

genre littéraire dont la nature est innovatrice, nous trouverons les genres conservateurs descendre progressivement l´échelle des stratifications ; mais lorsque la position plus élevée est maintenue par un genre littéraire à peine cristallisé, alors le niveau plus bas aura tendance à initier le renouveau. Lorsque, dans le second cas, les positions ne changent pas, la littérature entière entre dans un état de stagnation. [C´est nous qui soulignons.]

À la lumière de ces remarques, le problème principal consiste non tellement à découvrir quels genres sont en haut et lesquels sont en bas, mais plutôt à découvrir les conditions qui causent que certains genres participent au processus du changement au sein du polysystème. C´est pourquoi j´ai proposé les notions d´activité *primaires* vs. *secondaires*, l´activité primaire représentant le principe d´innovation, l´activité secondaire celui du maintien du code établi [principe de conservation].

Quelle est la position de la littérature traduite en cette constellation : est-elle élevée, basse, innovatrice, conservatrice, simplifiée, stéréotypée ? De quelle manière participe-t-elle aux changements ? Ma réponse à la première question est que la littérature traduite peut incarner toutes ces choses à la fois. Elle n´est pas inamovible en principe. Si elle devient primaire ou secondaire dépend des circonstances spécifiques qui opèrent au sein du polysystème. [...]

Dire que la littérature traduite maintient une position primaire signifie qu´elle participe activement à la création du centre du polysystème. Des situations pareilles coïncident [...] avec les événements majeurs de l´histoire littéraire [...]. Ceci implique qu´aucune distinction nette ne soit maintenue entre les écrits originaux et traduits, et que ce soient souvent les auteurs dominants (ou les membres de l´avant-garde qui sont en train de devenir auteurs dominants) qui font les traductions les plus importantes. En outre, dans de telles situations, quand les nouveaux modèles littéraires émergent, la traduction devient probablement l´un des

moyens pour les élaborer. C´est à travers les oeuvres étrangères qu´on introduit dans la littérature autochtone les éléments qui n´y existaient pas auparavant.

[...] Il est aussi clair que les principes qui orientent le choix des oeuvres à traduire sont déterminés par la situation qui régit le polysystème : les textes sont choisis en fonction de leur compatibilité avec les nouvelles approches et selon leur rôle innovateur présumé dans la littérature d´arrivée.

Quelles sont les conditions qui rendent possible une telle situation ? Il me semble qu´on peut isoler trois cas principaux :

a) quand un polysystème n´est pas encore cristallisé, quand il s´agit d´une « jeune » littérature, qui est en train de formation ;
b) quand il s´agit d´une littérature ou « périphérique », ou « faible », ou les deux à la fois ;
c) quand il y a des moments de crises, de changements ou de lacunes dans une littérature.

Dans le premier exemple, la littérature traduite satisfait aux besoins d´une jeune littérature pour mettre en pratique sa langue refondée (ou renouvelée) dans tous les genres littéraires possibles, en poursuivant l´objectif de rendre cette langue fonctionnelle comme langue littéraire et utile pour son public émergent. Puisque la jeune littérature ne peut pas créer immédiatement tous les genres et tous les types de textes, elle peut bénéficier de l´expérience des autres littératures, et la littérature traduite devient de cette manière l´un de ses systèmes les plus importants.

La même chose vaut aussi pour le deuxième exemple, celui des littératures relativement consolidées, dont les ressources sont pourtant limitées et dont la position dans une hiérarchie littéraire plus ample est en général périphérique. En conséquence de cette situation, de telles littératures ne produisent pas tous les systèmes « requis » de la structure polysystémique, mais en

remplacent quelques-uns par la littérature traduite. Par exemple, la littérature non canonisée peut être [...] intégralement, ou en grande partie, traduite. Mais la conséquence beaucoup plus importante est la capacité de telle littérature à commencer des innovations, qui est souvent mineure par rapport à celle des littératures centrales, ce qui a pour résultat qu´il s´établit une relation de dépendance non seulement dans les systèmes secondaires, mais aussi au centre de ces littératures. [...] Pour de telles littératures [en parlant des littératures nationales périphériques, en général celles des nations plus petites], la littérature traduite n´est pas seulement un canal par lequel on introduit les modèles à la mode, mais elle constitue aussi un modèle à imiter. Nous pouvons observer dans certains cas que la littérature traduite devient la source la plus constante des alternatives. Tandis que les littératures plus riches et plus fortes peuvent choisir d´adopter une nouveauté de tel ou tel genre périphérique au sein de leur propres frontières [...], les littératures « faibles » dépendent souvent de l´importation.

Dans le troisième cas, la dynamique à l´intérieur du polysystème crée des ruptures, des tournants, c.-à-d. des moments historiques où les modèles établis ne sont plus acceptables pour la génération plus jeune. Dans ces périodes, la littérature traduite peut assumer une position primaire même au sein des littératures centrales. Ceci est encore plus vrai quand, au moment du tournant historique, aucun élément autochtone n´est retenu comme acceptable, de sorte que l´on constate une « lacune » littéraire. En ce moment, il est facile, pour les modèles étrangers, de s´infiltrer, et la littérature traduite peut assumer par conséquent la position primaire. [...]

D´autre part, dire que la littérature traduite maintient une position secondaire revient à dire qu´elle constitue un système périphérique au sein du polysystème, en assumant en général le caractère d´écrits épigones. Autrement dit, dans une telle

situation, la littérature traduite n´a pas l´influence sur les processus plus importants et elle est formée selon les normes établies conventionnellement de la part d´un genre déjà dominant. La littérature traduite devient dans ce cas un facteur conservateur important. Tandis que la littérature contemporaine originale pourrait continuer à développer de nouvelles formes et nouveaux modèles, la littérature traduite adhère aux normes qui avaient été refusées (depuis peu ou depuis longtemps) par le centre établi (depuis peu). Elle ne garde pas longtemps les relations positives avec les écrits originaux. Ici se manifeste un paradoxe très intéressant : la traduction, au moyen de laquelle les nouvelles idées, les nouveaux motifs, les nouvelles caractéristiques peuvent être introduits dans la littérature, devient un moyen pour préserver le goût traditionnel. Cette dissymétrie entre la littérature originale centrale et la littérature traduite peut évoluer différemment. Par exemple, quand la littérature traduite, après s´être imposée comme système primaire dans une situation des grands changements a perdu le contact avec la littérature originale du lieu qu´elle est allée à modifier, elle reste intacte. Ainsi, une littérature qui s´est imposée comme un genre révolutionnaire peut continuer à exister comme un système d´antan, souvent protégé fanatiquement par les agents des activités secondaires contre les moindres modifications. [...]

Quels rapports peuvent exister entre la position assumée par la littérature traduite et les choix ou les normes de traduction ? [...] En tout cas, puisque l´activité de traduction participe au processus de création de nouveaux modèles [lorsqu´on parle d´une traduction assumant la position primaire], la préoccupation principale du traducteur n´est pas celle de chercher les modèles déjà établis au sein de son système de référence, dans lequel les textes originaux pourraient être transférés ; il est par contre prêt à violer les conventions de son propre système. Dans ces conditions, la possibilité qu´une traduction soit proche à

l´original en terme d´adéquation (autrement dit, une reproduction des relations textuelles dominantes de l´original) est plus grande que dans l´autre cas. Du point de vue de la littérature d´arrivée, [...] si la nouvelle tendance est battue dans la bataille littéraire, les traductions faites selon ses conceptions ne gagneront pas du terrain. Mais si la nouvelle tendance se montre victorieuse, le code de la littérature traduite peut être enrichi et peut devenir plus flexible. Ces périodes [des grands changements historiques, littéraires] sont pratiquement les seules pendant lesquelles le traducteur est prêt à aller au-delà des options que lui offre le code établi, et veut essayer un traitement différent des relations textuelles de l´original. Par contre dans les conditions établies, les éléments absents de la littérature d´arrivée peuvent rester non-transférés si l´état du polysystème ne permet pas les innovations. Mais le processus d´ouverture graduelle du système fait approcher certaines littératures et à une plus longue échelle rend possible une situation dans laquelle les postulats de l´adéquation et la réalité de l´équivalence peuvent se superposer en grande partie. Ceci est le cas des littératures européennes, malgré que dans certaines d´entre elles, le mécanisme du refus a été si fort que les changements dont je parle se soient confirmés dans une mesure très limitée. »

Résumé des idées d´Itamar Even-Zohar :

Itamar Even-Zohar adopte une vision systémique des traductions littéraires, partie intégrante du polysystème littéraire cible. Dans certains cas, la littérature traduite maintient une position secondaire et constitue un système périphérique au sein du polysystème. Dans une telle situation, la littérature traduite devient un facteur conservateur important. Dans d´autres cas par contre, la littérature traduite peut occuper un lieu privilégié au sein du polysystème littéraire d´accueil et participer activement à la création de son centre.

Even-Zohar spécifie ensuite trois types de situations dans lesquelles les traductions accèdent au centre du polysystème : c´est

a) le cas de la littérature en voie de développement (une jeune littérature),
b) le cas de la littérature périphérique ou faible ou les deux à la fois, et
c) le cas de la littérature qui passe par les moments de crise, ou de lacunes littéraires.

Il faut cependant préciser que les limites entre la position primaire ou secondaire occupée par une littérature traduite au sein d´un polysystème ne sont pas aussi claires : il peut arriver que tandis qu´une partie des traductions occupe *le centre*, l´autre partie reste *en marge*.

La position occupée par la littérature traduite dans un polysystème littéraire peut avoir l´impact sur la pratique traduisante (les choix et les normes de traductions appliqués par le traducteur) : les traductions occupant la position primaire seront probablement plus adéquates à l´original que les traductions occupant la position secondaire qui, à leur tour, seront conformes aux modèles littéraires cibles et non-adéquates par rapport à l´original.

Gideon Toury, le collaborateur d´Even-Zohar, élabore son projet de théorisation en *In Search of a Theory of Translation* (1980). Il étudie les oeuvres traduites de l´anglais et de l´allemand en hébreu entre 1930 et 1945 et constate entre autre que la traduction comme une activité comportementale est sujette aux lois ou normes. (Moya, 2010 : 141)

Toury définit la norme, concept sociologique, comme « la traduction des valeurs générales partagées par une communauté - comme ce qui est correct et ce qui est incorrect, adéquat et inadéquat - dans des instructions appropriées pour l´application

dans des situations particulières, spécifiant ce qui est prescrit, ce qui est interdit et ce qui est toléré». (Toury, 1995 : 54-55) Pour Toury, la soumission du texte traduit aux normes du texte source permet de dire qu'une traduction est **adéquate** par rapport au texte source, tandis que la soumission aux normes de la culture cible détermine son **acceptabilité**. Toury constate que les traducteurs ne se préoccupent pas d´adhérer aux normes du système original (traduction *adéquate*), mais d´adhérer aux normes qui régissent le système culturel cible (traduction *acceptable*).

Ce sont les normes qui déterminent également le type et le degré d´équivalence de la traduction. Pour Toury, il n´a pas de sens de se demander si les deux textes, original et traduit, sont équivalents, mais plutôt quel type et degré d´équivalence traductive il y a entre eux. (Toury 1995 : 61, Moya, 2010 : 141)

Pour Toury, les normes sont spécifiques à chaque culture et elles sont instables. Il est possible de procéder à une reconstruction des normes ayant dicté la traduction d´un texte donné en vue de proposer des «lois» générales de traduction. Pour cela, il existe deux types de source :

1) l´analyse des textes, en tant que produits d´une activité obéissant à des normes, permet de décrire une régularité de comportement en comparant des segments du texte source et du texte cible afin de déterminer les normes qui ont prévalu pendant le processus de traduction ;
2) les déclarations explicites faites par les traducteurs, les éditeurs, les professionnels de la traduction concernant les normes.

Les lois que révèle l´analyse de textes d´origines culturelles différentes sont de deux ordres : **la normalisation** et **l´interférence**. De façon générale, du moins lorsque le traducteur veut se conformer au modèle cible, la tendance sera la normalisation et la perte de variation dans le style. Toury (1995 :

275) définit l´interférence comme le transfert d´éléments appartenant au texte source vers le texte cible, ce qui peut être un transfert positif ou un transfert négatif. L´interférence dépend des conditions socioculturelles dans lesquelles la traduction est réalisée et consommée.

L´une des conclusions auxquelles arrive Toury est que la tolérance de l´interférence a tendance à être grande lorsque la traduction se fait d´une langue «majeure» ou prestigieuse vers une langue ou une culture cible «mineure» ou «faible.

Évaluation critique de la théorie du polysystème :

Selon Virgilio Moya, traductologue espagnol contemporain, il n´est pas vrai qu´à chaque fois qu´une littérature nationale passe par les moments de crise, les traductions occupent un lieu privilégié dans le polysystème littéraire d´accueil. Il y a d´autres facteurs qui influencent la position des traductions dans un polysystème littéraire, comme le *marché* (les forces économiques) ou le *pouvoir hégémonique de l´anglais*. Par exemple, entre 1976 et 2000, le niveau général de la littérature aux États-Unis était médiocre, par rapport au reste du XX^{e} siècle. Et pourtant, on ne peut pas dire que l´activité traduisante aux États-Unis soit grande ni que les traductions occupent une place privilégiée, parce que dans ce pays domine la conviction que les traductions ne se vendent pas. Le critère économique influence lui aussi la position de la littérature traduite au sein du polysystème littéraire des États-Unis. Moya conteste également que la pratique traduisante soit toujours subordonnée, comme le pense Even-Zohar, à la position d´une traduction au sein d´un polysystème. Les traductions *fidèles* et *fiables*, ou *adéquates* à l´original, n´occupent pas nécessairement une position primaire au sein d´un polysystème, et viceversa : il peut y avoir des traductions *non-adéquates* aux textes sources qui occuperont une position littéraire élevée au sein d´un polysystème. (Moya, 2010 : 140)

Pourtant, il est incontestable que les hypothèses du polysystème apportent aux Translation Studies et à la théorie de la traduction quelques principes épistémologiques clé, dont l´impossibilité d´une considération statique et ahistorique de la traduction, parce que la traduction, de même que la littérature, est une activité qui a le sens en rapport avec un système culturel déterminé. Les hypothèses du polysystème mettent en relief la description empirique des traductions comme produit, le dynamisme et la complexité du texte littéraire, relativisent l´équivalence et soulignent le caractère systémique et fonctionnel de la traduction. Les hypothèses du polysystème (comme le reconnaît Itamar Even-Zohar lui-même) sont encore à vérifier ou à contester dans les littératures et cultures hors les pays occidentaux.

Comparaison du paradigme descriptiviste (Translation studies) et fonctionnaliste (théorie du skopos) :

La théorie du polysystème et la théorie du skopos travaillent les deux avec le terme « fonction ». Pour les études descriptives, la « fonction » d´une traduction résulte en général de la position à l´intérieur du système correspondant. Quand on dit qu´une traduction est relativement « centrale » ou « périphérique » dans un système, cela signifie que soit elle renforce, soit elle modifie la langue, la culture ou la littérature d´accueil. La fonction est ce que le texte « fait » grâce à sa position au sein d´un système, ou les changements qui apparaissent comme conséquence de l´introduction du texte dans le système. Pour le fonctionnalisme (la théorie du skopos), la « fonction » du texte cible est l´action que celui-ci permet de réaliser dans la situation communicationnelle finale. En ce sens, la traduction aide par exemple à expliquer un phénomène, à vendre un produit, à modifier une relation sociale, etc. Les deux paradigmes pourraient être désignés comme « fonctionnalistes », mais le

terme de « fonction » prend chaque fois un sens particulier : un rôle dans un groupe de relations à grande échelle (théorie du polysystème) et un facteur de changement dans une situation qui implique plusieurs agents (théorie de l´action et du skopos). (Pym, 2012 : 88)

Il y a encore un autre terme que les deux paradigmes ont en commun : celui de la « norme ». Dans le contexte du descriptivisme, la norme n´est pas un ensemble de règles ou de lois, comme pourraient le suggérer certains synonymes liés au mot, mais correspond à une définition d´une de ses acceptions : « état habituel, régulier, conforme à la majorité des cas » (Trésor de la Langue Française informatisé, disponible sur le site www.cnrtl.fr). La norme chez Toury est un concept sociologique qui est défini par un accord collectif non formalisé pour agir dans une situation d´une manière déterminée. La norme transmet au moins en partie les idées et les valeurs générales partagées par la société donnée. (Pym, 2012 : 89)

La théorie du skopos est restée relativement en marge de l´approche descriptiviste adoptée par les chercheurs des Translation Studies, dans la mesure où ceux-ci ne se sont pas trop intéressés au personnage du traducteur (à l´exception d´André Lefevere qui a analysé les différentes manipulations des traductions liées aux systèmes du patronage, du mécénat). Malgré cela, on trouve d´autres ponts entre les deux théories. Les deux paradigmes sont très relativistes ; ils refusent de concevoir le texte original comme le seul facteur déterminant la traduction. (Pym, 2012 : 88)

B. IX. Les théories / perspectives sociologiques, féministes, postcoloniales

Les perspectives sociologiques

Les perspectives sociologiques ouvrent l´espace théorique à la subjectivisation du processus de traduction. On considère maintenant que traduire est un acte s´inscrivant dans l´espace social, en tant qu´il est pratiqué par une personne protégeant ses propres intérêts (symboliques, financiers ou politiques). L´inscription de l´acte de traduire dans l´espace social met en cause le rôle instrumental et le statut ancillaire de la traduction explicitement véhiculés par les métaphores de transparence, de fidélité ou de la trahison. La sociologie conçoit la traduction comme un travail et neutralise les conceptualisations qui valorisent l´effacement du sujet et sa non-intervention. Il devient légitime de postuler que les stratégies de traduction procèdent des rapports de force qui déterminent la valeur symbolique des productions esthétiques. La sociologie de la traduction montre que la langue neutre est une fiction. Traduire n´est jamais neutre en raison de l´économie des échanges linguistiques et en raison de la valorisation idéologique de certaines langues au détriment d´autres. Le processus traductif se complexifie par la prise en considération des enjeux identitaires, au même titre que des pratiques diverses d´écriture. (Boulanger, 2004 : 60-61)

Les perspectives féministes

Les théories féministes de la traduction naissent dans les années soixante-dix et surtout quatre-vingt aux États-Unis et au

Canada ; leur développement date des années quatre-vingt-dix. La date clé est 1972 qui correspond à la fondation de la revue *Aphra* (la première revue de critique littéraire féministe). (Moya, 2010 : 195)

Comme l´écrit Virgilio Moya (2010 : 199) en citant África Vidal, la traduction était traditionnellement une activité impersonnelle, invisible, fidèle, équivalente. Grâce aux théories postmodernes portant sur le langage et sur le texte, on commença durant les années soixante-dix et quatre-vingt à envisager la traduction comme le contraire de tout cela – comme une activité descriptive, visible et herméneutique. La déconstruction a mis en question l´opposition traditionnelle entre l´original et la reproduction. Dans le postmodernisme, la traduction se transforme en une forme d´*écriture*, en la production créative d´un texte. C´est précisément le point de départ des traductrices et théoriciennes féministes de la traduction. Pourtant, la théorie poststructuraliste de la déconstruction n´a pas seulement servi aux théoriciennes féministes à mettre en doute les oppositions binaires et de voir la traduction comme une forme créative d´*écriture*, mais elle a aussi servi à déconstruire les concepts fondamentaux de notre culture tels que la canonisation d´une seule interprétation déterminée et les mythes (celui de Babel p. ex.) et certaines superstitions ancrées profondément dans notre société. Une des auteurs féministes, Louise Von Flotow, dit que « Derrida a accordé à la traductrice le droit, et même le devoir d´*abuser* le texte original » (Flotow, 1991 : 80). C´est ce que font certaines traductrices se réclamant des théories féministes. Elles aspirent à éclairer le sens des paroles, au moyen des compensations, transformations, explications, du changement de l´ordre des mots, des néologismes, parenthèses, moyens typographiques, et également au moyen du paratexte (prologues, introductions, notes en bas de pages). Cette pratique de la *réécriture* (c.-à-d. de la traduction) féministe a sa correspondance dans l´écriture

d´auteures féministes. Von Flotow souligne que les positions de ces auteures devant le langage sont principalement deux : l´une réformiste, l´autre radicale. L´objectif des auteures qui adoptent l´attitude réformiste est de se voir représentées dans la langue, de désexualiser celle-ci, afin que les femmes cessent d´être inclues dans le mot générique « homme ». L´attitude radicale voit par contre dans le langage colonisé par l´usage et par l´abus des patriarches la *cause* de l´oppression et de l´exclusion des femmes. La solution selon les auteurs défendant les positions féministes radicales est d´en finir avec la syntaxe standard et les genres littéraires conventionnels parce qu´ils ne font autre chose que de perpétuer les structures de pouvoir patriarcales. Les féministes radicales veulent trouver une nouvelle langue et les nouveaux genres littéraires qui reflètent mieux la réalité des femmes et y répondent mieux. Selon Luce Irigaray, « si nous continuons à parler la même langue, nous reproduisons la même histoire ». (Moya, 2010 : 201-202) Pourtant, cette ambition de changer la langue au niveau de la grammaire apparaît comme impossible, parce que s´il est bien possible de manipuler le vocabulaire d´une langue et le changer (au moins en partie), il s´avère par contre comme une tâche utopique de vouloir changer de manière analogue la grammaire d´une langue, parce que la langue à ce niveau n´est pas accessible à la conscience ni à la volonté et n´est pour cela pas manipulable par un individu ou par les institutions.

N´empêche que les auteures et traductrices féministes de cette littérature expérimentales voient en la langue patriarcale (ou langue maternelle) un symbole de domination et d´oppression masculines. Elles conçoivent la langue comme un territoire d´où elles étaient exilées pendant longtemps et qu´elles veulent changer, voire remplacer par une autre au sein de laquelle elles seraient présentes (avec leur personnalité, leur individualité et leur corps). Comme il est difficile de changer la grammaire,

les auteures féministes s´orientent plutôt à changer le langage conventionnel utilisé par les institutions d´enseignement, par les journaux, manuels de style, dictionnaires, etc. (Moya, 2010 : 202).

Suzanne Jill Levine aspire à renforcer le mythe moderne de la visibilité du traducteur et tirer de l´ombre les femmes, le féminin et la traduction. Elle veut donner la voix aux femmes, condamnées jusque-là au silence par les hommes. La conséquence négative de cette technique est que l´excès de visibilité de la traductrice relègue l´auteur à l´invisibilité et condamne le texte au silence. Par exemple Susanne de Lotbinière-Harwood dont les interventions théoriques sont encore plus radicales que celles des autres auteures féministes, essaie de justifier les raisons qui la mènent à intervenir dans les textes qu´elle traduit et à changer ceux d´entre eux qui s´opposent à l´idéologie et à la politique féministe. Elle défend son droit de manipuler les textes dans le sens voulu afin que la traduction fonctionne dans la situation contextuelle pour laquelle elle est destinée. Pour elle, la traduction est une activité politique dont l´objectif n´est autre que de donner la visibilité et la vie aux femmes dans la langue et dans le monde (Moya, 2010 : 205-206). On pourrait parler dans ce contexte de trahison ou de subversion.

Le côté positif (à notre avis) de certaines approches féministes est la valorisation du métier du traducteur : elles ont apporté l´idée que le traducteur devrait être considéré comme coauteur de l´oeuvre qu´il traduit. L'objectif de celles qui ont lancé cette idée est en dernière instance que le texte soit lu non pas comme appartenant à tel ou tel auteur, mais pour les idées qu´il contient. Le fruit de cette survalorisation du rôle du traducteur (ou de traductrice) est entre autre le droit moral du traducteur à ce qu´il y ait une petite photo et une petite biographie imprimées à côté de celles de l´auteur, sur la couverture du livre publié. (Moya, 2010 : 231)

Les perspectives féministes abolissent le mythe d´une langue commune ou d´un matériau linguistique neutre que chacun s´approprie individuellement. Elles soulignent le fait que l´héritage conceptuel et linguistique a exclu les femmes et que les connaissances transmises comme étant communes à l´« homme » ont servi et servent encore à renforcer l´ordre patriarcal. En conséquence, les hiérarchies et les représentations traditionnelles sont mises en cause, tel le rapport ancillaire de l´écriture à la traduction suggéré par les métaphores sexistes (les « belles infidèles ») que Lori Chamberlain a relevées. Par ailleurs, on se méfie des ouvrages qui se réclament d´un savoir universel, tels les encyclopédies, les dictionnaires et les grammaires, outils de manipulation idéologique. L´histoire est révisée, afin d´ébranler les interprétations « classiques » des récits historiques, mythologiques et religieux. Contre les discours universalisants qui occultent les femmes, les idiolectes sont mis en valeur par l´écriture du corps féminin (premier thème que les féministes ont cherché à se réapproprier), l´exploration formelle de la langue et la théorisation de la différence. L´idée que le sens et les pratiques d´écriture sont renouvelables par la traduction vient ruiner la conception traditionnelle qui idéalise la traduction comme le transfert absolu et neutre d´une langue à l´autre. Selon les perspectives féministes, la traduction peut être considérée comme un vecteur de transformation identitaire et linguistique. (Boulanger, 2004 : 61-62)

Les perspectives post-colonialistes

Les perspectives post-colonialistes envisagent la traduction en tant qu´outil de domination, tandis que l´idéologie humaniste envisageait celle-ci uniquement comme un moyen de communication entre les peuples. Les théoriciens de cette orientation relisent et réinterprètent les textes classiques, en réagissant contre l´héritage conceptuel occidental. Les schèmes de représentation

conventionnels et traditionnels qui définissaient l´étranger comme le contraire de l´homme civilisé sont mis en cause. Les théories post-colonialistes cherchent à mettre en valeur la spécificité et la pluralité de la différence, et à supprimer la hiérarchie traditionnelle entre les langues pures et leurs dialectes. Elles montrent que les langues interagissent et se mélangent sans cesse, notamment dans les zones de contact coloniales. La littérature postcoloniale exploite le potentiel subversif de la traduction et s´efforce de brouiller les frontières entre les langues, entre l´original et la copie, entre le centre et la périphérie. (Boulanger, 2004 : 62-63)

Testez vos connaissances (chapitres B.I. – B.IX.) :

1) Quels sont les principaux avantages pour la traductologie de l´approche dite « stylistique comparée » et quels en sont les points faibles ?
2) Sur quel lien la comparaison de la traduction à un jeu d´échecs est-elle fondée (dans le cadre de la théorie du jeu) ?
3) Quels sont les fondements théoriques du fonctionnalisme traductologique ? En quoi consistait sa nouveauté à l´époque de sa formulation par rapport aux paradigmes précédents ?
4) En quoi la distinction entre différents « types de textes » est-elle utile pour le traducteur ?
5) Pourquoi la théorie du skopos était-elle parfois mal acceptée par certains traductologues de l´époque ? Quels étaient les principaux reproches que l´on adressait à ce paradigme théorique ?
6) Y a-t-il des similitudes entre la théorie du skopos (ou le paradigme fonctionnaliste en général) et la théorie du polysystème (le paradigme descriptiviste) ?

TRADUCTOLOGUES CONTEMPORAINS INFLUENTS

Daniel Gile a réalisé en janvier et mars 2004 une enquête auprès des membres de l´*European Society for Translation Studies* (qui a des membres même en dehors du continent européen), en demandant aux répondants quels étaient, à leur avis, les six traductologues les plus influents depuis les années 1990. Sur la base de 65 réponses reçues, l´Israélien Gideon Toury arrivait largement en tête avec 75 % des suffrages, suivi de l´Allemande Christiane Nord (51 %), de l´Américain Lawrence Venuti (49 %), de l´Anglaise Mona Baker (42 %), de l´Allemand Hans Vermeer et de l´Américain Eugene Nida (38 %). (Gile, 2005 : 259)

Bassnett, Susan (*1948, aussi connue sous le nom **Susan Bassnett-McGuire)** est professeur de la littérature comparée à l´Université de Warwick en Grande-Bretagne et directrice du Centre des Études culturelles britanniques et comparées (Center for British and Comparative Cultural Studies). Parmi ses publications les plus importantes appartiennent les titres publiés déjà dans les années 1980-1990 : *Translation Studies* (1980,1991), *Comparative Literature* (1993), ou *Translation, History and Culture* (1992), anthologie éditée avec André Lefevere. Elle traduit et effectue les recherches dans le domaine de la littérature comparée, des *Translation Studies* et des *Cultural Studies*.

Even-Zohar, Itamar (*1939, Tel Aviv) Il a étudié à l´université de Tel Aviv (licence et doctorat) et à celle de Jérusalem (Master). Il a également étudié à Oslo, Copenhague, et Stockholm, et il connaît plusieurs langues : hébreu (langue maternelle), arabe, anglais, français, suédois, espagnol, norvégien, danois, italien, russe, allemand, islandais, et quelques autres. Son travail principal a été l´élaboration d´une théorie du polysystème. Il a contribué à appliquer celle-ci sur la traduction : ce cadre théorique envisage la traduction comme une activité complexe et dynamique régie par un système de relations plutôt que par des paramètres fixes de la linguistique comparée. Itamar Even-Zohar était professeur invité au sein de plusieurs universités européennes et américaines (Amsterdam, Paris, Philadelphie, Québec, Louvain, Santander, Barcelone). Parmi ses oeuvres les plus importantes appartiennent par exemple : «An Outline of a Theory of the Literary Text.» *Ha-Sifrut* III (3/4), 1972, pp. 427–446; *Papers in Historical Poetics* (1978); «Polysystem Theory», *Poetics Today* 1, pp. 287–310 (1979); *Polysystem Studies. Poetics Today 11:1* (1990); «Factors and Dependencies in Culture: A Revised Draft for Polysystem Culture Research.» *Canadian Review of Comparative Literature / Revue Canadienne de Littérature Comparée* XXIV(1), (1997), pp. 15–34; *Papers in Culture Research* (2005).

Hermans, Theo a édité en 1985 l´anthologie célèbre et très souvent citée dans le domaine des Translation Studies, intitulé *The Manipulation of Literature : Studies in Literary Translation* (London et Sydney, 1985). Il enseigne à l´Université de Londres et publie de nombreux articles sur la théorie de la traduction.

Holmes, James (1924-1986), traducteur et poète américain, au début des années soixante-dix enseignant comme professeur de traduction à l´université d´Amsterdam, est issu de la tradition américaine des « translation Workshops ». En 1972,

il rédige l´article *The Name and Nature of Translation Studies* (publié seulement en 1988), qui marque le début de la discipline consacrée spécifiquement à la traduction. Holmes cherche au début de cet article une désignation anglaise pour la nouvelle discipline et lance le nom de *Translation Studies* (correspondant à la *traductologie* en français, *traductología* en espagnol, *Übersetzungswissenschaft* en allemand), qui sera adopté par la communauté traductologique internationale anglophone. Holmes est l´auteur non seulement de la désignation de la nouvelle discipline, mais aussi de sa taxinomie et de la définition de ses objectifs qui devraient consister

1) à décrire les phénomènes traductionnels, et
2) à proposer des théories explicatives et prédictives pour rendre compte des phénomènes traductionnels. (Gile, 2005 : 239-240)

Holz-Mänttäri, Justa (*1936), traductrice professionnelle et traductologue allemande, vivant en Finlande, qui est connue dans le domaine de la traductologie pour avoir appliqué la théorie de l´action sur la traduction. Parmi ses travaux les plus connus, on compte notamment :

Translatorisches Handeln. Theorie und Methode. Helsinki, 1984 ; „Textdesign - verantwortlich und gehirngerecht". In: Holz-Mänttäri, Justa/Nord, Christiane, eds.: *Traducere Navem. Festschrift fürKatharina Reiß zum 70. Geburtstag*, Tampere, 1993, pp. 301-320.

„Evolutionäre Translationstheorie". In: Rupert Riedl and Manuela Delpos, eds. *Die Evolutionäre Erkenntnistheorie im Spiegel del Wissenschaften*. Vienna: Wiener Universitätsverlag, 1996.

Lefevere, André (1945, Belgique – 1996, États-Unis, Texas). Avant son décès, il enseignait comme professeur au sein du Département des Langues germaniques de l´Université de

Texas à Austin aux États-Unis et il était aussi professeur honoraire des Translation Studies à l´Université de Warwick en Grande-Bretagne. Parmi ses publications, on peut citer : *Translating Poetry : Seven Strategies and a Blueprint* (1975), *Translating Literature : The German Tradition* (1977), *The Tradition of Literary Translation in Western Europe: A Reader* (1991), *Translation/History/Culture : A Sourcebook* (1992, avec S. Bassnett), *Translation, Rewriting and the Manipulation of Literary Fame* (1992, traduction espagnole en 1997), etc.

Levý, Jiří (**1926**, Košice - **1967**, Brno) Malgré sa mort prématurée dans les années soixante, il a laissé une oeuvre qui influence toujours les traducteurs et les traductologues tchèques contemporains. Il peut être considéré comme le fondateur de la traductologie tchèque et tchécoslovaque (en Slovaquie, c´est Anton Popovič qui a donné naissance à l´école traductologique slovaque, école de Nitra dans les années soixante-dix).

Jiří Levý s´intéressait à l´histoire de la littérature anglaise, à la versologie comparée et générale, et à l´histoire et la théorie de la traduction. Il publia dès la fin des années 1940. En 1949, il soutint à l´Université Masaryk de Brno sa thèse de doctorat consacrée au vers anglais, *Srovnávací pohled na anglický verš*. Entre 1950 et 1963, il enseigna au département de l´anglais de l´Université Palacký d´Olomouc, où il soutint en 1957 sa thèse *Vývoj překladatelských metod v české literatuře* (candidature ès sciences, grade correspondant au doctorat actuel PhD.) ; en 1958, il a obtenu son habilitation à diriger des recherches par le travail *Základní otázky teorie překladu*. De 1963, il enseigna jusqu´à sa mort au département des études tchèques de l´Université Masaryk de Brno. À Brno, il fonda et dirigea le Groupe pour les méthodes exactes et les relations interdisciplinaires (*Skupina pro exaktní metody a mezioooborové vztahy*), qui est devenu le Groupe pour la sémiotique et la linguistique mathématique (*Skupina pro*

sémiotiku a matematickou lingvistiku) auprès de la Société cybernétique tchécoslovaque (*Československá kybernetická společnost*). Il était membre de la Fédération internationale des Traducteurs (FIT) et du comité rédactionnel de la revue Babel.

Jiří Levý est à la fois le précurseur des descriptivistes hollandais, flamands et israéliens (DTS et la théorie du polysystème), parce qu´il appliquait la méthode objective et descriptive sur l´étude diachronique des oeuvres littéraires originales et traduites. Du point de vue méthodologique, Levý part aussi du structuralisme fonctionnaliste tchèque (des travaux du Cercle linguistique de Prague, qui a dû cesser son activité suite aux événements du Février 1948), notamment de son esthétique structurale (Jan Mukařovský) et de sa sémiotique. Levý était inspiré également par la dialectique de Hegel, la phénoménologie de Husserl et Ingarden, la sociologie (Max Weber, Émile Durkheim), la cybernétique et la théorie de l´information. À part la recherche descriptive diachronique, Levý se consacrait à la recherche synchronique ; il vérifiait ses hypothèses sur les tendances universelles de la traduction (« découvertes » dès les années 1980 par certains traductologues, notamment du monde anglophone, sous le nom des « universaux de traduction ») par des expériments. Les traductologues anglophones retiennent le plus souvent, parmi des idées théoriques de Jiří Levý, son hypothèse sur la stratégie minimax et son modèle de la traduction comme processus décisionnel (grâce à deux articles publiés originairement en anglais). (Jettmarová, 2012 : 5-9)

Son livre *Umění překladu* ([l´Art de la traduction], disponible en traductions allemande, *Die literarische Übersetzung*, 1969, russe, *Isskusstvo perevoda*, 1974, et anglaise, *The Art of Translation*, J. Benjamins, 2011) appartient parmi les travaux théoriques les plus lus parmi les spécialistes tchèques de la traduction littéraire, ou de la traduction tout court. Dans le monde anglophone, on connaît notamment son article *Translation as*

Decisional Process, publié en 1967, qui a sans aucun doute inspiré plusieurs chercheurs des Translation Studies. L´article est disponible également en traduction italienne depuis 1995 (voir Nergaard, 1995 : 63-83), et en tchèque, il était développé par Levý et publié comme un chapitre du livre posthume *Bude literární věda exaktní vědou ?*[La théorie littéraire sera-t-elle un jour une science exacte ?] (Hausenblas, 2012 : 16).

Nida, Eugene Albert (1914-2011), linguiste et traducteur américain, l´auteur de la théorie de l´équivalence dynamique et partisan de la traduction communicative moderne de la Bible. Il termina en 1936 ses études en linguistique à l´université de Californie et en 1943, à celle du Michigan, par la soutenance du texte *A Synopsis of English Syntax*. Depuis, il travaillait comme linguiste et théoricien de la traduction pour la *American Bible Society* (« Société américaine de la Bible »), jusqu´à son départ à la retraite.

Parmi ses travaux théoriques, on doit mentionner notamment les suivants : *Morphology: The Descriptive Analysis of Words* (1949) ; *Message and Mission* (1960) ; *Customs, Culture and Christianity* (1963); *Toward a Science of Translating* (1964) ; *The Theory and Practice of Translation* (1969, avec Charles R. Taber) ; *Language Structure and Translation: Essays* (1975) ; *Contexts in Translating* (2002).

Nord, Christiane (*1943) Traductrice de l´anglais et de l´espagnol, traductologue allemande ayant développé la théorie du skopos et l´approche fonctionnaliste de la traduction, formatrice de traducteurs spécialisés. Elle a enseigné au sein de plusieurs universités, dont l´université de Heidelberg (1967-1996, au sein de la section espagnole de l´Institut de la Traduction et de l´Interprétation), l´université de Vienne (Autriche, 1991-1992), ou l´université des sciences appliquées de Magdeburg-Stendhal

(1996-2005, où elle enseignait la traduction spécialisée espagnol-allemand). Elle se consacre à la traductologie théorique avec l´application dans la didactique de la traduction. En 1992, elle obtient son habilitation dans le domaine de la science de la traduction et de la didactique de la traduction à la faculté des sciences humaines de l´université de Vienne, grâce à sa thèse portant sur la traduction des titres et des en-têtes. Depuis 2008, elle est professeur honoraire de la Faculté de Philologie de l´université de Vigo en Espagne.

Elle a mis au point, dès 1988, son «modèle d´analyse textuelle en traduction» qu´elle avait ensuite développé dans les ouvrages plus récents (1991, 1996). Le modèle repose sur l´analyse des aspects extra- et intra-textuels de l´action communicationnelle. Il est conçu pour repérer les éléments fonctionnels du texte source et ceux du texte cible à produire selon la consigne de traduction. Grâce à la comparaison entre le *skopos* et les fonctions du texte source *avant* de commencer à traduire, le traducteur devrait être capable de repérer les difficultés susceptibles de se poser lors du processus de traduction et de concevoir ainsi une stratégie globale qui lui permettra de surmonter ces difficultés. (Nord, 2008 : 26)

Parmi ses travaux théoriques, mentionnons les suivants : *Textanalyse und Übersetzen. Theoretische Grundlagen, Methode und didaktische Anwendung einer übersetzungsrelevanten Textanalyse* (1988, 1991, 1995, 2009) ; *Text Analysis in Translation: Theory, Methodology and Didactic Application of a Model for Translation-Oriented Text Analysis* (1991, 2005) ; *Einführung in das funktionale Übersetzen. Am Beispiel von Titeln und Überschriften* (1993) ; *Translating as a Purposeful Activity. Functionalist Approaches Explained* (1997) ; *Funktionsgerechtigkeit und Loyalität. I. Theorie, Methode und Didaktik des funktionalen Übersetzens* (2010) ; *Texto base - texto meta: un modelo funcional de análisis pretraslativo* (2012 ;

traduction et adaptation par Ch. Nord, de *Textanalyse und Übersetzen*).

Reiss, Katharina (*1923) Traductrice et traductologue allemande qui a influencé de manière décisive les études traductologiques allemandes et européennes du dernier tiers du vingtième siècle par ses travaux contribuant à la formulation de la théorie du skopos et notamment par sa théorie des types de textes appliquée à la traduction. Avec Hans Josef Vermeer, elle est fondatrice de la théorie du skopos. De 1944 à 1970, elle enseignait à l´Institut d´Interprétation de l´université de Heidelberg. De 1970, elle enseignait au sein du Département des études romanes de l´université de Würzburg qu´elle dirigeait par la suite. Elle a obtenu son habilitation (grâce à ses recherches portant sur les textes opératifs) à l´université de Mayence. En 1994-1995, elle donna un cycle de conférence sur la théorie de la traduction à l´Institut de Traduction et d´Interprétation à l´université de Vienne (en Autriche). Avec ses 90 travaux publiés, elle appartient parmi les chercheurs les plus importants dans la traductologie moderne.

Parmi ses publications dans le domaine de la traductologie, on doit mentionner notamment les suivantes : *Möglichkeiten und Grenzen der Übersetzungskritik : Kategorien und Kriterien für eine sachgerechte Beurteilung von Übersetzungen* (1971) ; *Zur Übersetzung von Kinder-und Jugendbüchern. Theorie und Praxis.* In: *Lebende Sprachen*, 27/1, pp. 7-13 (1982) ; *Texttyp und Übersetzungsmethode. Der operative Text* (1983) ; *Grundlegung einer allgemeinen Translationstheorie* (1984, avec Hans J. Vermeer) ; *Der Text und der Übersetzer.* In: Textlinguistik und Fachsprache, pp. 67-75 (1988).

Toury, Gideon (*1942) Professeur israélien de la théorie littéraire, littérature comparée et théorie de la traduction à l´université de Tel Aviv. En 1970, il termina ses études de la lit-

térature hébraïque et se consacra depuis à la théorie littéraire. En 1977, il soutint sa thèse de doctorat intitulée *Translational Norms and Literary Translation into Hebrew, 1930-1945*, qui est une présentation systématique des normes de traduction, au fond desquelles Toury décrit la traduction littéraire en hébreu pendant la période donnée. De 1970 à 1983, il collabora avec Itamar Even-Zohar, Benjamin Harshav et Menachem Perry à la rédaction de la revue « Littérature » et en 1989, il fonda la revue internationale pour la traduction « Target: International Journal of Translation Studies ». Toury était également rédacteur de la série d´édition prestigieuse « Benjamins Translations Library » (actuellement, il est son éditeur honoraire). Avec Itamar Even-Zohar, il appartient parmi les promoteurs principaux de la théorie du polysystème.

Vermeer, Hans Josef (1930-2010) Linguiste et traductologue allemand, auteur principal de la théorie du skopos. Il enseigna à l´université Johannes Gutenberg de Mayence (1971-1983) et ensuite à l´université de Heidelberg (1984-1992), où il dirigea le département des Translation Studies. À part la profession de l´enseignant-chercheur, il se consacrait au métier du traducteur : il traduisait du portugais, du français, du basque, et était interprète du et en portugais. Il était souvent professeur invité tant à l´étranger qu´en Allemagne. De 1999 à 2002, il enseignait ainsi comme professeur invité à l´université d´Innsbruck, de 2004 à 2007 à l´université d´Istanbul. Enfin, de 2008 à 2010, il est revenu en tant que professeur invité à l´université Johannes Gutenberg de Mayence. Durant sa vie, il entreprit plusieurs voyages d´études, notamment au Portugal, en Espagne (où il étudia le basque), mais aussi en Indonésie, au Pakistan et en Sri Lanka, où il se consacrait à l´étude des créoles portugais et des dialectes locaux de l´anglais.

Parmi ses publications dans le domaine de la traductologie, on doit mentionner notamment les suivantes : *Grundlegung einer allgemeinen Translationstheorie* (1984, avec Katharina Reiss) ; *Skopos und Translationsauftrag: Aufsätze. Institut für Übersetzen und Dolmetschen* (1990) ; *Skizzen zu einer Geschichte der Translation* (1991) ; *A skopos theory of translation (Some arguments for and against)* (1996) ; *Luhmann's «Social Systems» theory: preliminary fragments for a theory of translation* (2006).

OUTILS INFORMATIQUES POUR LE TRADUCTEUR

Un développement très intéressant des applications informatiques pour la traduction représentent les mémoires de traduction. Il s´agit d´un software qui permet aux traducteurs de faire les choix cohérents et de pouvoir les répéter automatiquement. Il s´agit des programmes qui structurent le processus traductif phrase par phrase et mémorisent chaque paire des segments des deux textes (texte source – texte cible). On crée ainsi une banque de données comprenant les segments de texte dans les deux langues qui est ensuite consultée par le traducteur pendant des traductions suivantes. Lorsqu´un segment du nouveau texte source correspond (par un pourcentage que le traducteur peut déterminer) au texte traduit auparavant, le software propose la solution qui était déjà appliquée (et que le traducteur peut approuver, refuser ou seulement modifier pour le nouveau texte). Un de ces programmes que l´on peut télécharger gratuitement est le WordFast, accessible sur le site www.wordfast.org.

D´autres liens internet très utiles pour le traducteur sont surtout de deux sortes : ceux qui renvoient à des glossaires et répertoires terminologiques (banques de données), et ceux qui permettent de consulter les bibliographies en ligne (catalogues des bibliothèques et autres ressources bibliographiques).

Quant au premier emploi de l´internet, il est intéressant de connaître le site du Translator´s Home Companion (www.lai.com/thc.html) qui donne accès à une page qui contient des dizaines de dictionnaires, glossaires et répertoires terminolo-

giques en ligne. Si l´on consulte le site www.uwasa.fi/viestintatieteet/terminology/, on accède au site de terminologie qui contient deux moteurs de recherche : l´un s´appelle « word-online » qui sert à chercher les dictionnaires de n´importe quelle langue ; on choisit la langue et on obtient une liste de liens web de dictionnaires en ligne de cette langue ; l´autre moteur de recherche s´appelle « term-online » et sert à chercher des glossaires de n´importe quel secteur ; on choisit un secteur et on obtient une liste des sites web contenant des glossaires du secteur requis.

Pour faire les recherches concernant la Bible (citations d´un passage en d´autres langues, etc.), on peut consulter le site Bible Gateway (www.biblegateway.com/), d´où on peut faire les recherches soit à partir des mots clés, soit en introduisant le numéro de citation d´un passage. On peut afficher un passage en plusieurs langues simultanément.

Quant à la terminologie (juridique, économique) relative à l´Union européenne, on peut consulter la banque de données Iate (iate.europa.eu/), qui comprend un grand nombre de terme en plusieurs langues officielles de l´EU (pourtant, certains termes manquent pour certaines langues, en général, on trouve plusieurs termes en français ou en italien qu´en tchèque par exemple).

En ce qui concerne les recherches bibliographiques, plusieurs liens des grandes bibliothèques européennes ou américaines peuvent se montrer comme utiles. Pour la France, c´est le catalogue de la Bibliothèque Nationale de France (www.bnf.fr), qui permet non seulement de consulter le catalogue de cette bibliothèque en ligne, mais aussi d´accéder aux pages où l´on peut télécharger (gratuitement) certaines oeuvres plus anciennes en format pdf. Il y a aussi le catalogue du Système Universitaire de Documentation (le SUDOC, (www.sudoc.abes.fr/) qui est le catalogue collectif français réalisé par les bibliothèques et centres de

documentation de l´enseignement supérieur et de la recherche. Il comprend plus de 10 millions de notices bibliographiques qui décrivent tous les types de documents (livres, thèses, revues, ressources électroniques, documents audiovisuels, microformes, cartes, partitions, manuscrits, etc.). Il a aussi pour mission de recenser les thèses produites en France.

Pour l´Italie, on peut recommander le site opac.sbn.it qui donne accès au catalogue général de toutes les bibliothèques italiennes. On peut ainsi repérer les oeuvres publiées en Italie et aussi trouver l´adresse de la bibliothèque qui héberge le volume recherché.

Quant au Royaume-Uni, l´adresse du catalogue général est blpc.bl.uk. Pour l´Allemagne, c´est le site de la Bibliothèque d´Augsbourg sur le hs-augsburg.de/~harsch/augustana/html, surtout riche en textes classiques grecs et latins.

Aux États-Unis, on trouve la bibliothèque la plus grande au monde, la Library of Congress de Washington, dotée d´un catalogue électronique complet que l´on peut trouver à l´adresse caalog.loc.gov. Aussi University of Californie à Berkeley a une bibliothèque intéressante notamment en ce qui concerne la science de la traduction (sunsite2.berkeley.edu). (Osimo, 2011 : 226-228)

GLOSSAIRE

A

Acceptabilité – Conception du processus traductif orientée sur la culture d´accueil, suivant l´objectif de produire un texte lisible, compréhensible pour le lecteur final, conforme aux normes du canon de la culture cible. (Osimo, 2011 : 260)

Adaptation – Changements traductifs du texte source affectant le thème, les personnages, les spécificités culturelles, les réalités sociales locales. L´adaptation tient compte des exigences communicatives des récepteurs et du canon culturel de la culture cible. Une acception (un sens) de ce terme concerne le processus de transformation textuelle différent de la traduction dans la conception traditionnelle. En ce sens, l´adaptation consiste en une transformation durant laquelle le traducteur respecte du texte source l´idée générale, mais le texte traduit s´adapte à la culture cible. Selon la traduction totale (conception de Firth, 1952, reprise par Torop, 1995) et aussi selon les théoriciens du skopos, l´adaptation est également considérée comme un processus traductif. (Osimo, 2011 : 260)

Adéquation – Dans le cadre de la théorie du skopos, le terme désigne l´aptitude d´un texte traduit à réaliser la finalité communicative fixée dans la consigne. (Nord, 2008 : 163) Selon Katharina Reiss, le terme fait référence aux qualités d´un texte cible par rapport à la consigne de traduction. C´est un concept dynamique lié au processus de traduction qui comprend la sé-

lection des signes appropriés à la finalité communicationnelle. (Nord, 2008 : 50) Or, la conception des chercheurs du polysystème est différente : ils conçoivent l´adéquation comme une conception du processus traductif orientée vers le texte source, suivant laquelle le texte traduit doit être conforme aux normes du canon de la culture source (l´*adéquation* devient ainsi antonyme de l´*acceptabilité*). (Osimo, 2011 : 260)

Archaïsation – Technique traductive consistant en la tentative, de la part du traducteur, d´utiliser un lexique et une syntaxe d´une époque précédente, proche à celle dans laquelle le texte source a été écrit. Le traducteur combine les moyens tirés de l´histoire de la langue, des auteurs et traducteurs précédents ou des conventions vieillies que la langue moderne continue à utiliser toujours par cérémonie. (Osimo, 2011 : 263)

B

Babel – La tour de Babel occupe un poste important entre les symboles qui regardent la traduction. Voici l´extrait de la Bible qui donna naissance à la symbolique de la Tour de Babel comme synonyme de la confusion des langues humaines (nécessitant le concours des traducteurs qui peuvent y remédier en partie). Le symbole de Babel comme synonyme de la confusion des langues humaines apparaît dans le livre Genèse (11 : 1-9) : « Toute la terre avait une seule langue et les mêmes mots. Comme ils étaient partis de l'orient, ils trouvèrent une plaine au pays de Schinear, et ils y habitèrent. Ils se dirent l'un à l'autre: Allons! faisons des briques, et cuisons-les au feu. Et la brique leur servit de pierre, et le bitume leur servit de ciment. Ils dirent encore: Allons! bâtissons-nous une ville et une tour dont le sommet touche au ciel, et faisons-nous un nom, afin que nous ne soyons pas dispersés sur la face de toute la terre. L'Éternel descendit pour voir la ville et

la tour que bâtissaient les fils des hommes. Et l'Éternel dit: Voici, ils forment un seul peuple et ont tous une même langue, et c'est là ce qu'ils ont entrepris; maintenant rien ne les empêcherait de faire tout ce qu'ils auraient projeté. Allons! descendons, et là confondons leur langage, afin qu'ils n'entendent plus la langue les uns des autres. Et l'Éternel les dispersa loin de là sur la face de toute la terre; et ils cessèrent de bâtir la ville. C'est pourquoi on l'appela du nom de Babel, car c'est là que l'Éternel confondit le langage de toute la terre, et c'est de là que l'Éternel les dispersa sur la face de toute la terre ». (Osimo, 2011 : 265, www.biblegateway.com)

C

Calque – Type particulier d´emprunt. Il s´agit d´un **calque sémantique** lorsqu´une parole existant dans la langue cible prend un nouveau signifié sous l´influence de la langue source (réaliser au sens de comprendre, calque de l´anglais). On a affaire au **calque de traduction** lorsqu´on traduit littéralement les parties constitutives des mots composés qui se forment dans la langue cible de manière analogue comme dans la langue source. (Osimo, 2011 : 267)

Canon – Norme culturelle, une caractéristique considérée comme normale à l´intérieur d´une culture. Chaque culture dispose d´un ensemble d´oeuvres, auteurs, tendances considérées comme exemplaires selon les courants plus conformistes au sein du champ textuel, artistique et culturel en général. En chaque culture, le concept du canon est différent. (Osimo, 2011 : 267)

Cohérence contextuelle – Lorsqu´un mot apparaît plus d´une fois dans le texte source, le traducteur peut décider de le traduire avec les mots différents dans le texte cible selon le contexte dans lequel il apparaît. Dans ce cas-là, le traducteur

choisit une stratégie de cohérence contextuelle qui s´oppose à la cohérence verbale, pratique qui consiste dans l´usage du même équivalent. Selon Nida et Taber (1969 : 12), la cohérence contextuelle doit avoir la priorité sur la cohérence verbale. (Osimo, 2011 : 269)

Cohérence textuelle – Réseau de signifié et d´implications qui rendent un texte sémantiquement compact. (Osimo, 2011 : 269)

Cohésion textuelle – Réseau de connecteurs syntaxiques et grammaticaux qui concourent à la création d´un texte. (Osimo, 2011 : 269)

Collocation – Position d´une parole ou d´une locution à l´intérieur d´une phrase ; combinaison de mots très fréquente qui est statistiquement préférée aux expressions similaires (ayant des significations comparables). (Osimo, 2011 : 269)

Compensation – Principe traductif suivant lequel une perte dans le texte traduit est compensée, approximativement, dans un autre passage du texte traduit et par d´autres moyens linguistiques ou stylistiques. (Osimo, 2011 : 270)

Connotation – Sens (complémentaire au signifié dénotatif) assumé par un signe en rapport à un contexte spécifique (culturel, géographique, historique, familial). Un tel sens, émotif, affectif, en partie inconscient, varie d´un individu à l´autre. (Osimo, 2011 : 270)

Consigne – Une information (explicite ou implicite) concernant la finalité du texte cible. La consigne idéale précise aussi les destinataires, le moyen de transmission, le lieu, la date et la motivation de production et de réception du texte. (Nord, 2008 : 164)

Cultural Studies – Une interdiscipline née dans les années soixante dont l´objectif est l´analyse des aspects culturels de la société. Les Translation Studies cherchent à résoudre les mêmes problèmes que les Cultural Studies, étant donné que la

traduction concerne non seulement un texte et un système linguistique, mais le contexte culturel entier dans lequel le texte à traduire a été écrit. Les traducteurs se trouvent à la frontière entre les systèmes culturels différents et leur oeuvre représente un instrument d´échange réciproque. (Osimo, 2011 : 274)

D

Déconstructionnisme – courant philosophique appliqué aussi à la théorie de la traduction, par le philosophe français Jacques Derrida (*Des Tours de Babel : Sur Walter Benjamin*, Paris, PUF, 1985) qui est parti de l´idée de l´intraduisibilité et du principe de non-transparence des langues. Il s´est orienté vers une mise en question du concept de la traduction, et notamment vers la dissolution du concept d´équivalence entre le texte original et sa traduction, ce qui avait pour l´effet l´effacement de la relation hiérarchique de dépendance existant entre les deux textes, et la réduction des oppositions tranchées comme écriture/ réécriture, original / traduction. (Malingret, 2002 : 35) Le terme *déconstruction* provient du mot *destruction* dont témoigne la première version des chapitres principaux du livre *De la grammatologie* (1967), publiés dans la revue *Critique* (1965-1966) ; dans le livre, le mot destruction est remplacé presque systématiquement par le mot déconstruction. Le texte est parsemé de mots ayant un sens négatif ou indiquant la destruction (détruir, déformer, déranger, déconstruire, démolir, déstabiliser, dénuder, déraper, démambrer, déchoir, désemparer, disloquer, attaquer, effacement, rupture, fissure, coupure, débordement, catastrophe, apocalypse, violence, subversion, etc.). L´idée principale de l´oeuvre *De la grammatologie* et d´autres livres est l´intention de déconstruire, de mettre en cause les principes de la pensée et de la logique, de la raison, de la langue et du signe sur lesquels

repose la culture européenne dès Platon à Husserl, en passant par Descartes et Rousseau. Le projet de Derrida se caractérise par la relativisation des valeurs, l´ouverture d´autres possibilités, la réflexion sur l´histoire et le temps. Derrida utilise dans ses textes un idiolecte spécifique, plein de néologismes (différance, mimétologisme, marge-marque-marche), d´hyperboles et de métaphores ; son style se rapproche ainsi d´un discours littéraire plutôt que philosophique. Il refuse les définitions stables de ses propres termes. Il utilise les mots existants souvent dans des contextes inhabituels et les dote ainsi des significations nouvelles. (Grygar, 2006 : 213-215)

Les idées formulées par Derrida à propos de la traduction dans l´oeuvre *Des Tours de Babel* qui est un commentaire de l´essai de Walter Benjamin, ont influencé également les traductrices féministes et le courant traductologique appelé comme *Cultural turn* (développant la réflexion sur la traduction dans un contexte culturel large, englobant les perspectives postcoloniales, les approches étudiant la manipulation idéologique des traductions, etc.).

Dénotation – Signifié élémentaire d´un signe, acception d´une entrée repérée par les dictionnaires, qui ne contient pas tous les éléments subjectifs, affectifs ou déterminés par le contexte. (Osimo, 2011 : 275)

Dictionnaire bilingue – Répertoire des équivalents de la culture cible liés à des équivalents de la culture source, sans aucune explication des parcours logiques et culturels qui mènent à des équivalents proposés ; d´où le danger d´utiliser uniquement le dictionnaire bilingue sans la connaissance approfondie des deux langues. (Osimo, 2011 : 277)

Dictionnaire monolingue – Répertoire intralinguistique de définitions des différentes acceptions que l´on peut attribuer à chaque lemme (forme de base d´un mot, par ex. l´infinitif du

verbe) ; les définitions sont dans la même langue que les entrées expliquées. (Osimo, 2011 : 278)

Dominante – Dans l´analyse du texte, la caractéristique essentielle de celui-ci autour de laquelle le texte est construit comme un système intégré. Sur la dominante est basée la stratégie traductive et la décision ce qui sera transféré du texte source dans le texte cible. Pourtant, la dominante du texte cible est choisie aussi en fonction du lecteur modèle. (Osimo, 2011 : 278)

E

Emprunt – Élément linguistique de la culture source importé dans la culture cible. (Osimo, 2011 : 302)

Équivalence – Terme issu des mathématiques, utilisé improprement aussi dans la traductologie, pour se référer à l´actualisation d´un ou de plusieurs mots du texte source dans le texte cible. (Osimo, 2011 : 279) Jean Delisle, associé à l´école de sens (théorie interprétative) distingue (1980) entre l´**équivalence de signifié** (équivalence des mots hors contexte) et l´**équivalence de sens** (équivalence des mots en contexte, spécifié par une situation). (Malingret, 2002 : 26)

Dans le cadre de la théorie du skopos, l´équivalence est un concept lié au résultat de l´action traductionnelle qui décrit un rapport de valeur communicationnelle (celle-ci englobant la signification, les connotations stylistiques et l´effet communicationnel) égale entre deux textes. Reiss distingue entre le concept d´équivalence utilisé en linguistique contrastive (focalisé sur l´étude des langues) et en traductologie (qui se focalise sur la parole et les actes de parole, avec la prise en compte de l´emploi des signes linguistiques dans des situations culturelles spécifiques). (Nord, 2008 : 50-51)

Équivalence dynamique – Terme introduit par Eugene A. Nida en 1964 pour décrire l´une des deux orientations du processus de la traduction, considérées à l´époque comme fondamentales (l´autre est l´équivalence formelle). L´objectif de cette orientation est de susciter les mêmes réactions auprès du lecteur de la culture cible. (Osimo, 2011 : 279-280)

Équivalence formelle – Terme introduit par Eugene A. Nida en 1964 pour décrire l´une des deux orientations du processus de la traduction, considérées à l´époque comme fondamentales (l´autre est l´équivalence dynamique). Le traducteur qui suit cette orientation reproduit la forme et le contenu du texte source, en introduisant des notes du traducteur fréquentes pour compléter la compréhension du message. Cette orientation (ou stratégie) de traduction aspire à faire connaître les us et coutumes, les mentalités ainsi que les moyens expressifs de la culture source. (Osimo, 2011 : 280)

Étrangéisante, approche – Stratégie traductive qui tend à conserver les éléments des cultures différentes de la culture cible, en produisant un sentiment d´étrangéisation auprès du lecteur. (Osimo, 2011 : 281)

Études descriptives de traduction (Descriptives Translation Studies, DTS) – École traductologique ayant pris naissance au début des années soixante-dix en Europe occidentale (Pays-Bas, Belgique, Grande-Bretagne) et en Israël, actuellement la tendance la plus influente au sein de la discipline traductologique en Occident (Europe + États-Unis). Les chercheurs associés à cette école sont par ex. Itamar Even-Zohar, Gideon Toury, James Holmes, André Lefevere, Theo Hermans, Susan Bassnett, Anthony Pym (malgré ses réserves critiques vis-à-vis de certaines idées des premiers chercheurs de cette école), et bien d´autres. L´école évolua de son intérêt pour la description de la position de la littérature traduite au sein de l´histoire littéraire d´une époque et d´une culture, envers des questions très variées

(l´idéologie et la manipulation, les aspirations féministes, les études post-coloniales).

Exotisme – Élément culturel présent dans un texte qui renvoie aux cultures différentes de celle d´accueil. (Osimo, 2011 : 280)

Exotisation – Stratégie traductive qui permet de conserver les éléments culturels appartenant à une culture différente de la culture cible, en général ces éléments appartiennent à la culture source. Il s´agit de l´approximation stylistique du texte cible au contexte de l´auteur et du lecteur modèle du texte source au niveau des paramètres culturels, et leur transposition dans le texte cible. C´est le choix des éléments typiques pour la culture source et atypiques pour le style (le thème et la langue) de la culture cible. Au poste opposé du *continuum* des stratégies traductives concernant l´espace se trouve **la localisation**. (Osimo, 2011 : 281)

Explicitation – Stratégie traductive consistant à rendre systématiquement explicite dans le texte cible ce qui est implicite dans le texte source. Selon certains théoriciens de la traduction, c´est une caractéristique constante du processus traductif interlingual (selon Blum-Kulka, 1986 : 21). (Osimo, 2011 : 281)

F

Familiarisation, approche de – Stratégie traductive consistant à éliminer les éléments des cultures différant de la culture cible, en les remplaçant par les éléments de la culture cible, ce qui produit un sentiment de familiarité auprès du lecteur final. (Osimo, 2011 : 282)

Fonction – 1. Emploi que fait le destinataire d´un texte. 2. Signification que contient le texte à l´intention du destinataire. Dans la théorie du *skopos*, la fonction est le principe fonda-

mental de la prise de décision dans le processus traductionnel. (Nord, 2008 : 165) À ne pas confondre avec les fonctions langagières dont l´une en général domine dans un texte donné et influence la manière de traduire (fonction référentielle, appellative, expressive, formulées par Karl Bühler et ensuite reprises par Roman Jacobson, Katharina Reiss et d´autres linguistes). 3. Le terme fonction dans la théorie du polysystème (Even-Zohar) renvoie au statut et à la place occupée par la traduction dans la culture réceptrice.

H

Herméneutique – Du grec ancien (*hermeneuō*) qui signifie « interpréter », aussi au sens de « traduire à l´oral » d´où vient aussi le mot latin *interpres* (interprète). Discipline qui étudie systématiquement les modalités de l´interprétation d´un texte. En parlant de la traduction, Schleiermacher dit qu´elle exige une compétence herméneutique parce qu´elle introduit le problème de différence conceptuelle entre la langue maternelle du traducteur et la langue du texte. (Osimo, 2011 : 280)

I

Interférence – Au sein des télécommunications, c´est un élément qui fait obstacle à la communication, lié au canal physique. Au sein de la théorie générale de la communication, il s´agit d´un élément non-physique qui empêche la transmission du message (par exemple la non-coïncidence de l´expérience ou du bagage cognitif et culturel de la part de l´émetteur et du récepteur). Au sein de la science de la traduction, il s´agit

de l´interférence lorsque le texte cible (métatexte) contient des traces du texte source (prototexte) (définition de Gideon Toury). L´interférence dans le domaine de la traduction signifie les traces de la culture source présentes dans le texte cible. (Osimo, 2011 : 286)

L

Langue d´arrivée – terme synonyme de langue cible ou de langue d´accueil.

Langue de départ – terme synonyme de langue source.

Leipzig, école de – Groupe de chercheurs de l´Université de Leipzig en Allemagne (de l´Est) - Otto Kade, Albrecht Neubert et Gert Jäger -, qui ont fondé dans les années soixante une école orientée sur l´approche linguistique de la traduction (paradigme de l´équivalence). L´école poursuivit l´étude scientifique de la traduction qui était envisagée comme un acte communicationnel. L´école concevait la traduction comme un acte pratique qui englobe aussi les participants et les situations extralinguistiques. L´une des oeuvres fondamentales de Kade est intitulée *Zufall und Gesetzmässigkeit in der Übersetzung* (1968). Kade se concentrait sur le niveau du mot et définit quatre types d´équivalences :

1) équivalence totale (un à un),
2) équivalence facultative (un à plusieurs),
3) équivalence approximative (un à une partie) et
4) équivalence zéro (un à zéro).

Kade a lancé aussi le terme allemand *Translation* (substantif dérivé du verbe allemand archaïque *translatieren*), qui comprend à la fois *la traduction écrite* et *orale*, de même que *le processus de traduction*. A. Neubert a proposé le terme « relativisme traductif » qui fait référence au fait que pendant la recréation du texte, le traducteur est créatif et développe les idées originales. Le rela-

tivisme dérive des possibilités multiples de l´original. Lorsque par exemple le traducteur choisit un mot, le reste du texte en est influencé parce qu´il forme un réseau d´unités (mots, phrases). (Osimo, 2011 : 289-290 ; Gromová, Rakšányiová, 2005 : 30-31)

Localisation – 1. Stratégie traductive qui consiste à adapter les éléments culturels appartenant à la culture source (ou une autre culture différente de la culture cible). Il s´agit de l´approximation stylistique du texte cible au contexte culturel du lecteur modèle cible. C´est le choix des éléments typiques pour la culture cible. Au poste opposé du *continuum* des stratégies traductives concernant l´espace se trouve **l´exotisation**. 2. Approche globale à la traduction, liée à la mondialisation ; une sorte d´adaptation de logiciels, des textes accompagnants les outils informatiques, etc., aux besoins communicationnels des usagers de différents pays.

M

Métatexte – Suivant la théorie de la métacommunication, tout texte secondaire (qui dérive d´un autre texte ou y fait allusion). Il s´agit en particulier des textes suivantes : 1. Traduction, texte de la culture d´accueil, résultat du processus de la traduction, autrefois appelé « texte d´arrivée ». 2. Texte qui décrit un autre texte ; tout ce qui relève du paratextuel, c.-à-d. tout ce qui accompagne un texte (critique, compte rendu, préface, postface, etc.). (Osimo, 2011 : 295)

Mémoire de traduction – Le software qui permet au traducteur de faire les choix cohérents et de pouvoir les répéter automatiquement, parce que le software permet de mémoriser tout le texte source en association avec les segments utilisés déjà pour le traduire. On crée ainsi une banque de données comprenant les segments de texte dans les deux langues qui est ensuite

consultée par le traducteur pendant des traductions suivantes. Lorsqu´un segment du nouveau texte source correspond (par un pourcentage que le traducteur peut déterminer) au texte traduit auparavant, le software propose cette solution déjà une fois appliquée (que le traducteur peut approuver, refuser ou seulement modifier pour le nouveau texte). (Osimo, 2011 : 294-295)

Métonymie – Mécanisme de glissement sémantique (changement de sens) reposant sur la relation de contiguité logique ou matérielle entre le mot utilisé (réellement par le locuteur) et le mot envisagé. Le rapport de contiguité peut être de plusieurs types : de cause à effet, du matériel à l´objet (qui en est fabriqué – p. ex. boire *un verre*), du contenant au contenu, etc. (Osimo, 2011 : 296)

Modernisation – Stratégie traductive concernant l´axe diachronique. Le traducteur choisit d´adapter le texte cible à la situation actuelle de la culture d´accueil, sans préserver les éléments historiques du texte source. (Osimo, 2011 : 297)

Modulation – Procédé de traduction défini par J.-P. Vinay et J. Darbelnet en 1958. Il consiste à changer le point de vue. Il existe différents types de modulation, par exemple la modulation par contraire négativé (il est beau – il n´est pas moche), la modulation métonymique, etc. Certaines modulations sont lexicalisées (mělký – peu profond), dans ce cas-là, il ne s´agit pas d´un procédé traductologique proprement dit (dont l´usage dépende de la décision libre du traducteur), c´est le moyen lexical qu´offre le système linguistique en question. (Vinay-Darbelnet, 1958 : 51)

Motif – Unité minimale en laquelle le thème d´un texte peut être décomposé. (Osimo, 2011 : 297)

N

Naturalisation – Stratégie traductive opposée à l´exotisation suivant laquelle le traducteur tend à faire apparaître comme local, présent et normal (naturel) tout élément culturel du texte. C´est une stratégie qui fait passer le texte traduit pour un texte original. Elle modifie le texte source en y introduisant les éléments culturels appartenant à la culture cible (à la culture propre du traducteur). La naturalisation peut affecter aussi bien l´axe spatial que temporel, elle peut ainsi englober *la localisation* aussi bien que *l´actualisation*. (Osimo, 2011 : 297)

Neutralisation – Nivellement culturel de la diversité, négation de l´hétérogénéité. Tendance à la base de laquelle le traducteur élimine du texte toutes les références à une diversité culturelle (géographique, historique, artistique) du texte source, rendant ainsi le texte cible « neutre » (non-caractérisé, non-marqué au sens culturellement spécifique). La neutralisation peut se faire tant sur l´axe spatial que sur l´axe temporel. Suivant la norme ISO 2384 de 1977, le recours à ce procédé doit être explicitement déclaré. Une des missions de l´activité traductive (idéalement) est la lutte contre la neutralisation culturelle. (Osimo, 2011 : 298)

Norme de la traduction - Dans la science actuelle de la traduction qui se réclame de l´approche descriptive et non prescriptive, il n´y plus de normes au sens de lois auxquelles il faille obéir. Il existe cependant une recherche portant sur les *régularités*, les *constantes* (du processus et du résultat de la traduction), que l´on peut relever en étudiant empiriquement les textes traduits (et leurs textes sources respectifs). Par exemple, on peut formuler une hypothèse que l´explicitation soit une constante de la traduction, et on en cherche les causes. (Osimo, 2011 : 298) Dans le contexte du paradigme descriptiviste, la norme correspond à une définition d´une des acceptions du mot : « état habituel, régulier, conforme à la majorité des cas » (TLFi). Chez

Toury, la norme est un concept sociologique qui est défini par un accord collectif non formalisé pour agir dans une situation d´une manière déterminée. La norme transmet au moins en partie les idées et les valeurs générales partagées par la société donnée. (Pym, 2012 : 89)

P

Polysystème – Conception systémique de l´univers culturel au sein duquel chaque sous-système est considéré à la base des relations avec les autres sous-systèmes.

Prototexte – Dans la définition d´Anton Popovič qui lance le terme en 1975 (2006 : 166), il s´agit du texte qui sert comme l´objet de la continuité intertextuelle. Texte original, texte source ou texte de départ, à partir duquel commence le processus de traduction. (Osimo, 2011 : 304)

Pseudotraduction – Texte qui prétend à être une traduction, qui est déclaré officiellement comme étant une traduction mais qui n´en est en fait aucune parce qu´il n´a pas de prototexte. Popovič la définit aussi comme traduction factice (2006 : 20) Il s´agit donc d´un texte original que l´auteur désigne comme une traduction, pour conquérir un public plus vaste, en profitant des attentes des lecteurs (en cas d´une culture au sein de laquelle les textes traduits bénéficient d´une popularité plus grande que les oeuvres autochtones). (Osimo, 2011 : 304-305)

R

Realia – Un mot du latin médiéval, qui signifie les « choses réelles ». En traductologie, le terme désigne les mots qui dé-

notent les choses matérielles culturellement spécifiques. Traduire les « realia » signifie traduire un élément culturel, non linguistique. Dans les textes pragmatiques, non destinés à la culture source, ces mots peuvent être dans quelques cas remplacés par un fait culturel (« realia ») de la culture cible (il en résulte une *naturalisation*, *localisation* du texte traduit), mais normalement, ils restent inchangés (ils sont *transférés*) (le résultat est l´*exotisation* du texte cible). (Osimo, 2011 : 305)

Réécriture – Le mot utilisé par André Lefevere pour caractériser le processus traductif orienté sur la culture d´accueil. Le terme de réécriture peut se référer à la plupart des activités traditionnellement liées aux études des textes : critique, traduction, écriture de l´histoire de la littérature, édition des textes, compilation des anthologies, écriture des comptes rendus, etc. La traduction est la réécriture la plus visible et potentiellement la plus influente parce qu´elle transmet une image d´un auteur ou d´une oeuvre dans une autre culture. (Osimo, 2011 : 308-309)

Relativisme linguistique – L´hypothèse développée par l´anthropologue américain Edward Sapir et son élève Benjamin Lee Whorf (l´hypothèse de Sapir et Whorf) qui introduit l´idée que la langue ne sert pas seulement à décrire le monde, mais qu´elle a aussi la fonction de le catégoriser. Or, les catégories que reconnaît et délimite une langue naturelle ne sont pas identiques à travers toutes les langues, ce qui doit être pris en considération pendant le processus de traduction (notamment lorsque la traduction se fait entre deux langues appartenant à des cultures différentes ou groupes de langues typologiquement très éloignés). Whorf a étudié par exemple la langue hopi et l´a comparée avec l´anglais. Il a constaté que les deux langues ont des structures grammaticales diverses et que celles-ci correspondent à des modes diverses de concevoir la réalité. En « hopi », certains temps grammaticaux manquent (par rapport au système très complexe des temps verbaux en anglais). Il y a

en revanche d´autres concepts abstraits pour lesquels manquent les paroles à des personnes parlant une langue indoeuropéenne, habituées à réfléchir dans les catégories du temps et de l´espace.

S

Skopos – du grec « finalité ». Dans la théorie du skopos, le skopos ou la finalité de l´acte traductionnel est le principe primaire de la prise de décision dans ce processus. (Nord, 2008 : 167) La théorie du skopos est développée à la fin des années soixante-dix et dans les années quatre-vingt par Katharina Reiss et Hans Vermeer ; elle reflète le passage des théories linguistiques et formelles vers une conception plus fonctionnelle et socioculturelle de la traduction. Le principe fondamental de cette théorie de la traduction est que la traduction, comme toute autre activité humaine, poursuit un objectif (un skopos). Le traducteur peut être amené à abandonner dans certaines situations spécifiques la finalité qu´avait le texte source et à poursuivre, pendant le processus de traduction, la finalité requise pour le texte cible. (Osimo, 2011 : 313)

Stratégie traductive – Ensemble des procédés appliqués par le traducteur pour transférer le texte de la culture source à la culture cible. Il est possible d´appliquer plusieurs stratégies pour traduire le même texte, en fonction des différents facteurs : la fonction dominante attribuée au texte traduit, le lecteur modèle auquel le texte s´adresse, et le personnage du traducteur. (Osimo, 2011 : 316-317)

T

Téléologie – du grec ancien *telos* (but, fin) et *logos* (discours). L´étude philosophique de la finalité, de l´orientation vers un but précis.

Texte cible/ texte d´arrivée (TC/TD) – Résultat du processus de traduction, synonymes utilisés : « texte traduit » ou *translatum*. (Nord, 2008 : 167-168)

Texte source/ texte de départ (TS/TD) – texte qui fait partie du projet de traduction et qui sera traduit au moyen d´une action traductionnelle. (Nord, 2008 : 168)

Think-Aloud Protocols (TAP) – Technique consistant à faire exposer verbalement ce qui passe par la tête du traducteur au moment du traduire. L´objectif de la technique est de décrire empiriquement le processus de la traduction. (Osimo, 2011 : 319)

Traduction – 1. Transposition d´un texte d´une langue naturelle à l´autre (traduction interlinguale). 2. Transposition d´une oeuvre d´une forme artistique à l´autre (traduction intersémiotique). 3. Transposition d´un texte d´une forme à l´autre au sein d´une même langue naturelle (traduction intralinguale ou paraphrase). La norme ISO 2384 de 1977 réglemente la présentation formelle d´une traduction publiée. Les éléments essentiels d´un document traduit sont l´auteur, le rédacteur, le titre, le type de traduction (complète, partielle ou réduite), le nom du traducteur, de l´éditeur, le lieu et la date de publication, ISBN (ISSN pour les périodiques), le numéro de l´édition, la langue de l´originale (selon la norme ISO /R 639). (Osimo, 2011 : 320-321) 1. Transfert interlingual d´un texte source dans un texte cible (Gouanvic, 2007 : 43) ; une activité spécifique qui se distingue des autres pratiques hypertextuelles bilingues, adaptations, imitations, pseudotraductions. La traduction est une action qui se donne pour telle (mentionne le nom de l´auteur en tête du texte cible et celui du traducteur ainsi que la langue source en sous-titre ou sur la dernière page du livre, ensemble avec les notices

bibliographiques). Toute traduction demeure la propriété spirituelle de son auteur source, non celle du traducteur, en dépit des contrats particuliers signés entre l´éditeur source et l´éditeur cible, entre l´éditeur cible et le traducteur. (Gouanvic, 2007 : 44)

Translation Studies – Dénomination anglaise de la discipline de traductologie (science de la traduction), parfois utilisée comme synonyme de **traductologie** même en dehors des pays anglophones. La discipline peut se diviser en théorie générale de la traduction, théorie des formes particulières de la traduction, histoire de la traduction et des théories de la traduction, théorie de la pratique et de la didactique de la traduction. Sinon, le terme est associé avant tout avec l´école des DTS (Descriptives Translation Studies) et les théoriciens du polysystème. (Osimo, 2011 : 309)

Transposition - Procédé de traduction défini par J.-P. Vinay et J. Darbelnet en 1958. Il consiste à changer la catégorie grammaticale (verbe en substantif, adverbe en adjectif, etc.). (Vinay-Darbelnet, 1958 : 50)

U

Unité de traduction – Unité composée de signes verbaux ou non-verbaux qui ne saurait se découper en éléments subordonnés au cours du processus de traduction. Dans le cadre des approches linguistiques de la traduction, les unités de traduction vont du morphème, au mot, au syntagme, à la phrase, au paragraphe, voir au texte. Les approches fonctionnalistes de la traduction cherchent à établir les unités fonctionnelles (Nord, 2008 : 168), ce qui signifie que la nature et l´étendue de l´unité dépendra de la finalité de la traduction.

Universaux de traduction – Concept assez discuté en traductologie actuelle selon lequel il existe des caractéristiques

invariantes communes à tous les processus de traduction interlinguale, dont p. ex. la simplification, la tendance à éviter la répétition, l´explicitation, la normalisation, etc. Dans les textes, trois types de simplification s´observent : lexicale, syntaxique et stylistique. Selon Blum-Kulka et Levenson, la simplification lexicale consiste à utiliser moins de mots-types (mots différents). Au niveau stylistique, on observe la simplification qui consiste en la division des phrases longues, en remplacement d´une phraséologie élaborée par les collocations plus courtes et en la suppression des informations qui se répètent. Gideon Toury a formulé deux lois : celle de la standardisation croissante, et celle de l´interférence. Selon la première, lorsque la culture cible est plus influente, plus prestigieuse que celle du texte source, les traits culturellement spécifiques sont modifiés ou ignorés au profit des options plus familières à la culture cible. Selon la deuxième loi, si le texte source émane d´une culture plus prestigieuse que celle du texte cible, celui-là produit des interférences sur le texte cible. Toury précise que c´est l´expérience du traducteur qui est un facteur important déterminant également le nombre d´interférences présentes finalement dans le texte traduit. (Osimo, 2011 : 327-329)

BIBLIOGRAPHIE

ÁLVAREZ, Román, VIDAL, M. Carmen África (eds.) : *Translation, Power, Subversion.* Topics in Translation 8. Multilingual Matters Ltd, Clevedon, 1996.

BALLARD, Michel : *De Cicéron à Benjamin. Traducteurs, traductions, réflexions.* Presses Universitaires de Lille, 1992.

BALLARD, Michel et D´Hulst, Lieven (eds.) : *La Traduction en France à l´âge classique.* Presses Universitaires du Septentrion, Lille III, 1996.

BASSNETT, Susan : *La traduzione. Teorie e pratica.* Strumenti Bompiani, Milano, 2009 (4a ed.) (1a ed. 1993).

BASSNETT, Susan, TRIVEDI, Harish (eds.) : *Post-Colonial Translation. Theory and Practice.* Routledge, London / New York, 1999.

BASSNETT, Susan : *Translation studies.* Routledge, London / New York, 1992 (1980).

BENJAMIN, Walter : *La Tâche du traducteur* (1923). Traduit par M. de Gandillac. In Walter Benjamin, *Oeuvres I.* Gallimard, Paris, 2000, pp. 244-262.

BERMAN, Antoine : *L´épreuve de l´étranger. Culture et traduction dans l´Allemagne romantique.* Gallimard, Paris, 1984.

Bocquet, Claude : *La traduction juridique. Fondement et méthode.* De Boeck, Bruxelles, 2008.

CARY, Edmond : *Les grands traducteurs français.* Librairie de l´Université Georg & Cie, Genève, 1963.

DOTOLI, Giovanni : *Traduire en français du Moyen-Âge au XXIe siècle.* Hermann Éditeurs, Paris, 2010.

ECO, Umberto : *Dire presque la même chose. Expériences de traduction.* Grasset, Paris, 2010, orig. it. Bompiani, Milano, 2003.

EVEN-ZOHAR, Itamar : *La posizione della letteratura tradotta all´interno del polisitema letteratio.* In Nergaard, Siri (a cura di) : *Teorie contemporanee della traduzione.* Strumenti Bompiani, Milano, 1995, pp. 225-238, traduit de l´anglais (« The Position of Translated Literature within the Literary Polysystem », 1978) par Stefano Traini.

FIŠER, Zbyněk : *Překlad jako kreativní proces. Teorie a praxe funkcionalistického překládání.* Host, Brno, 2009.

FLOTOW, Luise von : *Translation and Gender. Translating in the « Era of Feminisme ».* St. Jerome Publishing and University Of Ottawa Press, Manchester and Otawa, 1997.

Gentzler, Edwin: *Teorie della traduzione. Tendenze contemporanee.* 2010, De Agostini Scuola Srl, Novara (UTET, Torino,

1998), orig. *Contemporary Translation Theories*, 1993, traduit de l´anglais par Maria Teresa Musacchio.

GILE, Daniel : *La traduction. La comprendre, l´apprendre.* PUF, Paris, 2005.

GOUANVIC, Jean-Marc : *Pratique sociale de la traduction. Le roman réaliste américain dans le champ littéraire français (1920-1960).* Artois Presses Université, Arras, 2007.

GROMOVÁ, Edita, RAKŠÁNYIOVÁ, Jana : *Translatologické reflexie.* Book & Book, Bratislava, 2005.

GRYGAR, Mojmír : Slovo, písmo, text. O strukturalismu a dekonstrukci. Sládek, Ondřej (ed.) : *Český strukturalismus po poststrukturalismu.* Host, Brno, 2006.

GUIDÈRE, Mathieu : *Introduction à la traductologie. Penser la traduction : hier, aujourd´hui, demain.* De Boeck, Paris, 2010.

Hatim, Basil, Mason, Ian : *Teoría de la traducción. Una aproximación al discurso.* Barcelona : Editorial Ariel, 1995, orig. *Discourse and the Translator.* Londres 1990, traduit de l´anglais par Salvador Peña.

HAUSENBLAS, Karel : « Úvodem k druhému vydání ». Levý, Jiří : *Umění překladu.* Apostrof, Praha, 2012, pp. 13-18.

JETTMAROVÁ, Zuzana : « Předmluva ke čtvrtému vydání ». Levý, Jiří : *Umění překladu.* Apostrof, Praha, 2012, pp. 5-12.

Jacobson, Roman : *Essais de linguistique générale. 1. Les fondations du langage.* Les Éditions de Minuit, Paris, (1963) 2003.

LADMIRAL, Jean-René : *Traduire. Théorèmes pour la traduction.* Gallimard, Paris, 1994.

LEFEVERE, André - BASSNETT, Susan : *Translation / History / Culture. A Sourcebook*. Routledge, London / New York, 1992.

LEVÝ, Jiří: *Bude literární věda exaktní vědou ?* Československý spisovatel, Praha, 1971.

LEVÝ, Jiří: *Umění překladu.* Československý spisovatel, Praha, 1963.

LEVÝ, Jiří : *La traduzione come processo decisionale*. In Nergaard, Siri (a cura di): *Teorie contemporanee della traduzione.* Strumenti Bompiani, Milano, 1995, pp. 63-83, traduit de l´anglais (« Translation as a Decision Process », 1967) par Stefano Traini.

MALINGRET, Laurence : *Stratégies de traduction : les Lettres hispaniques en langue française*. Artois Presses Université, Arras, 2002.

MESCHONNIC, Henri : *Éthique et politique du traduire.* Verdier, 2007.

MONTAIGNE, Michel de : *Essais.* Tome II. Garnier Frères, Paris, 1865, nouvelle édition complétée par M. J.-V. Le Clerc, précédé d´une étude sur Montaigne de M. Prévost-Paradol de l´Académie française.

Morini, Massimiliano : *La traduzione. Teorie. Strumenti. Pratiche*. Sironi Editore, Milano, 2007.

MOUNIN, Georges : *Les problèmes théoriques de la traduction.* Gallimard, Paris, 1963.

MOUNIN, Georges : *Teoretické problémy překladu.* Karolinum, Praha, 1999, traduit du français par Milada Hanáková.

MOUNIN, Georges : *Linguistique et traduction.* Dessart et Mardaga, Bruxelles, 1976.

Moya, Virgilio : *La selva de la traducción. Teorías traductológicas contemporáneas*. Madrid : Cátedra, 3a ed. 2010 (1a ed. 2004).

MUKAŘOVSKÝ, Jan : *Básnická pojmenování a estetická funkce jazyka. Studie II*, Host, Brno, 2007, pp. 74-81.

MUKAŘOVSKÝ, Jan : *Studie II.* Host, Brno, 2007. Préparé pour l´édition par Miroslav Červenka et Milan Jankovič.

NERGAARD, Siri (a cura di): *La teoria della traduzione nella storia.* Strumenti Bompiani, Milano, 1993.

NERGAARD, Siri (a cura di): *Teorie contemporanee della traduzione.* Strumenti Bompiani, Milano, 1995.

Newmark, Peter : *Manual de traducción*. Madrid : Cátedra, 6a ed. 2010 (1a ed. 1992), orig. *A Textbook of Translation*. 1987, traduit de l´anglais par Virgilio Moya.

Nord, Christiane : *La traduction : une activité ciblée. Introduction aux approches fonctionnalistes.* Arras : Artois Presses Université, 2008. Traduit de l´anglais *Translating as a Purposeful Activity. Functionalist Approaches Explained* (1997) par Beverly Adab.

OSEKI-DÉPRÉ, Inês : *Théories et pratiques de la traduction littéraire.* Armand Colin, Paris, 2011 (1999).

OSIMO, Bruno : *Manuale del traduttore. Guida pratica con glossario.* Hoepli, Milano, 2011 (3a ed.).

OSIMO, Bruno : *Traduzione e qualità. La valutazione in ambito accademico e professionale.* Hoepli, Milano, 2004.

OSIMO, Bruno : *Storia della traduzione.* Hoepli, Milano, 2002.

OUSTINOFF, Michaël : *La traduction.* PUF, Que sais-je ?, Paris, 2007.

POPOVIČ, Anton : *La scienza della traduzione.* Hoepli, Milano, 2006 (orig. 1975).

PYM, Anthony : *Teorías contemporáneas de la traducción.* Tarragona, 2012. Traduction d´une version partielle du livre *Exploring Translation Theories*, Routledge, 2010. Traduit de l´anglais par N. Jiménez, M. Figueroa, E. Torres, M. Quejido, A. Sedano et A. Guerberof.

Reiss, Katharina, Vermeer, Hans J. : *Fundamentos para una teoría funcional de la traducción.* Madrid : Ediciones Akal, 1996, orig. Tübingen 1991, traduit de l´allemand *Grundlegung einer allgemeine Translationstheorie* par Sandra García Reina et Celia Martín de León.

REISS, Katharina : *Problématiques de la traduction.* ECONOMICA, Paris, 2009. Traduit de l´allemand par Catherine A. Bocquet. Préface de Jean-René Ladmiral. Orig. all. *Grund-*

fragen der Übersetzungswissenschaft, WUV/Universitätsverlag, Vienne, 1995.

SAPIRO, Gisèle (dir.) : Translatio. *Le marché de la traduction en France à l´heure de la mondialisation.* CNRS Éditions, Paris, 2008.

SELESKOVITCH, Danica, LEDERER, Marianne : *Interpéter pour traduire.* Didier Érudition (Klincksieck), 2001.

SELESKOVITCH, Danica, LEDERER, Marianne : *Pédagogie raisonnée de l´interprétation.* Didier Érudition (Klincksieck), 2e éd., 2002.

Snell-Hornby, Mary : *Estudios de traducción. Hacia una perspectiva integradora.* Salamanca : Ediciones Almar, 1999, orig. *Translation Studies: An Integrated Approach*, Amsterdam/Philadelphia, 1988, traduit de l´anglais par Ana Sofía Ramírez.

STEINER, George : *Après Babel. Une poétique du dire et de la traduction.* Albin Michel, Paris, 1998. Orig. angl. Oxford, 1975. Traduit par Lucienne Lotringer et Pierre-Emmanuel Dauzat.

TOURY, Gideon : *Descriptive translation studies and beyond.* Amsterdam, Philadelphia : John Benjamins Publishing Company, 1995.

TOURY, Gideon : *Los estudios descriptivos de traducción y más allá. Metodología de la investigación en estudios de traducción.* Cátedra, Madrid, (orig. 1995) 2004.

VENUTI, Lawrence : *L´invisibilità del traduttore. Una storia della traduzione.* Armando, Roma, 1999. Orig. angl. Routledge, London, 1995. Traduit de l´anglais par Marina Guglielmi.

VENUTI, Lawrence : *Gli scandali della traduzione.* Guaraldi, (orig. 1998) 2005.

VAN HOOF, Henri : *Histoire de la traduction en Occident. France, Grande-Bretagne, Allemagne, Russie, Pays-Bas.* Éditions Duculot, Paris - Louvain-la-Neuve, 1991.

ZUBER, Roger : *Les «belles infidèles» et la formation du goût classique.* Albin Michel, Paris, 1995 (1968).

SITOGRAPHIE

Constructing a sociology of translation, edited by Michaela Wolf, Alexandra Fukari. Amsterdam ; Philadelphia : J. Benjamins Pub. Co., 2007 (Benjamins translation library (BTL), ISSN 0929-7316 ; 74), consulté le 17 juin 2013

Functional approaches to culture and translation: selected papers by José Lambert, edited by Dirk Delabastita, Lieven D´Hulst, and Reine Meylaerts. Philadelphia : J. Benjamins, 2006

site.ebrary.com/lib/masaryk/docDetail.action?docID=10146752&p00=anthony%20pymconsulté le 18 juin 2013

La Manière de bien traduire d´une langue en l´autre (1540), disponible sur le site de Gallica, Bibliothèque nationale de France, gallica.bnf.fr, consulté le 1er septembre 2011

www.mshs.univ-poitiers.fr/Forell/CC/1Chapitre3.rtf, consulté le 1er septembre 2011

Gaspard de Tende, De la traduction, ou Regles pour apprendre à traduire la langue latine en langue françoise. Gaspard de Tende, sieur de l´Estang, 1660, disponible sur

scholarworks.umass.edu/cgi/viewcontent.cgi?article=1093&context=french_translators&sei-

redir=1#search=%22gaspard%20de%20tende%22, consulté le 1er septembre 2011

Friedrich Schleiermacher, *Des différentes méthodes du traduire* (*Conférence lue le 24 juin 1813 à l´Académie Royale Des Sciences de Berlin.*), traduit par Antoine Berman, Éd. du Seuil, Points Essais # 402 © 1999, pages 31-57, extraits disponibles sur le site

www.philo5.com/Les%20philosophes%20Textes/Schleiermacher_MethodesDuTraduire.htm, consulté le 1er septembre 2011

Walter Benjamin, www.erudit.org/revue/meta/2000/v45/n4/002221ar.pdf, consulté le 1er septembre 2011

Jacques Derrida - «Psyché, Inventions de l´autre (tome 1)», Ed : Galilée, 1987, p.224 - Les tours de Babel, www.idixa.net/Pixa/pagixa-1006211837.html, consulté le 1er septembre 2011

Ezra Pound et les Translation workshops : www.interromania.com/studii/sunta/stefanink/stefanink_theo_trad.htm, consulté le 1er septembre 2011

Théorie interprétative :

www.interromania.com/studii/sunta/stefanink/stefanink_theo_trad.htm, consulté le 1er septembre 2011

Translation Studies :

www.cairn.info/revue-actes-de-la-recherche-en-sciences-sociales-2002-4-page-3.htm, consulté le 1er septembre 2011

Pier-Pascale Boulanger : L´épistémologie cinétique de la traduction : catalyseur d´éthique. Annick Chapdelaine (dir.) : *Traduction, éthique et société / Translation, Ethics and Society.* Volume 17, numéro 2, 2e semestre 2004, p. 57-66, ISSN : 0835-8443 (imprimé) 1708-2188 (numérique), www.erudit.org/revue/ttr/2004/v17/n2/013271ar.html, consulté le 13 février 2013

Translation [electronic resource] : theory and practice : a historical reader / edited by Daniel Weissbort and Astradur Eysteinsson. Oxford ; New York : Oxford University Press, 2006.

site.ebrary.com/lib/masaryk/docDetail.action?docID=10233667 , consulté le 21 juin 2013

www.obecprekladatelu.cz/cz/aktualni-a-obecne-informace/obecne-informace, consulté le 28 août 2013

www.jtpunion.org/spip/article.php3?id_article=1, consulté le 28 août 2013

www.biblegateway.com/passage/?search=Gen%C3%A8se%2011&version=NEG1979, consulté le 28 août 2013

www.fit2014.org/index.php?lang=fr&content=080000.php, consulté le 2 octobre 2013

de.wikipedia.org/wiki/Gideon_Toury, consulté le 27 octobre 2013

en.wikipedia.org/wiki/Hans_Vermeer, consulté le 27 octobre 2013

de.wikipedia.org/wiki/Hans_J._Vermeer, consulté le 27 octobre 2013

de.wikipedia.org/wiki/Katharina_Reiß, consulté le 27 octobre 2013

de.wikipedia.org/wiki/Christiane_Nord, consulté le 27 octobre 2013

es.wikipedia.org/wiki/Eugene_Nida, consulté le 27 octobre 2013

en.wikipedia.org/wiki/Eugene_Nida, consulté le 27 octobre 2013

cs.wikipedia.org/wiki/Teleologie, consulté le 27 octobre 2013

www.revues-plurielles.org/_uploads/pdf/6/113/ei_113_lavault.pdf, consulté le 27 mars 2013

www.slovnikceskeliteratury.cz/showContent.jsp?docId=518, consulté le 18 décembre 2013

www.phil.muni.cz/fil/scf/komplet/mukar.html, consulté le 18 décembre 2013

Les théories de la traduction

Zuzana Raková

Vydala Masarykova univerzita v roce 2014
1. vydání, 2014
Sazba elektronické verze Milan Vilímek Jihlavský

ISBN 978-80-210-6891-9